

FACULTE DE MEDECINE DE PARIS

ANNEE 1935

N°

THÈSE **717**

POUR LE

DOCTORAT EN MÉDECINE

(Diplôme d'État)

PAR

André SOUBIRAN

Externe des hôpitaux de Paris

Né le 29 Juillet 1910, à Paris

AVICENNE

Prince des Médecins

Contribution à l'étude de sa vie et de sa doctrine

Président de Thèse : M. VILLARET, Professeur

PARIS

LIBRAIRIE LIPSCHUTZ

4, Place de l'Odéon

1935

FACULTE DE MEDECINE DE PARIS

ANNEE 1935

N°

THÈSE

POUR LE

DOCTORAT EN MÉDECINE

(Diplôme d'État)

PAR

André SOUBIRAN

Externe des hôpitaux de Paris

Né le 29 Juillet 1910, à Paris

AVICENNE

Prince des Médecins

Contribution à l'étude de sa vie et de sa doctrine

Président de Thèse : M. VILLARET, Professeur

PARIS

LIBRAIRIE LIPSCHUTZ

4, Place de l'Odéon

1935

I. — PROFESSEURS

Anatomie	
Physiologie	
Physique médicale	
Chimie médicale	
Bactériologie	
Parasitologie et histoire naturelle médicale	
Pathologie médicale et générale	
Pathologie chirurgicale	
Anatomie pathologique	
Histologie	
Pharmacologie et matière médicale	
Thérapeutique	
Hygiène et médecine préventive	
Médecine légale	
Histoire de la médecine et de la chirurgie	
Pathologie expérimentale et comparée	
Hydrologie thérapeutique et climatologie	
Clinique médicale	
Hygiène et clinique de la première enfance	
Clinique des maladies des enfants	
Clinique des maladies mentales et des maladies de l'encéphale	
Clinique des maladies cutanées et syphilitiques	
Clinique des maladies du système nerveux	
Clinique des maladies infectieuses	
Clinique chirurgicale	
Clinique ophtalmologique	
Clinique urologique	
Clinique d'accouchements	
Clinique gynécologique	
Clinique chirurgicale infantile et orthopédie	
Clinique thérapeutique médicale	
Clinique oto-rhino-laryngologique	
Clinique thérapeutique chirurgicale	
Clinique propédeutique	
Clinique de la Tuberculose	
Clinique chirurgicale orthopédique de l'adulte	
Professeurs sans chaire	

MM.
ROUVIERE.
Léon BINET.
STROHL.
DESGREZ.
Robert DEBRE.
BRUMPT.
BAUDOIN.
CHEVASSU.
ROUSSY
CHAMPY.
TIFFENEAU.
HARVIER
TANON.
BALTHAZARD.
LAIGNEL-LAVASTINE
FIESSINGER.
Maurice VILLARET.
LOEPER.
CARNOT.
CLERC.
Marcel LABBE.
LERÉBOULLET.
NOBECOURT.
H. CLAUDE.
GOUGEROT
GUILLAIN.
LEMIERRE.
CUNEO.
GOSSET.
GREGOIRE.
LENORMANT.
TERRIEN.
MARION.
BRINDEAU.
COUVELAIRE.
JEANNIN.
PROUST.
OMBREDANNE.
RATHERY.
LEMAITRE.
Pierre DUVAL.
SERGENT.
BEZANCON.
MATHIEU.
HOVELACQUE.
MULON.
OLIVIER.
VERNE.
MOCQUOT.



II. — AGREGES EN EXERCICE

MM.

BENARD (Henri). Pathologie médicale.
 BERNARD (Et.) .. Pathologie médicale.
 BOULIN Pathologie médicale.
 BULLIARD Histologie.
 CATHALA Pathologie médicale.
 CHEVALLIER .. Pathologie médicale.
 DOGNON Physique.
 FEY Urologie.
 GALLIARD Parasitologie.
 GASTINEL Bactériologie.
 DE GAUDART
 D'ALLAINES Pathologie chirurgicale
 GAYET Physiologie.
 GIROUD Histologie.
 HAGUENAU Pathologie médicale.
 HALPHEN Oto-rhino-laryngologie.
 HAZARD Pharmacologie.
 HUGUENIN Anatomie pathologique
 JOANNON Hygiène.
 LABBE (Henri) .. Chimie biologique.
 LACOMME Obstétrique.
 LANTUEJOUL .. Obstétrique.

MM.

LAROCHE (Guy).. Pathologie médicale
 LEMAIRE Pathologie expérimentale.
 LEVEUF Pathologie chirurgicale.
 Mlle J. LEVY Pharmacologie.
 LEVY-VALENSI . Neurologie et Psychiatrie.
 MOREAU Pathologie médicale.
 MOULONGUET .. Pathologie chirurgicale.
 MOUQUIN Pathologie médicale.
 OBERLING Anatomie pathologique.
 PETITDUTAILLIS Pathologie chirurgicale
 PIEDELIEVRE ... Médecine Légale
 PORTES Obstétrique.
 RICHET Physiologie.
 SANNIE Chimie biologique.
 SENEQUE Pathologie chirurgicale.
 TROISIER Pathologie expérimentale.
 TURPIN Pathologie médicale.
 VIGNES Obstétrique.
 WILMOTH Pathologie chirurgicale.

III. — AGREGES RAPPELES A L'EXERCICE

pour le service des examens

MM.

ALGLAVE Pathologie chirurgicale.
 BUSQUET Pharmacologie.
 CHAILLEY-BERT. Physiologie.

MM.

LEROUX Anatomie pathologique.
 NEVEU-LEMAIRE Parasitologie.
 ZIMMERN Physique.

IV. — AGREGES CHARGES DE COURS DE CLINIQUE ANNEXE à titre permanent

MM.		MM.	
ABRAMI	Clinique médicale.	BASSET	Clinique chirurgicale.
ALAJOUANINE ..		BROCQ	
AUBERTIN		CADENAT	
BRULE		GATELLIER	
CHABROL		HEITZ-BOYER ...	
CHIRAY		MOURE	
DONZELOT		QUENU	
DUVOIR		SCHWARTZ	
LIAN		VELTER	
PASTEUR-VALLE.			
RY-RADOT			
SEZARY			
MM.			
ECALLE	Clinique obstétricale.		
GUENIOT			
LE LORIER			
LEVY-SOLAL			
METZGER			

V. — CHARGES DE COURS

MM.	
CHAILLEY-BERT, agrégé	Education physique.
LEDoux-LEBARD	Radiologie clinique.
WEIL-HALLE	Puériculture.
FREY	Stomatologie.

Par délibération en date du 9 décembre 1798 l'Ecole a arrêté que les opinions émises dans les dissertations qui lui seront présentées, doivent être considérées comme propres à leurs auteurs et qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.

A LA MÉMOIRE DE MON PÈRE
Le LIEUTENANT-COLONEL SOUBIRAN

de l'Infanterie Coloniale.
Officier de la Légion d'Honneur,
de l'ordre royal du Sauveur de Grèce,
de l'ordre royal de l'Aigle Blanc de Serbie,
Chevalier du Dragon de l'Annam,
Croix de Guerre, Médaille de Madagascar.
Mort pour la France, le 22 octobre 1918

A MA MÈRE

Que les miens me pardonnent de ne
les point nommer ici, mais je désire
que cette thèse soit un unique hom-
mage de reconnaissance infinie et
d'amour filial à Celle qui, par son sa-
crifice entier et constant de dix-sept
années, m'a donné l'immense faveur
d'apprendre l'Art de la Médecine.

A MON MAITRE

Monsieur le-Professeur MAURICE VILLARET

*Professeur de Climatologie et Hydrologie thérapeutique
à la Faculté de Médecine de Paris
Médecin de l'hôpital Necker
Officier de la Légion d'Honneur*

A qui je garde une profonde reconnaissance pour les deux fructueuses années passées dans son service et pour le grand honneur qu'il m'a fait en acceptant avec bonté de présider cette thèse.

A M. le Professeur Agrégé L. JUSTIN-BESANÇON
Médecin des hôpitaux

qui fut toujours un maître très bien-
veillant.

A M. le Docteur HENRI BITH
Assistant de M. le professeur Villaret

Qu'il trouve ici l'expression de ma
gratitude.

A MES MAITRES
DANS LES HOPITAUX DE TOULOUSE

M. le professeur RÉYMOND (*in memoriam*)

M. le professeur DAMBRIN

A MES MAITRES DANS LES HOPITAUX DE PARIS

M. le docteur L. RAMOND (H. Laennec)

M. le professeur agrégé CADENAT (H. St-Louis)

M. le professeur COUVELAIRE (Cl. Baudelocque)

M. le docteur BAUMGARTNER (H. de la Charité)

A M. le docteur SUREAU
Accoucheur des hôpitaux

A qui je ne saurais trop garder de reconnaissance.

A M. le professeur agrégé HAGUENAU, médecin de l'hospice d'Ivry ; à M. le docteur SAINT-GIRONS, chef de laboratoire à l'hôpital des Enfants - Malades ; à MM. les docteurs BRIN, GRELLETY-BOSVIEL, WAHL, anciens chefs de clinique à la Faculté ; BOURGEOIS, ancien interne des hôpitaux ; BRUNET, assistant de radiologie des hôpitaux ; GUILLEMIN, QUIRIN

Qui ont bien voulu m'apprendre, à la consultation du Centre de triage hydro-climatologique des hôpitaux de Paris, les éléments de leurs spécialités.

A M. le docteur M. RACINE
Chef de clinique à la Faculté

Qui a bien voulu me donner de son
amitié.

A MM. les docteurs SAQUI, BERTHET
A. LUCAS, I. SIMON, BARCS

Qui ont eu la bonté de m'aider au
cours de mes études.

A MM. GUILLY, BAUMGARTNER, KLOTZ
Internes des hôpitaux de Paris

A MM. BARBIER, MALANGEAU
Internes en pharmacie

INTRODUCTION

C'est, il y a quelques années, au cours d'un voyage en Andalousie, que nous eûmes notre premier contact avec l'ancienne civilisation musulmane.

Nous fîmes ce pèlerinage esthétique avec la fougue d'une imagination de vingt ans. Tour à tour, Tolède, Cordoue, Séville, Alicante, Grenade nous apparurent comme un mirage des Mille et une Nuits et, à l'austère Escorial, nous opposâmes l'Alhambra, « figure de l'autre Espagne, la voluptueuse, la charmeuse, la savante aussi, l'artiste, l'intelligente... ». (1)

Mais, dans les délices de cette synthèse des civilisations et des races, nous ne nous préoccupâmes pas de savoir à quel génie véritablement créateur nous en étions redevables.

Nous rapportâmes cet enthousiasme à Paris, et, parlant autour de l'art arabe, nous fûmes très étonné de voir le débat évoluer vers la question de la civilisation arabe elle-même, pour la rabaisser ou, au contraire, l'exalter.

Pour nous faire une opinion, nous entreprîmes de lire. Dans Dozy, Le Bon, nous trouvâmes un panégyrique.

A l'opposé, Louis Bertrand (1) s'efforça de nous

1) Louis Bertrand : Histoire d'Espagne, préface.

montrer la fausseté de la légende créée par les encyclopédistes et toute une littérature de partis, du Wisigoth inculte, barbare et fourbe, de l'Arabe lettré et homme de cœur; tel ce dernier des Abencérages, héritier des souverains de Grenade, déposant l'épée pour distiller des élixirs et préparer des tisanes.

Cette polémique, qui pourrait sembler hors de propos dans une thèse sur Avicenne, nous la notons cependant ici, car nous avons retrouvé sur le plan de l'histoire de la Médecine ce que nous avons rencontré sur le plan de l'histoire des Civilisations.

L'apport de la médecine arabe à la médecine occidentale est un sujet qui est naturellement venu sous la plume de ceux qui ont écrit une histoire de cette civilisation. Tous, ou presque tous, ont exagéré dans un sens ou dans l'autre, que ce soient des Daremberg, Puccinotti, Leclerc, Bouchut, Le Bon, ou, dans leurs thèses, les musulmans Hariz, Mansouri, Nafici, poussés par un amour bien légitime de leur patrie, ou par un désir de renaissance islamique.

Le débat ne date d'ailleurs pas d'aujourd'hui, témoin la protestation indignée de Pétrarque :

« Quoi, s'écrie-t-il, Cicéron a pu être orateur après Démosthène, Virgile poète après Homère, et, après les Arabes, il ne serait plus permis d'écrire ? Nous aurions souvent égalé, quelquefois surpassé les Grecs, et, par conséquent toutes les nations, excepté, dites-vous, les Arabes ? O folie, ô vertige, ô génie de l'Italie assoupi ou éteint ! »

Les uns prétendent que, seul, l'Islam a empêché les

traditions hippocratiques de sombrer à tout jamais dans les ténèbres du Moyen-Age.

Les autres, à leur tour, ont affirmé que la contribution des Arabes aux progrès de la science doit être considérée comme nulle, parce qu'ils n'auraient fait que prendre un dépôt confié, en même temps qu'à eux, aux Pères de l'Eglise, pour le rendre au moment de la Renaissance, sans lui avoir fait faire de progrès notables.

La vérité est, croyons-nous, entre ces deux thèses extrêmes; c'est l'opinion de Castiglioni; c'est aussi celle que nous a donnée notre Maître, le Professeur Maurice Villaret, qui s'est occupé de ces questions et a fait, à leur propos, des communications à la Société d'Histoire de la Médecine (2).

S'il est injuste de refuser, comme l'ont fait Daremberg et Puccinotti, toute valeur, quelle qu'elle soit, à l'œuvre des Arabes, il ne serait pas davantage conforme à la vérité de les considérer comme seuls gardiens de la médecine grecque, sans lesquels le fil de la tradition de l'Hellade se serait rompu.

Placés à un carrefour, ils vont voir arriver à eux les médecins nestoriens qui leur révèlent Aristote et Hippocrate, les Juifs d'Alexandrie et de Syrie, Grecs de culture, mais philosophes aussi, raisonneurs, botanistes, cliniciens réputés, les courants perses, chaldéens, indiens.

(2) M. Villaret et J. Hariz. Contribution à l'étude de la Méd. arabe avant l'Islam. Bulletin Soc. Fr. Histoire Méd. 1922 et communications sur Rhazés. 3^e congrès international. Histoire de la médecine, juillet 1922.

C'est cette précieuse matière qui va marquer une empreinte profonde sur leur culture.

Mais, pour être justes, reconnaissons qu'ils assimilèrent cette nourriture intellectuelle et que, sans ouvrir de voies nouvelles à la médecine, ils l'adaptent à leur génie propre et vont lui donner une impulsion notable dans les domaines de la chimie, de la pharmacologie et des sciences exactes, dans celui de la médecine pratique et laïque, jusque là privilège des clercs; enfin, s'ils ne les avaient soigneusement assemblées, commentées, traduites, une assez grande partie de ces œuvres grecques serait probablement perdue.

Cette opinion, éminemment sage et mesurée, qui, croyons-nous, devait rallier tous les suffrages, nous avons eu la surprise de la rencontrer aussi dans un des livres déjà anciens, que nous consultâmes à ce sujet, une biographie médicale parue en 1820 chez Panckouke, à l'article Avicenne, et nous n'avons pu résister au désir d'en donner quelques fragments.

« Les Grecs ont créé; ils ont joint au mérite de l'invention une marche sûre et uniforme, un tact exercé, de la profondeur dans les rapprochements, de la sagacité dans l'appréciation des phénomènes et la déduction des conséquences; les Arabes ont imité, copié, étendu, souvent obscurci, rarement perfectionné la médecine des Grecs.

« Stahl a dit des Grecs qu'ils possédaient au plus haut degré le talent d'observer et d'écrire, avantage énorme, puisque des faits constatés sont à proprement parler les seuls principes des sciences.

« Dans Hippocrate ou Arétée, tout est aphorisme, ou à peu de distance; on ne trouve ni circonlocutions, ni subtilités; dans Avicenne et les autres Arabes, tout est argument à discussion.

« Dans les livres des Grecs, la médecine a tous les attributs d'une science; elle semble le résultat d'une seule inspiration, une production d'un génie au-dessus de l'humanité. Dans les livres des Arabes, c'est un art, avec ses méthodes, ses procédés, ses cortèges d'opinions systématiques...

« Les premiers étaient plus habiles praticiens, ils étaient plus médecins; les Arabes étaient plus savants; ils appelèrent au secours de la médecine la botanique, la physique, la chimie.

« Ils ont décrit avec beaucoup d'exactitude la rougeole, la petite vérole, l'inflammation de l'abcès du médiastin, l'abcès du péricarde et son adhérence avec le cœur, et quelques autres maladies qui étaient inconnues chez les Grecs ou dont ils n'ont fait aucune mention.

« Il serait injuste de leur refuser d'avoir conservé le dépôt des sciences, d'avoir fondé des établissements d'instruction, au moment où l'Europe était plongée dans les ténèbres. Nous devons à leurs efforts des fragments précieux de l'antiquité; mais, à la vérité, quelques-uns de ces fragments ont été tronqués ou altérés. Nul doute qu'on ne trouve dans les ouvrages d'Avicenne et des autres médecins arabes un grand nombre de documents utiles; mais comme ils sont disséminés, confondus et cachés sous un amas d'hypothèses, de subtilités et

d'erreurs, on aurait besoin, pour les rassembler, d'un travail immense et d'une patience inépuisables. »

Toutes ces notations psychologiques, nous les avons retrouvées dans l'homme qui incarne le mieux la médecine arabe, qui fut, de son vivant, sacré « prince » de ses médecins; ces documents subtils, erronés ou utiles, nous les avons retrouvés dans son Canon de la Médecine.

Comme par ces vies de Plutarque, dont Montaigne conseillait la lecture pour former l'âme d'un honnête homme, nous avons été séduits, puis passionnés par cette vie plus extraordinaire en elle-même que ne pourrait la rendre une vie romancée, par cette œuvre qui dénote une puissance d'esprit difficilement concevable. Son Canon dépasse de beaucoup, en étendue et en valeur, le « Continent » de Rhazès et l'œuvre des prédécesseurs et va avoir une fortune si extraordinaire pendant six siècles que Rolfinck le commentait à Iéna, vers 1620, et qu'il était, au même temps, le principal texte que recevaient les étudiants de l'Université de Louvain.

Il n'existe pas, à notre connaissance, de texte français du Canon; il nous a donc paru intéressant de mettre sous les yeux du lecteur français un texte qui, loin d'être intégral, présenterait cependant une parentée suffisamment étroite avec le plan, le texte et la pensée d'Avicenne, pour qu'il puisse se faire une opinion personnelle sur la valeur de la médecine arabe à cette époque et sur son originalité.

Car notre expérience personnelle nous a montré combien il était difficile de se faire une opinion sur de simples extraits ou sur un abrégé succinct.

Les uns veulent trop démontrer, les autres ne sont qu'un schéma sans signification.

Nous nous sommes basés, pour établir notre texte, tant sur la traduction en langue anglaise de Gruner, qui nous a été un guide commode et sûr, que sur l'édition latine parue à Venise en 1608, d'une belle typographie et d'une lecture facile, mais souvent erronée.

Notre ami, M. Ventura, arabisant de valeur, a bien voulu, pour certains passages, compulser pour nous l'édition arabe parue à Rome en 1593. Enfin, le docteur Simon, déjà très connu par ses études sur la médecine hébraïque et arabe, a eu l'extrême obligeance de nous traduire des passages de l'édition hébraïque de Nathan Haméati.

Nous nous sommes borné au premier livre, sous peine de dépasser les proportions usitées dans une thèse. Ce premier livre du Canon, qui est, en quelque sorte, la partie théorique ou générale (souvent commentée sous le nom de Koulliat-al-Kanoum, généralité du Canon), est très représentatif de l'œuvre entière. En l'écrivant, Avicenne voulut surtout faire une sorte de précis, et non une somme de ses connaissances. C'est pour cela, dit-il, qu'il ne s'éloigne des sujets médicaux que « juste ce qui est nécessaire pour permettre la pratique de la médecine avec intelligence ».

Les commentaires qu'il éveille sont d'ordres très différents. Gruner, qui s'est fait le champion d'une philosophie et d'une médecine scholastique modernes, essaie de trouver dans Avicenne un précurseur et, dans le Canon, des arguments lointains à ses idées. D'après

Gruner, en effet, alors que la médecine moderne est basée sur la conception de l'univers comme un conglomérat de matière morte, hors de laquelle, par quelque inexplicable procédé, la vie peut prendre forme, pour Avicenne l'ensemble de l'univers est la manifestation d'un principe universel de vie agissant à travers l'« instrumentalité » des formes. Aussi, sa médecine est intimement liée à la philosophie, surtout à celle de la nature humaine, et se trouve être virtuellement identique à la philosophie scholastique moderne, en partie sans doute parce que le récit coranique de l'origine de l'homme s'accorde avec le récit chrétien.

La médecine moderne, au contraire, prenant le titre et la place d'une science positive, écarte et exclut la philosophie, car elle la rejette comme exacte antithèse de la vérité que la médecine actuelle nous donne. La sélection faite par Gruner tend surtout à montrer que le thème central d'Avicenne est une conception de la nature de l'être humain réellement identique à celle de la philosophie thomiste et reprise de nos jours par les scholastiques.

Ainsi, Avicenne peut être rapporté à une médecine scholastique moderne, qui voudrait trouver des raisons plus profondes à la santé et à la maladie, que celles données par les théories microbiennes ou analogues.

Gruner veut avec Maher (2) « ressusciter (et appliquer à la Médecine) une psychologie qui a déjà survécu quatre et vingt siècles, et a eu plus d'influence sur

(3) Maher. Psychology.

la pensée et le langage humains, que toutes les autres psychologie réunies. Mon désir cependant a été, non pas d'exposer purement, mais de répandre ce vieux système, pour rendre plus clair à celui qui étudie la pensée moderne, que cette psychologie (et cette médecine) n'est pas si absurde, ni ces vieux penseurs aussi fous que les caricatures courantes de leur enseignement conduiraient à le penser. »

Nous renvoyons à l'ouvrage de Gruner les lecteurs que ces considérations intéressent ; elles sortent du cadre que nous nous sommes fixé.

On a beaucoup reproché à Avicenne le manque d'originalité de sa doctrine médicale. Mais, au fur et à mesure que nous avançons dans l'étude de cette médecine, il nous sembla que l'on pourrait trouver à sa double et systématique origine, galénique et hippocratique, une raison plus profonde que celle d'une vulgaire compilation.

Il eût pu, comme Celse, garder une allure vaguement hippocratique, pour céder aux tyrannies scientifiques de l'époque, mais faire du galénisme le fond, l'esprit même de sa doctrine, ou vice-versa.

Ce que nous avons lu de sa logique, de sa métaphysique, son grand dessein de philosophie scholastique montrent un esprit trop subtil, trop profond, pour n'avoir pas compris, avec peut-être moins de force que nous ne le sentirions aujourd'hui, mais très profondément cependant, la différence qui sépare ces deux grands systèmes qui sont toujours restés comme les deux pôles de la Médecine.

De nombreux passages du Canon le montrent, il comprenait fort bien que pour les uns, la maladie est une manière d'être, vicieuse, qu'il faut réduire ou contenir ; que pour les autres, c'est un certain aspect de la vie résultant de conditions défavorables, et représentant un effort de compensation, une tendance vers la guérison, et, qu'à ces derniers la vie apparaît comme une force qui ne saurait être aveugle ou dominée par le hasard, mais orientée, au contraire selon une sorte d'instinct sûr et précis, dont toutes les manifestations possèdent leur raison d'être et leur finalité. (Allendy).

Si ces deux doctrines s'étaient développées à lui avec autant de netteté, il n'eût certes pas hésité à choisir l'une ou l'autre, selon son intuition, son éducation, son tempérament.

Mais, à étudier les textes, il dut s'apercevoir qu'en dépit de cette différence d'esprit, de cette divergence capitale, Hippocrate n'est pas exclusivement imbu de la finalité de la nature médicatrice et que Galien n'en est pas complètement dépourvu.

Il dut juger, sans doute, la conciliation possible et penser qu'il serait beau de reprendre la nourriture spirituelle gréco-latine transmise par ses prédécesseurs sous une forme hétérogène et grossière, de l'amalgamer, de la réduire en un tout harmonieux en accord avec les faits, de réaliser en médecine, ce qu'il avait tenté en philosophie.

Cette idée nous paraît tout à fait dans la psychologie d'Avicenne. Elle devait manifestement séduire le philosophe qui avait abordé sans terreur le redoutable

problème scholastique. Trouver un juste milieu entre Hippocrate et Galien devait lui sembler un aussi beau problème que celui de concilier la Raison et la Foi.

Nous dirons brièvement dans sa biographie ce qu'il advint de cette tentative scholastique.

Sa tentative médicale apparaît clairement lorsqu'on parcourt les Généralités du Canon.

Dans chaque partie, nous retrouvons un habile dosage d'Hippocrate et de Galien ; nous avons rappelé au passage les grands principes auxquels il se réfère. Nous n'avons cependant pas voulu tout noter ; notre modeste érudition ne nous l'eût d'ailleurs pas permis.

Nous nous sommes toujours penchés sur ces vieux textes avec loyauté, puis, peu à peu avec respect et amour pour ce qu'ils ont représenté, pendant six siècles, d'expériences douloureuses, d'espoirs insensés, et certainement de guérisons, tant il est vrai, en médecine, « qu'il est souvent plus difficile de comprendre que de guérir ».

Ce faisant, nous avons été amené à ouvrir de nombreux ouvrages, à tâcher de nous familiariser avec des esprits divers et cultivés, à remonter, pour mieux comprendre, tout au long des systèmes et des doctrines ; nous avons, en un mot, beaucoup appris, et notre plaisir fut grand.

Que notre maître, M. le Professeur Maurice Villaret, qui, en acceptant de présider cette thèse, nous en a donné le loisir, veuille bien trouver ici l'expression de notre profonde reconnaissance.

Pour le lecteur, « j'ai peut-être eu tort de me mettre à écrire : il reste au-dedans de moi infiniment plus de

choses qu'il n'en paraît dans les mots. Votre pensée, si mauvaise soit-elle, tant qu'elle est en vous, est toujours plus profonde ; une fois exprimée, elle est toujours plus ridicule et plus déloyale (4) ».

(4) Dostoïevsky. L'Adolescent.

LA VIE D'IBN SINA
AVICENNE

*Si tu me cherches dans une réunion
de savants, tu m'y trouveras. Parmi
les buveurs ? tu m'y trouveras aussi.*

Mo'allaka de Tarafa.

LA VIE DE IBN SINA (Avicenne)

« Le monde n'a vu qu'une fois le spectacle merveilleux que les Arabes vont nous offrir au ix^e siècle. Ce peuple de pasteurs que l'enthousiasme religieux a rendu soudainement maître de la moitié du Monde, une fois son empire assis, va aussitôt se préoccuper d'acquérir la science qui manquait à sa grandeur.

Ils provoquent le concours des Chrétiens vaincus, concours heureux qui assure l'harmonie des races. »

On ne peut résumer mieux que le fait Leclerc (1) cette extraordinaire ascension intellectuelle, qu'il nous paraît indispensable de retracer en quelques mots, avant d'aborder la vie de celui qui en incarne le mieux la noblesse, l'impétuosité, comme les faiblesses.

Déjà bien avant le Prophète, des médecins nestoriens nourris aux plus pures sources helléniques, avaient apporté aux Arabes leurs connaissances et leur art.

Puis, débordant, en une marche victorieuse, les frontières de leur pays, ayant conquis la Perse, la Syrie, occupé Damas (635), Césarée (640), Alexandrie (643) et étendu leur domination de l'Indus et du Caucase à l'Afrique Septentrionale, à l'Espagne méridionale, les

(1) Histoire de la Médecine Arabe. Paris, 1876.

Arabes comprennent la nécessité d'égaliser leur culture à celle des pays conquis.

Et nous allons voir les khalifes organiser les bases du progrès scientifique, créer des Académie et des écoles, presque aussitôt après avoir fondé Bagdad, siège du Khalifat (762).

La présence à Bagdad du médecin nestorien Georges Bachtichou fut l' « étincelle qui devait allumer le feu sacré (2). Il amène avec lui sa famille et ses élèves de l'école de Djondisabour (3) et des faveurs éclatantes l'attendent ; car avec lui, les vagues aspirations des khalifes Abbassides prennent corps.

Sur l'invitation du khalife Al-Mansour, Georges commence les traductions en Arabe, d'abord médicales, puis embrassant vite toutes les sciences. Ce mouvement de traduction, cette soif de connaître va envahir le monde musulman tout entier. Les plus grands noms de la Sagesse grecque sont judicieusement choisis ; Platon, Aristote surtout, Plotin, Porphyre, Jamblique, Euclide, Archimède, Hipparque, Ptolémée, Hippocrate, Dioscoride, Galien, Oribase, Alexandre de Trales, Paul d'Egine. — Les traducteurs Honeïm ben Ishacq, Costa ben Lucca, El Kendy, Sergius de Rasain, Al-Farabi, le grand Rhazès vont au contact immédiat de la science grecque féconder leur intelligence.

(2) Leclerc, op. cit.

(3) Créée par Chosroès I^{er} (579), donna toute une lignée de médecins célèbres, qui sont à la base de ce qu'il est convenu d'appeler la Médecine Arabe (Nafici) ; située au nord de la Perse.

« C'est à ce siècle que le nom arabe devra de vivre éternellement sur la terre et dans les Cieux » (4).

Mais, en l'an 375 de l'Hégire (an 935 de notre ère), époque qui nous intéresse pour notre auteur nous sommes au début de la décadence des califes Abbassides. La gloire d'Al-Mansour, d'Haroun Al-Rachid, de Mamoum, est éteinte. L'autorité centrale des califes de Bagdad s'affaiblit, et, de tous côtés, des aventuriers créent des dynasties rivales.

Le premier des Bouyides, issu d'un pauvre pêcheur de la Caspienne, s'empare de Bagdad, crée une dynastie et prend le titre nouveau de Sultan. Ses successeurs vont émietter le pouvoir, accaparant, l'un la perse et le Kerman, un autre Rey et Ispahan, le troisième Hamadan et Dinawer. Nous verrons Avicenne se transporter de l'une à l'autre de ces résidences.

A Bokhara règne la dynastie des Samanides, représentée par Nouh, fils de Mansour, futur protecteur d'Avicenne.

C'est un chaos politique et intellectuel ; d'une façon générale, l'esprit Arabe décline (5), et l'ancien

(4) Leclerc, *op. cit.*

(5) Pour l'orientaliste Browne, ce qu'on appelle aujourd'hui « médecine arabe », n'est en réalité qu'une synthèse eclectique des anciens systèmes persans et hindous. De plus, la langue employée fut toujours l'Arabe, quoique la plus grande partie des médecins d'alors fussent surtout persans, plus rarement grecs, juifs ou syriens (*Arabian Medicine, Cambridge*, page 7).

La fin du x^e siècle fut, au dire de René Grousset, la « revanche pacifique de l'élément iranien » sur l'élément arabe intellectuel. (*Les Civilisations de l'Orient.*)

esprit persan veut secouer le joug. Au milieu de ces convulsions politiques, de cette féodalité turbulente, de ce pouvoir central affaibli, les races et les croyances se heurtent, et la science poursuit péniblement sa route au hasard des protections éphémères que lui accordent, de-ci, de-là, quelques personnages princiers.

C'est, comme le dit Carra de Vaux, dans un tel milieu, dont l'existence même d'Avicenne va refléter le caractère trouble et impétueux, que ce philosophe ordonnera, pour la première fois, une expression claire et complète de ce système grandiose et calme que nous nommons la Scholastique, et essaiera de concilier, en un vaste ensemble didactique, les deux grands courants d'idées hippocratiques et galéniques, les deux grands systèmes de synthèse et d'analyse, transmis comme des dogmes intangibles par ses prédécesseurs.

Cette existence d'Avicenne, nous en connaissons les grandes lignes grâce à une source excellente et assez rare dans la littérature arabe. Le médecin philosophe nota lui-même sa biographie jusqu'aux environs de sa vingtième année. Son disciple El-Djouzdjani la rédigea et l'acheva. Elle fut ensuite conservée par Ibn-Abi-Oseïbia (6). Ibn Khallikan (7) nous a aussi laissé quelques notes. De ces sources sont dérivées les lignes principales de toutes les biographies parues sur Avicenne. L'interprétation ou l'imagination des auteurs y ont cependant ajouté de nombreuses variantes.

(6) Les Classes de Médecins, éd. Muller.

(7) Ibn Khallikan's Biographical Dictionary.

Abou Ali el Hosein, fils d'Abdallah, fils de Sinâ (habituellement appelé Avicenne par corruption de l'arabe Ibn Sina et de l'hébreu Aven Sina), vit le jour, d'après Ibn Khallikan, au mois de Safar, 370 de l'Hégire (août et septembre 980 de notre ère). Avicenne dit lui-même que son père, Abdallah, était originaire de Balkh, mais qu'il avait quitté ce lieu pour Bokhara. Ayant déployé beaucoup d'habileté comme percepteur des contributions (8) de Nouh ben Mansour, il fut nommé au même emploi à Karmeitan, petite ville voisine de Bokhara. Il se maria dans un village tout proche avec une femme de l'endroit, appelée Suttura (9). Suivant les auteurs, Avicenne naquit, soit à Karmeitan, soit à Afschéna (10), chez les parents de sa mère. Quoi qu'il en soit, ses parents vinrent ensuite habiter Bokhara.

Il eut, par la suite, un frère appelé Ali.

Il eut été intéressant de pouvoir préciser les raisons qui font ranger, par certains, Avicenne parmi les médecins juifs. On trouve en effet son nom dans le *Jewish Lexicon*, la *Jewish Encyclopedia*, qui ont une grande autorité en la matière.

Aucun de leurs auteurs ne se préoccupe de fournir des précisions. Simon, cependant, croit que la mère d'Avicenne était d'origine juive. Par contre, Carmoly

(8) Certains en font un changeur; d'autres, tel de Boher, un gouverneur de province.

(9) Thèse de Pariente, Paris, 1926.

(10) Casiri dit que le nom d'Avicenne vient d'Afchena, lieu de sa naissance. Freind déclare la théorie de Néandre, suivant laquelle Avicenne serait né à Edesse en Commagène, de lignée royale, irrecevable.

ne le mentionne pas dans son livre très documenté sur les médecins juifs.

Ses biographes restent muets sur ce sujet. Mais Avicenne lui-même proclame, dans des vers persans assez connus, sa religion musulmane. « Dans le monde, de ma valeur, il n'y a qu'un seul homme et on le dit incrédule; par conséquent, il n'y a pas un seul musulman au monde. » On peut y voir, suivant les opinions, la protestation d'un musulman sincère ou celle, plus intéressée, d'un converti qui veut faire oublier son origine. Tous ces faits ne permettent pas de trancher de façon absolue le débat.

Tout jeune, nous dit-il, il fut confié à un maître pour apprendre le Coran et les éléments des belles-lettres. A dix ans, il avait fait tant de progrès qu'il excitait déjà l'admiration. C'est vers cette époque qu'arrivèrent dans la ville des missionnaires ismaéliens d'Egypte. Ils convertirent facilement le père d'Avicenne et fréquentèrent sa maison. L'enfant les entendait parler d'un dieu inaccessible à la pensée, mais manifesté par la Raison Universelle (11), dieu extérieur, à qui les hommes devaient adresser leur culte. Ils discutaient devant lui d l'Ame Universelle et de son élévation vers la Raison, de sa rentrée en Dieu lorsque ce but serait atteint, et, nous dit-il, « ces paroles entraînent dans mon intelligence, mais mon âme ne les recevait pas ». Cependant, à côté de la théologie, ils enseignaient aussi les sciences

(11) Defrémery. Histoire des Ismaéliens de Perse, Paris, 1867.

profanes, la philosophie grecque, la géométrie et le calcul indien.

Mais il apprit cette espèce de calcul d'un marchand d'herbes. Enfin, un ascète, du nom de Ibrahim, lui apprit la controverse et la jurisprudence.

Son père trouvait sans doute que ses études manquaient d'unité et profita de l'arrivée à Bokhara d'un individu nommé En Natili qui posait au philosophe. Il le logea dans sa maison, pensant que son fils apprendrait beaucoup de lui. L'enfant étudia d'abord sous sa direction les principes de la logique dans leurs grandes lignes, mais, quant aux détails, le maître n'en avait pas connaissance et, à chaque difficulté qui arrêtait l'exposé, l'élève la résolvait mieux que le maître. Déçu, Avicenne se mit à étudier seul.

Il commença par réapprendre la logique, qui devait avoir à ses yeux, comme à ceux des anciens, l'intérêt d'une science vaste et vivante, placée à la base de toutes les autres parties de cette philosophie qu'il désirait ardemment embrasser. Il devait y voir l'instrument des sciences, la méthode qui en préparait le progrès, la loi qui en écartait les erreurs et lui donnerait pour toute sa vie la suprématie intellectuelle.

Il choisit comme premier texte l'*Isagoge* de Porphyre (12), philosophie du langage qui trouvait dans la langue arabe une admirable application. Il étudia ensuite les autres livres de logique, jusqu'à ce qu'il se sentit en

(12) *Isagoge* ou Introduction à la logique, préfixée à l'*Organon* d'Aristote, et qui plut aux Arabes.

pleine possession de cette science. Avec Natili, il parcourut encore les cinq ou six premières propositions de la géométrie d'Euclide et, quand il eût pris de son maître ce qu'il pouvait en espérer, il continua et acheva le livre seul. Il passa ensuite à l'Almagète de Ptolémée (13), qu'il comprit, dit-il, avec une facilité merveilleuse. Il eut toujours pour ces livres une grande prédilection et en fit, plus tard, un abrégé.

A ce moment, En Natili le quitta, ayant peut-être épuisé son crédit de philosophe et ne laissa guère de regrets chez l'élève. Seul, Avicenne lut les aphorismes des philosophes, des commentaires sur la physique et sur la philosophie. A partir de cette époque, nous dit-il, « les portes de la science me furent ouvertes ».

Il eût alors le désir d'étudier la médecine. C'est, aux dires d'Aboulfarage (14), sur les conseils de Abou Sahl Issa ben Iahya el Messihy el Djordjany (originaire du Djordjan, et chrétien d'origine, ainsi que l'indiquent ses noms), qu'il entreprit cette étude.

C'est, évidemment, le plus beau titre de gloire de ce médecin que d'avoir su provoquer un tel élève. Ibn Osseïbia vante cependant ses connaissances théoriques et pratiques, et son ouvrage principal, l'*Elmia*, le livre aux Cent Chapitres, est un précurseur assez heureux du Canon. Nous trouvons, parmi les ouvrages d'Avicenne, un traité de l'angle, dédié à son maître.

(13) Almagete, déformation par les traducteurs arabes du *Suntaxis Megiste* de Ptolémée.

(14) Aboulfarage. *Histoire des Dynasties*, éd. Salahni.

Il commença d'abord par étudier avec son maître dans les livres, il lut ainsi les traductions syriaques et arabes des grands médecins grecs, il s'initia aux grands courants d'idées aristotéliennes, hippocratiques, galéniques, qui imprimeront une empreinte toute puissante sur son œuvre médicale.

Lorsque cette éducation théorique fut jugée suffisante, il commença à visiter les malades, il acquit pour les traitements empiriques plus d'expérience qu'on ne saurait dire et les médecins commencèrent à venir étudier sous sa direction. Son maître avait trente ans (15) et, en ce temps-là, Avicenne en avait seize.

Parvenu à ce point, il consacra un an et demi à la lecture. Il ne fit plus, durant cette période, autre chose que de lire et relire les livres de logique et de philosophie. « Toutes les fois que j'étais embarrassé pour une question et que je ne trouvais pas le terme moyen d'un syllogisme, je m'en allais à la mosquée et je priais et suppliais l'Auteur de toutes choses de m'en ouvrir le sens difficile et fermé. La nuit, je revenais à la maison, j'allumais un flambeau devant moi et je me mettais à lire et à écrire. Quand j'étais dominé par le sommeil ou que je me sentais faiblir, j'avais coutume de boire un verre de vin qui me rendait force et courage. Après quoi je recommençais. Quand, enfin, je succombais au sommeil, je rêvais de ces mêmes questions qui m'avaient tourmentées pendant la veille, de sorte que, pour plusieurs d'entre elles, je trouvais la solution en dormant. »

(15) Il devait mourir en l'an 1000, à l'âge de 40 ans.

Cette manière d'acquérir la connaissance par la pénétration mystique (Kashf) était de la plus grande importance pour Avicenne et il en reparlera dans différents passages du *Nadjat* (16).

Le jeune homme approfondit ainsi les mathématiques, la physique, la logique, « jusqu'au point où, dit-il, l'homme peut atteindre et il n'y fit plus de progrès depuis lors ». Puis il se tourna vers la métaphysique. Mais, malgré cette facilité extrême et sa prodigieuse puissance de travail, la métaphysique d'Aristote lui resta longtemps inaccessible. « Je lus ce livre, mais je ne le compris pas et la donnée m'en resta obscure, au point que, après l'avoir lu quarante fois, je le savais par cœur et ne le comprenais pas encore. Je désespérai et me dis que ce livre était incompréhensible. » Il devait avoir entre les mains la *Théologie* d'Aristote (outhoul-oudjia) (17), traduite de l'arabe vers 226 par Ibn Naïmah d'Edesse et revue par El Kindi. Dans ce texte, la métaphysique apparaissait comme un ensemble complexe et discordant, qui gauchit de nombreux raisonnements par la peine qu'on se donnait pour l'accorder aux véritables thèses aristotéliennes.

Un hasard le mit à même de comprendre. « Un jour, raconte-t-il, je me rendis à l'heure de l'asr chez un libraire et j'y rencontrais un intermédiaire, qui avait en

(16) Il ne faut pas la confondre avec la « connaissance intuitive » que la philosophie thomiste attribue à l'intelligence angélique — « atteinte de la vérité, d'un simple coup d'œil, sans l'aide du raisonnement ». St Thomas, *Summa theologica*.

(17) En réalité *Selectae* des *Ennéades*.

main un volume dont il faisait l'éloge et qu'il me montra. Je le lui rendis d'un air ennuyé, persuadé de son inutilité. Mais il me dit : « Achète-le moi, c'est un livre à bon marché, je te le vends trois dirhems; son propriétaire a besoin d'argent. » Je l'achetais. C'était l'ouvrage d'Abou-Narsh-el-Farabi (18) sur les intentions d'Aristote dans le livre de la *Métaphysique*. Je rentrais chez moi et m'empressais de le lire. Aussitôt, tout ce qu'il y avait en moi d'obscur se découvrit, car déjà je le savais par cœur. J'en conçus une grande joie et, le lendemain, je distribuais aux pauvres des aumônes abondantes pour rendre grâce à Allah. » Cette journée fut en effet décisive pour sa pensée, car les spéculations logiques et métaphysiques d'El Farabi, qui se rattachaient aux commentaires néo-platoniciens des écrits d'Aristote, déterminèrent la tendance de sa philosophie.

Nous venons de parcourir ce qui peut être appelé les années de sa vie cachée. Jusqu'ici il a travaillé, médité, cherché une discipline intellectuelle et des règles scientifiques; il a enfin donné une direction à ses recherches philosophiques; il essaiera de trouver une solution du problème scholastique, la synthèse de deux vérités, l'une de raison, l'autre de foi.

Du point de vue médical, il n'a pas encore quitté le cycle des études, qui correspondrait à nos stages hospi-

(18) On n'a pu retrouver, parmi les nombreux ouvrages d'El Farabi sur Aristote, le titre exact de l'ouvrage, auquel Avicenne fait allusion. Voir Steinschneider. *Al Farabi des arabischen philosophen Leben und Schriften*, 1869. Acad. Imp. Sciences, Saint-Petersbourg. (Carra de Vaux).

taliers; il en est à rechercher la vérité parmi des doctrines opposées, mais qui se présentent à lui avec la force de dogmes absolument inattaquables ou qu'il serait fou de vouloir combattre. Il en sent bien les oppositions, les contradictions, les tendances contraires, non que l'hippocratisme soit exclusivement imbu de la finalité de la nature médicatrice, ni que le galénisme en soit entièrement dépourvu, mais parce que la différence d'esprit, que son intuition lui révèle, se résoud essentiellement en une divergence sur ce point capital.

C'est une cure heureuse, qui va l'arracher à ces spéculations et le lancer dans une vie publique, dont il s'était jalousement gardé.

En ce temps-là, Nouh, fils de Mansour, était toujours sultan de Bokhara. Il advint qu'il tomba malade. Ce fut Avicenne qu'on appela pour le soigner. Il avait alors dix-sept ans. Il obtint une rapide guérison et devint un des familiers du sultan.

Nouh, de même que ses prédécesseurs, s'était fait un point d'honneur d'accroître sa bibliothèque de textes précieux que lui apportaient de Bagdad ou de l'Inde les caravanes qui empruntaient la route du Khorassan.

Cette bibliothèque, ouverte seulement à quelques rares initiés, devait tenter Avicenne. Il demanda la permission d'y pénétrer. Nouh la lui accorda facilement. « C'était, décrit-il, une bibliothèque incomparable, formée de plusieurs chambres qui contenaient des coffres superposés remplis de livres. Dans une chambre étaient des livres de droit, dans une autre des livres de poésies, et ainsi de suite ».

Il découvrit là des livres extrêmement rares qu'il n'avait jamais vus auparavant et ne retrouva jamais plus.

A quelque temps de là, cette bibliothèque brûla, et des envieux, qui s'inquiétaient déjà de sa faveur grandissante, firent courir le bruit que le philosophe l'avait incendiée lui-même pour posséder seul les connaissances qu'il y avait puisées (19).

Ces derniers travaux avaient mis, aux dires de ses biographes, le comble à son érudition. Il n'avait pas encore dix-huit ans. Presque sans maîtres, dans ce pays lointain qui confinait aux frontières de la Chine, à peu près soustrait au rayonnement scientifique de Bagdad, il avait achevé de parcourir le cycle des sciences. « A ce moment-là, je possédais, affirme-t-il, la science par cœur; maintenant, elle a mûri en moi; je ne l'ai pas renouvelée depuis. »

Il passa ainsi deux ans à la Cour, augmentant sans cesse sa notoriété, à tel point que lorsqu'il eut atteint sa vingtième année, différents personnages lui demandèrent de mettre par écrit quelques-unes de ses idées.

Pour le jurisconsulte Abou-Becker-el-Barguy, qui le pria de faire un commentaire, il rédigea vingt volumes. Ce fut le traité du Résultant et du Résulté (20), puis un traité sur les mœurs (21), l'Innocence et le Péché.

(19) On retrouve le même fait dans la biographie d'Hippocrate.

(20) C'est le titre donné par Carra de Vaux. Al-Quifti l'appelle *Fructus-et-Bona comparata*.

(21) L'Al-Bour-wal-itm.

Pour un de ses voisins, Aroudi, qui lui demandait un livre général sur la philosophie, il écrivit la *Philosophie d'Aroudi* (el-hikmet el-aroudiet).

En l'an 1002, il perdit son père et sa situation s'en trouva changée. Il entra alors résolument dans la vie politique en acceptant quelques charges du sultan. « Mais la nécessité, dit-il sans préciser davantage, le força à quitter Bokhara. »

Ce fut toute une période de revers qui commençait pour lui.

Il descendit alors le cours du Jihon (22), l'Oxus des Anciens, jusqu'au lac d'El-Djordanieh, et s'établit à Korkandj. Là, il sembla que la fortune voulut à nouveau lui sourire, car il trouva presque immédiatement le protecteur, que tout savant devait avoir en ces temps troubles, en la personne d'Aboul'l Hosein es Sahli. C'était un homme de cœur et un lettré, qui remplissait auprès de l'émir Ali, fils de Mamoun, les fonctions de vizir.

Avicenne, utilisant les leçons de l'ascète Ibrahim, séjourna à la Cour sous l'habit du jurisconsulte.

Mais il fut bientôt obligé de quitter Korkandj. On le vit, tels les périodeutes grecs, et Hippocrate lui-même, aller de ville en ville, soignant les malades sur son passage. Il traversa Nasâ, Bâwerd, Tous (23) et parvint

(22) L'actuel Amou-Darya, jusqu'à la Mer d'Aral. Il en parle avec fierté dans le Canon et le compare au Nil.

(23) Nasa, Bawerd, Tous, petites villes dans les montagnes du Khorassan.

enfin à Djordan (24), patrie de son maître: El Messihy. Il comptait se mettre sous la protection de l'émir Kabous (25), mais, alors qu'il était en sa compagnie, au cours d'une de ces petites guerres que se livraient sans cesse ces turbulents seigneurs féodaux, l'émir fut fait prisonnier et mourut.

On raconte que, durant son séjour à Djordan, Avicenne fut appelé auprès d'un jeune homme, dont le cas était si difficile, qu'aucun médecin n'avait pu le comprendre. Il l'examina attentivement, puis, lui tâtant le pouls, il demanda à un des assistants de nommer à haute voix toutes les villes et districts de la province. A la mention d'une certaine ville, il sentit une perturbation momentanée dans le pouls du malade. Il demanda alors qu'on lui récitât le nom des quartiers, des rues et des maisons de cette ville. Le même phénomène se reproduisit, à un moment donné, pour chaque énumération. « Maintenant, je sais tout, dit-il. Ce jeune homme est amoureux d'une jeune fille qui habite à tel endroit et son visage peut seul guérir notre malade. » Le mariage fut célébré à un jour propice, choisi par Avicenne, et ainsi la cure fut achevée.

Pour certains, le jeune malade était le neveu de Kabous. Cette histoire ressemble fort à celle rapportée par Appien au sujet d'Erasistrate et d'Antiochus, fils de Séleucus, à celle rapportée sur Hippocrate et Per-

(24) Djordan, l'ancienne Hircania sur la Mer Caspienne, la mer des Khazars.

(25) Appelé Soleil des Grandeurs, Kabous, le chasseur de caïlles.

dicas II, frère d'Alexandre I^{er}. Ces faits la rendent fort suspecte.

A la mort de Kabous, Avicenne se transporta à Dihistan, où il tomba malade; il revint alors à Djordan, où il rencontra Abou-Obeïd-el-Djouzdjani, qui s'attacha à lui de façon définitive et devint son disciple, son ami et son biographe.

C'est très certainement à sa demande, qu'Avicenne rédigea l'autobiographie que nous venons de rapporter. El Djouzdjani, témoin oculaire, mêlé intimement à la vie de son maître, nota avec les yeux et le charme de l'amitié admiratrice la suite de cette vie. Il nous le montre, courant incessamment du Turkestan à l'Irak perse (26), s'arrêtant de ci de là pour y entreprendre ou y achever quelque volumineuse composition.

Mais cette existence agitée, remplie par les plaisirs et les travaux, n'était point cependant exempte de déceptions et c'est à ce moment qu'Avicenne composa sur sa situation un poème plein d'amertume où se trouvaient ces vers : « Je ne suis pas grand, mais il n'y a pas de ville qui me contienne; mon prix n'est pas cher, mais je manque d'acheteurs ».

Carra de Vaux fait remarquer combien la situation ainsi dépeinte symbolise bien ce qu'était à cette époque celle même de la science.

Mais il y avait à Djordan un homme du nom de

(26) Le lecteur trouvera dans les « Feuilles Persanes » de Cl. Anet de délicieuses descriptions de voyages (1909-10) sur un itinéraire qui suit à peu près les pérégrinations d'Avicenne. Grasset, 1924.

Mohammed-es-Chirazi, qui aimait sincèrement les sciences. Dans son voisinage, il acheta une belle maison qu'il offrit au cheik, car la gloire, sinon la fortune, était venue visiter Avicenne et le précédait sur sa route. Il était devenu le maître de la science, le prince (Reys) des médecins (27).

Cette maison devint un rendez-vous d'intellectuels. Chaque jour, Es-Chirazi venait y prendre des leçons d'astronomie, de logique; pour lui, il écrivit sa *Moyenne Logique* (Kitab-el-aousat). Il rédigea des notes générales sur l'astronomie. Comme ses amis et ses disciples l'en pressaient, il répondit par écrit à leurs questions, sous forme d'épîtres, telle l'épître de l'Angle, celle sur l'Origine et le Retour de l'Ame, celle des Définitions (28), très importante pour les précieux renseignements qu'elle nous donne sur ses conceptions philosophiques. Mais, surtout, il commença son Canon de la Médecine qu'il dédia peut-être à El-Djouzdjani, mais il ne précisa pas vraiment le nom de l'ami pour lequel il l'écrivait (29).

Pour une raison que nous ne connaissons pas, il passa à Rey, la ville aux mille jardins, patrie de l'illustre Razès. Là il se mit au service de la Dame de Rey et de son fils Madj-ed-Daoulah. Il traita ce prince, qui

(27) Il est fréquemment appelé Cheik-erreys (grand Maître) ou bien Charafof Molk (honneur de l'Etat).

(28) Voir la très belle étude consacrée à cette épître par Mlle Goichon. Introduction à Avicenne.

(29) Voir pour la discussion, E. G. Browne : *Chahar Maqala*, London 1921, page 157.

souffrait de la mélancolie, et écrivit pour lui un traité sur le Retour de l'Ame (Kitab-el-Maâd).

Quelques auteurs ont dit que ce prince fit d'Avicenne son ministre, ce qui occasionna une guerre ouverte entre lui et la reine-mère, guerre dans laquelle celle-ci eut la victoire et reprit le gouvernement du royaume. Ceci semble tout à fait incertain.

Il paraît plus probable qu'il reste à Rey jusqu'après le meurtre de Hilal, fils de Bedr, et la défaite de l'armée de Bagdad.

La nécessité le fit alors passer à Kazwin, dans les montagnes du Mazandéran, et de là à Hamadan, l'ancienne Ectabane des Mèdes et de Cyrus, au pied du mont Elvend. Il se mit au service de Kadbanawéih et fit fonction d'intendant.

Sur ces entrefaites, l'émir de Hamadan, Chems-ed-Daoulah, qui était malade, l'appela (405 de l'Hégire). Il le traita et, après quarante jours de soins assidus, il parvint à le guérir. La récompense fut digne de la qualité du malade. Pour s'en faire une idée, rappelons que George Bachtichou, favori de Haroun-Al-Raschid, recevait, par mois, cinquante mille francs, et la même somme annuelle pour saigner et purger le commandeur des croyants ; il eut un million pour une lithotomie.

L'émir le mit au rang de ses familiers. Avicenne se mêla alors à la vie de la Cour, suivit le prince dans une petite expédition du côté de Kirmissin, au cours de laquelle l'émir fut vaincu.

A quelque temps de là, on lui demanda de se charger du vizirat. Il accepta et prit certainement sa fonction à

cœur. C'est de cette époque que doivent dater ses épîtres sur « le Remède aux différentes erreurs administratives », sur « l'Administration de l'Armée, des Mamelouks, des Soldats, de leur ration et de leur solde », sur « l'Impôt Foncier de l'Etat ».

Il utilisa ainsi son esprit organisateur, mais les soldats, que ces nouveautés inquiétaient ou lésaient dans leurs privilèges, se révoltèrent contre lui et, redoutant ensuite son châtiment, assiégèrent sa maison, se saisirent de lui et le jetèrent en prison. En même temps ils s'emparèrent de ses biens et cherchèrent à obtenir sa mort de l'émir. Celui-ci s'y refusa, ne voulant pas perdre définitivement un aussi bon médecin, mais, désireux de calmer cette insurrection militaire en leur donnant une satisfaction suffisante, il consentit à l'éloigner du pouvoir. Le cheik se réfugia alors dans la maison d'un ami : Abou-Sad, fils de Dakhdouk; il y resta caché quarante jours.

Mais l'émir, étant retombé malade, remercia Allah de l'avoir aussi bien inspiré et fit rechercher Avicenne. En échange de ses soins, il lui confia à nouveau le vizirat.

C'est le moment qu'El-Djouzdjani choisit pour demander au cheik de rédiger un commentaire général sur les livres d'Aristote.

Avicenne se trouva trop occupé pour entreprendre une tâche aussi grande et lui répondit que, s'il désirait seulement un résumé de ses opinions sans la réfutation des opinions adverses, il le ferait volontiers. C'est ainsi qu'il fut amené à entreprendre le traité du Chifâ. Il com-

mença par la physique, parce qu'elle était considérée à cette époque comme une partie intégrante de la philosophie ; elle était la science des êtres et des états, elle se trouvait à la fois dans le champ de l'observation et de la raison. Il suivit de très près celle d'Arirtote, même dans ses erreurs, soutenant contre ceux qui voulaient établir les doctrines des pressions atmosphériques et hydrauliques, la fameuse théorie péripatéticienne des lieux naturels.

On sait qu'Avicenne avait commencé à Djordan le premier livre de son Canon et l'avait continué à Rey. Il entreprit de le terminer.

Tous les soirs, se réunissaient, dans sa maison, des érudits, des amis, des étudiants. Un assistant lisait un chapitre du Canon, puis El Djouzdjani en lisait un autre du Chifâ.

Avicenne commentait alors les passages difficiles, les rapportant à son expérience propre et les éclairant à la lumière des faits. Puis, lorsque toutes les questions étaient épuisées, on buvait jusqu'à l'aube. Le jour était consacré au service du prince.

Ainsi se passait la vie de cheik à Hamadan. Avicenne y avait trouvé sa stabilité intellectuelle et physique, épuisant son extraordinaire besoin d'activité sous un double et perpétuel labeur, auquel s'ajoutaient encore les plaisirs faciles de la Cour et les beuveries amicales.

Une fois de plus, le destin se montra contraire. El Daoulah partit en expédition contre un émir voisin. En route, il fut pris de coliques, peut-être empoisonné, et

mourut. On proclama son fils à sa place et on demanda à Avicenne de se charger du vizirat.

Il refusa et, craignant un châtement pour son audace, alla se cacher dans la maison du droguiste Abou Galîb. C'est dans cette retraite qu'il mit au point et rédigea le chapitre de la Métaphysique du Chifâ. Il s'obligeait à un travail intense, écrivant chaque jour cinquante folios. Il mit ainsi au point ce système scholastique dont il avait jeté les bases dès sa prodigieuse adolescence, mais il éprouva des difficultés énormes à concilier les deux vérités de la foi et de la raison, car sa philosophie elle-même était un ensemble trop syncrétique de Platon, d'Aristote, des néoplatoniciens.

Des réminiscences anciennes, des traces de dualisme, de gnosticisme, de panthéisme même, venaient sans cesse jeter une note d'hérésie dans la conception coranique. Il aboutit ainsi à un dieu philosophique, bien différent du dieu coranique ou biblique, qu'il essaya, pour parvenir à un accord, de tempérer par la mystique. Il n'y réussit pas entièrement (30).

Au milieu de ses travaux, ne se sentant pas en sécurité dans sa retraite, il adressa secrètement une lettre à Ala-ed-Daoulah, émir d'Hispanie, pour lui demander de l'accueillir.

Tadj-el-Mélick, qui avait acquis une grande influence à Hamadan et haïssait Avicenne, eut connaissance de cette lettre; il en fut irrité et mit des gens à la

(30) C'est ce système qui souleva l'horreur de Gazzali, scolastique à dominante théologique, alors qu'Avicenne est un scolastique à dominante philosophique. (Carra de Vaux.)

recherche du cheik. Celui-ci fut dénoncé. On s'empara de sa personne et on l'envoya, loin de la ville, dans une forteresse appelée Ferdadjan.

Lorsqu'il en aperçut les murs élevés, les tours garnies de têtes d'ibex et de mouflons aux cornes aiguës, la garnison farouche, il ne put s'empêcher d'un mouvement de désespoir et de crainte, bien justifié par les mœurs de l'époque. « Mon entrée est certaine, comme tu le vois; tout le doute est dans la question de la sortie », s'écria-t-il.

Il resta quatre mois dans le château. A ce moment, l'émir d'Hispanhan, Ala-el-Daoulah, son ami, fit une expédition contre Hamadan. Tadj-el-Melick s'enfuit et vint chercher asile à Ferdadjan.

Ala-el-Daoulah ne poursuivit pas son succès jusqu'au bout et revint bientôt à Hispanhan. Rassuré, Tadj-el-Melick quitta sa retraite et rentra à Hamadan, ramenant avec lui Avicenne.

Ce séjour n'avait pas été perdu pour le cheik et, au cours de cette vie purement contemplative, il avait écrit le *Guide à la Sagesse* (el-hidâiet fil Hikmet) qu'il dédia à son frère Ali, un traité mystique, le Hay ben Yakzan (31), plusieurs ouvrages de médecine et la petite épître sur l'Amour, qui abonde en vues très belles. « Tout être cherche son bien et ce bien n'est autre que la ressemblance, selon ses moyens, selon son degré, au bien infini. Ce Bien pur, fin de tous les êtres, est la Cause Première elle-même, Vérité absolue et Amour essentiel. Tout tend

(31) Allégorie sur l'Intellect Agent.

vers elle. Malheureusement, ajoute-t-il, pessimiste, la fin des êtres apparaît comme une tendance, comme un repos, une certaine ressemblance, mais non pas l'union réelle, avec le Suprême Amour. »

Revenu à Hamadan, il n'eut plus qu'un désir : celui de rompre cette périlleuse servitude (414 de l'Hégire).

Protégé des indiscretions par l'habit religieux du Soufi, il quitta secrètement la ville, accompagné par El-Djouzdjani, son frère Ali et deux domestiques.

Le voyage fut extrêmement pénible à travers cette immense contrée montagneuse, qui sépare le plateau de l'Iran des plaines marécageuses de l'ancienne Sussiane (32). La difficulté du pays, les hautes montagnes, les vallées profondes, les solitudes pierreuses, l'eau rare, la crainte des tribus sauvage n'empêchèrent cependant par Avicenne de composer un traité sur le Destin (33). Il est beau de voir cet homme traqué, sans ressources, disserter de façon sereine et éloquente sur les mystères, impénétrables pour notre humaine intelligence, des desseins divins.

« Si le Beau et le Laid, le Bien et le Mal étaient aux yeux de Dieu ce qu'ils sont aux yeux des hommes, il n'aurait pas créé le lion redoutable..., l'aigle aux griffes crochues... Dieu, en les créant, n'a pas eu le même égard que toi aux sentiments de compassion, ni suivi les mêmes principes d'intelligence. Dans sa sagesse impénétrable,

(32) L'actuel Bakhtyari.

(33) Risâlet-el-kadr, appe'ée aussi l'Arrêt divin et sa Réalisation.

il y a donné son consentement et tu n'aurais pas le droit d'exiger de lui la compensation des membres déchirés, ni des cous cassés. Le temps fait oublier les douleurs, éteint les vengeances, apaise la colère et étouffe la haine; alors, le passé est comme s'il n'eût jamais existé; les douleurs affligeantes et les pertes subies ne sont nullement prises en considération; Dieu ne fait aucune distinction entre la compensation et le don gratuit, entre l'initiative de sa grâce et la récompense; les siècles qui passent, les vicissitudes du temps effacent tout rapport causal (34). »

Lorsqu'ils eurent quitté les derniers contreforts des montagnes bakhtyares et pénétré dans la vallée du Zendeh-Roud, « l'eau vivante », lorsqu'ils virent à leurs pieds la plaine d'Ispahan, ses mille canaux, ses champs de blé, d'avoine, de maïs, de pavots blancs, dressant vers le ciel leurs petites coupes pures, le cheik dut ressentir profondément l'harmonie calme et paisible qui se dégageait de ce paysage et il dut remercier la Providence de lui accorder un repos qu'elle avait semblé vouloir éternellement lui refuser, au cours de son existence aventureuse de perpétuel errant.

Al-Daoulah lui fit une réception magnifique, mettant à sa disposition un palais, des jardins, des serviteurs, une garde et, comme le dit son biographe, il reçut les honneurs et la dignité qu'il méritait.

Il s'attacha à la personne du prince, mais ne voulut plus se mêler à la vie politique. A nouveau il consacra

(34) Traduction Carra de Vaux.

ses loisirs à l'étude et à l'enseignement, suivant la méthode fructueuse qu'il avait pratiquée à Hamadan. Il se mit donc à travailler en des séances nocturnes, que l'émir lui-même présidait, les nuits du vendredi.

Il accompagna le prince dans plusieurs déplacements qu'il fit à cette époque, et, au cours d'un voyage à Sâbour-Khast, il acheva le Chifâ et produisit encore plusieurs ouvrages, dont le Nadjat. Ce Nadjat (le Salut) était, dans l'intention d'Avicenne, un abrégé du Chifâ, permettant de s'initier avec moins de peine à sa pensée.

Il s'intéressa aussi à l'alchimie, s'occupa de poésie, écrivit une introduction à l'art de la musique. Il fit un jour remarquer au prince que les observations astronomiques se trouvaient arrêtées par suite des troubles et des guerres et qu'il serait bon de les reprendre. Ala-el-Daoulah lui accorda aussitôt une subvention et le cheik chargea El Djouzdjani de présider à l'installation des instruments. Malheureusement, il dut, à cause de la fréquence des distractions et des voyages, abandonner les observations.

Mais, au cours de ces séances nocturnes de travail, sous un ciel d'un violet profond et doux, où Vénus est plus éclatante que ne le fut jamais Jupiter au plus beau de nos soirs occidentaux, l'intérêt qu'il portait aux astres était plus que celui de l'astronomie pure. Les étoiles entraient dans sa métaphysique et, sous leur douce lumière, il expliquait à ses élèves ce qu'était l'Intellect Agent, comment il dérivait de Dieu et du Premier Causé et comment, associé aux intelligences pures des astres, il formait le monde des Idées. Il trouvait au plus profond

de son atavisme cette astrolatrie presque puérile. Partie de cette même terre de Chaldée, où les hommes, pour la première fois, attachèrent leurs yeux sur ces étoiles, dont la majesté, le rythme parfait, immuable, opposé à notre variabilité terrestre, les frappait, cette astrolatrie reparut dans la théorie de l'Ame des Sphères, dans Pythagore, Platon, Aristote, les néoplatoniciens, pour revenir ainsi, en un cycle parfait, à sa terre d'origine.

C'est encore de cette époque que datent différents ouvrages, notamment celui qui porte le nom de son protecteur, le Hikmet-el-Alâi, divisé en huit parties, sur la logique, la métaphysique, la physique, la géométrie, l'astronomie, l'arithmétique, la musique, les mathématiques.

Ce fut vraiment la période la plus sereine de son existence. « La science avait mûri en lui. » Jamais il n'avait montré autant de puissance d'esprit, d'intelligence aiguë, embrassant d'un seul regard les problèmes et leur trouvant une solution immédiate.

El Djouzdjani raconte que pendant les vingt-cinq années qu'il passa auprès de lui il ne le vit jamais lire un livre nouveau en entier, il le parcourait rapidement et se reportait immédiatement aux passages difficiles ; d'après eux il jugeait de l'ouvrage.

De nombreux disciples l'entouraient; de quelques-uns, nous connaissons les noms : Ibn Ali Sadeck, El Illaky, El Mendouih.

Il entretenait des correspondances suivies, sur les questions philosophiques et médicales, avec les savants de son époque. Nous possédons toute une correspon-

dance avec El Birouny, qui fut célèbre par ses connaissances sur la médecine et les mœurs des Hindous, acquises au cours de ses voyages.

De toute part, les malades, riches et pauvres, accouraient vers lui; et le service du prince l'occupait beaucoup. Il n'en parvint pas moins à écrire le livre des Théorèmes et des Avertissements (appelé communément Icharâts). Il y attachait beaucoup de prix, nous dit El Djouzdjani. Il l'avait divisé en deux parties, logique et métaphysique, et il y rejetait certaines thèses, autrefois soutenues, semblant s'éloigner d'Aristote, pour incliner vers un panthéisme nuancé de mysticisme. Il y définit la Providence « comme la Science qu'a le Premier du mode de bonté applicable à l'ordre de l'Etre Universel, et qui est la source d'où le Bien découle sur le Tout ».

Ce fut son dernier livre. Il avait à peine commencé un ouvrage, auquel il attachait une grande importance et qu'il avait annoncé comme un renouvellement de sa philosophie, adaptée de plus près au génie oriental, lorsque la première atteinte du mal qui devait l'emporter l'arrêta (35).

Son biographe nous dit de façon pittoresque que notre philosophe « avait toutes les puissances de l'âme, mais que sa faculté dominante était la faculté érotique. Elle l'occupait souvent. » En outre, Aboulfarag prétend qu'Avicenne fut le premier entre les philosophes à se

(35) Le Dr G. Ducastel soulève l'hypothèse d'un cancer de l'estomac. La Vie Médicale 1929.

livrer aux excès du vin; nous en doutons. Lombrose dit qu'il fut opiomane (36). Beaucoup le donnèrent comme un débauché et la tradition s'en établit. Comment ne pas croire que Maïmonide (37) pensait à lui lorsqu'il stigmatise cette conduite au livre III du *Guide des Égarés* : « La passion pour la bonne chère, la boisson et l'amour physique, quand on en jouit avec excès, sont la cause de toutes les maladies pernicieuses du corps et de l'âme... L'âme se familiarise avec les choses non nécessaires et elle prend l'habitude de désirer. Ce désir n'a pas de terme... Le superflu est illimité... Souvent, l'homme se jette dans de grands périls, comme par exemple les voyages et le service des rois, ayant pour but de se procurer ce luxe inutile » ?

Nous nous refusons cependant à prendre Avicenne pour un débauché, un vulgaire libertin. Ceux qui ont voulu prétendre que ses excès avaient abrégé son existence n'ont pas assez songé à ses excès intellectuels, qu'il a pratiqués si constamment et si prématurément. Nous ne pensons pas que ce soit un vil corrompu, il y aurait un contraste trop répugnant entre sa philosophie sereine et la bassesse de ces passions, une hypocrisie indigne (38).

Nous préférons voir en lui un homme excessif, doué, selon ses biographes, des puissances du corps autant que de celles de l'esprit, conscient de sa force et voulant dépenser entièrement « sa fougue et ses trésors avant que

(36) L'homme criminel.

(37) Laignel-Lavastine. Maïmonide. Revue Ose, avril 1935.

(38) Voir la description du caractère d'Hippocrate et sa conception du Médecin philosophe. (Baissette. Hippocrate, p. 163).

le Destin ne l'avertisse qu'il doit rouler sa tente (39) », mais sachant bien qu'il trouvera après la mort les joies que sa vie aura méritées.

« Il ne faut pas que l'homme intelligent se figure que tout plaisir est pareil à celui que l'âne éprouve dans son ventre et ses parties honteuses, et que les premiers principes, voisins du Très-Haut, sont privés de jouissance et de félicité », dit-il dans le Nadjat, et il voulait que « la perfection de l'âme raisonnable soit de devenir savante, intelligente, qu'elle devienne comme si elle était la substance même du bien ».

Pourquoi plutôt ne pas croire que ce goût des plaisirs physiques, de la boisson n'était chez lui qu'un moyen de retrouver un équilibre détruit par l'excès du travail intellectuel ? Pourquoi ne pas penser que cette légende de crapuleuse débauche fut exagérée à plaisir par des envieux, heureux de ternir sa gloire, tel ce poète qui fit après sa mort ce lâche épigramme : « Sa philosophie ne lui a pas donné la Sagesse, sa médecine ne l'a pas préservé des douleurs de la Mort » ?

Quoi qu'il en soit, la cause de cette mort fut une douleur abdominale; il désirait tant en guérir qu'il prit huit lavements en un jour. Une partie de ses intestins fut ulcérée, une dysenterie se déclara. Puis il tomba dans un état de prostration et de faiblesse, qui ne lui permit plus de se lever. Il continua cependant à se traiter jusqu'à ce qu'il pût à nouveau marcher. Puis, se croyant à peu près rétabli, il voulut reprendre sa vie habituelle,

(39) Mo'allaka de Tarafa.

mélangea ses traitements, ce qui l'empêcha de guérir, et il alla tantôt mieux, tantôt plus mal.

On prétend qu'il avait ordonné, un jour, de mettre un dâni de céleri dans une potion, avec laquelle il se traitait. Son élève, croyant bien faire, en mit cinq dirhems. L'acidité du céleri augmenta son mal.

En outre, son domestique jeta dans une de ses drogues une grande quantité d'opium. Ce domestique l'avait lésé en quelque chose et il redoutait son ressentiment au cas où le cheik aurait guéri.

Ala-el-Daoulah partit pour Hamadan; il emmena avec lui le cheik, qui allait mieux, mais celui-ci fut repris de douleurs abdominales en cours de route.

Arrivé à Hamadan, après ce pénible voyage, inverse de celui qu'il avait parcouru en fugitif treize ans avant, il se sentit à bout de force et il comprit qu'il ne pourrait lutter davantage. Alors, il renvoya ses disciples, qui le soignaient, en leur disant : « Le Gouverneur qui était dans mon corps n'est plus capable de le régir; maintenant, tout remède est inutile ». Il ne garda auprès de lui que son fidèle El Djouzdjani.

Il réunit alors ses esclaves et ses mameloucks et leur rendit la liberté. Il fit distribuer aux pauvres, par son intendant, d'abondantes aumônes; il fit ensuite ses ablutions, puis cessa de s'intéresser aux choses terrestres, en attendant le moment où Azraël, l'ange de la Mort, le mènerait à son Seigneur.

Il passa ainsi plusieurs jours sans forces, mais gardant toute sa connaissance, écoutant la lecture du Coran, qu'il avait demandée à son ami; il y trouva certainement

l'espérance, puis la certitude du Pardon Divin qu'il y cherchait.

« Le savoir est un mets fortifiant dans la nuit de l'injustice. L'étude a autant de valeur que le jeûne et l'enseignement de la science a la valeur de la prière. Elle protège contre l'erreur du péché; elle éclaire la route du Paradis; elle nous guide à travers les peines et les plaisirs de la vie... Vis-à-vis de nos amis, elle est une parure, elle est un bouclier contre nos ennemis. Seule la mémoire des hommes sages survit parce que leurs belles actions servent de modèle et sont imitées par les grands esprits qui leur succèdent... Celui qui a rendu la vie à un homme, il lui en sera tenu compte, comme s'il l'avait rendue à l'humanité entière. »

Il tomba dans une grande prostration, et, un vendredi du mois de Ramadan, 428 de l'Hégire, à l'heure où la nuit tombe et où la trompe annonce la fin du jeûne, El Djouzdjani lui ferma les yeux.

Il avait alors cinquante-sept ans.

LE PREMIER LIVRE DU CANON
DE LA MÉDECINE

CARMINA IN QUINQUE LIBROS AVICENNAE

...Primus Liber

*Omnia narrabit medicis communia Primus
Subiectum, morbos, causas, indicia, curam.
Bisque duas tantum partes hic liber habebit.
Prima refert, hominis quæ sint primordia fani.
Morbos, et causas, et signa, Secunda recenset.
Præfuerat, fernet que simul post Tertia fanos.
Aegros parat vitæ revocare priori...*

Venetiis, MDCVIII.

PLAN DU PREMIER LIVRE

Fen I ou Première Partie

- I. — Définition de la médecine.
- II. — Les éléments impondérables.
- III. — Les tempéraments et les constitutions.
- IV. — Les humeurs.
- V. — Les organes.
- VI. — Les facultés du corps. Le souffle.

Fen II

- I. — La maladie. Définitions.
- II. — Les causes de la maladie.
 - a) Inévitables.
 - b) Facultatives.
- III. — Les évidences de la maladie.
 - Séméiologie.
 - Sphygmologie.
 - Urinoscopie.

Fen III

La préservation de la santé.

Fen IV

Le traitement de la maladie.
Les thérapeutiques générales.

* * *

Les troisième et quatrième fens ont été à la base de tous les livres d'hygiène et de thérapeutique jusqu'à la fin du xviii^e siècle.

FEN I OU PREMIERE PARTIE

I. — DÉFINITION DE LA MÉDECINE

« C'est *l'art* par lequel la santé (beauté du corps, cheveux longs, teint clair, bonne odeur, belles formes) est conservée, ou restaurée, si elle a été perdue.

« Comme la philosophie, elle est spéculative ou théorique, et pratique (1). »

La conception de l'être vivant pour Avicenne est scolastique, basée elle-même sur la conception aristotélicienne; elle est donc bien différente de notre conception moderne, dite rationaliste ou scientifique. Pour Avicenne, Saint Thomas, le corps et l'âme forment un tout complet, un seul être.

Ceci est extrêmement intéressant du point de vue médical, car la configuration externe du corps est un reflet de la capacité fonctionnelle des organes internes et des qualités mentales; idée reprise récemment par les partisans de la physiognomonie. « La forme humaine a un sens. Ses modifications ne se produisent pas au hasard, elles correspondent à des variations fonctionnelles, elles objectivent ces variations, autrement dit elles en sont les signes sensibles. » (Corman.)

(1) « En médecine deux études ont toujours marché de front, la science et la pratique, le vrai et l'utile » Littré.

De plus, les organes internes ne s'arrêtent pas à leur limite anatomique : le cœur est plus qu'un organe, c'est une partie d'une force occupant tout le corps.

D'après les principes scolastiques, il y a, pour Avicenne, quatre cause de santé ou de maladie (calquées sur les quatre causes aristotéliennes) :

— Des causes matérielles : c'est-à-dire le sujet humain en état de santé ou de maladie, les organes, le souffle, les humeurs, les éléments.

— Des causes efficientes : extrinsèques ou intrinsèques.

— Des causes formelles : les constitutions, les compositions, les facultés qui dérivent des constitutions (2).

— Des causes finales : les actions ou les fonctions.

« Tout ceci, nous dit-il, va nous amener à parler des éléments, des tempéraments, des humeurs, des organes, du souffle, des facultés, faisant quelquefois appel à la métaphysique. »

II. — LES ÉLÉMENTS

Les éléments et leur nature dans les théories anciennes déterminent le point de jonction entre l'Univers Macrocosme et l'Homme Microcosme.

En effet, l'être humain étant une image infiniment réduite de l'univers est construit sur le même plan général que cet univers. Aux quatre éléments de la nature

(2) Galien définit le tempérament comme la cause formelle du corps humain.

correspondent les quatre éléments de l'homme avec chacun leur nature propre.

Pour Aristote qui le reprit d'Empédocle, pour Avicenne qui l'admit, le mot « élément » fut tenu pour synonyme de « Principe », au sens métaphysique du terme.

En déformant leur pensée pour la traduire approximativement dans notre langage, il s'agirait là de propriétés générales qui nous serviraient à reconnaître les choses, à les distinguer les unes des autres.

Une recherche purement déductive, *a priori*, ne pouvait aboutir qu'à des qualités anthropomorphiques, sans signification profonde.

Après avoir réfléchi aux propriétés qui auraient pu convenir à toute chose, Aristote choisit, d'une part le froid et le chaud, d'autre part le sec et l'humide. « Ces quatre propriétés, deux à deux opposées, satisfaisaient le besoin de symétrie qui se manifeste si nettement chez la plupart des philosophes, depuis les éléments d'Aristote jusqu'aux catégories de Kant (3). » (W. Ostwalt.)

Avicenne ne dément pas cette affirmation et ce seront d'autres philosophes arabes qui critiqueront ces propositions aristotéliennes et imagineront trois autres éléments, les *tria prima* ou « éléments hypostatiques » : le mercure, le soufre, le sel.

« Les éléments, dit-il, sont des corps simples (4), et les premiers composants du corps. »

(3) André Boll. L'atomistique. Paris, 1934.

(4) C'est-à-dire indivisibles, au sens scolastique.

Il importe de savoir si ces éléments appartiennent à la matière ou à la forme. Il est certain qu'il y a une différence essentielle entre ces éléments et l'air, l'eau, le feu, la terre au sens littéral. Ils ne sont pas de la matière proprement dite, mais ils ne sont pas non plus de la forme; en effet, alors que les éléments chimiques sont obtenus par la réunion de la matière et de la forme, les éléments impondérables ne sont ni matière ni forme; car ils en sont inséparables, et les qualités premières d'une chose n'apparaissent que lorsqu'ils existent (5). (Gruner.)

C'est aussi l'opinion de d'Averrhoes, Saint Thomas, de Paracelse : « La matière première des éléments n'est autre que la vie que toute créature possède. L'âme des éléments est la vie de toutes les choses créées (6). »

Ces éléments sont au nombre de quatre pour Avicenne ; les bouddhistes en admettent cinq, les alchimistes trois. Enfin, pour Aristote (7), le ciel est le cinquième élément. Ils se divisent en légers : feu et air ; en lourds : terre et eau.

La terre « est située au centre de toute existence. Tout tend vers elle; elle est froide et sèche par nature.

(5) On peut encore les appeler : éléments cosmiques, impondérables, essences primordiales, principes élémentaires.

(6) Paracelse. Ecrits hermétiques et alchimiques. Londres, 1894.

(7) Le ciel n'est pas de la nature des quatre éléments, mais il est lui-même un cinquième corps, existant à côté et au-dessus d'eux. Aristote.

C'est par cet élément que le corps est maintenu compact ».

L'eau « extérieure à la terre. De nature froide et humide, c'est elle qui maintient l'humidité fondamentale du corps ». De Thalès à Arnobe, l'eau était dite mère, génitrice; de son sein, sortaient tous les êtres animés, même les hommes. Nous trouvons dans le Coran : « L'eau est le canal de la vie ».

Avicenne la déclare absolument essentielle et notre Ronsard, nourri d'antiquité, dans une de ses grandes odes, parle

*...des semences de toute chose,
Eternelles filles des eaux.*

L'air « chaud et humide, léger, c'est lui qui rend les choses plus fines, plus légères, plus délicates ».

Le feu « occupe la position la plus élevée dans le creux sublunaire, il a une action de maturation, de raréfaction, de mélange et contribue à l'harmonie des propriétés élémentaires ».

Ces éléments peuvent être représentés par leurs tendances correspondantes. Terre : obstination, crainte; eau : soumission, affection; feu : colère; air : humeur; éther : tristesse. Cette idée est commune à la philosophie chinoise, qui met en regard des cinq éléments les cinq principes éthiques : amour, droiture, respect, sagesse, sincérité.

La correspondance entre le corps et l'esprit, la pénétration de tout l'être par les éléments est claire, et riche de conséquences médicales.

Par l'étude du malade et de ses éléments dominants,

de son aspect, de sa voix, comme de son caractère, de ses talents, de sa sensibilité, Avicenne essayait d'obtenir les mêmes renseignements sur les organes internes que ceux que nous demandons actuellement à nos instruments modernes de recherches cliniques (8). Ce sujet se relie au suivant.

III. — LES TEMPÉRAMENTS ET LA DOCTRINE DE LA CONSTITUTION

Le terme de constitution a des significations bien différentes. Pour le profane, c'est le synonyme de tempérament : tel sera nerveux, tel autre délicat... Pour le médecin moderne, la constitution est relative à la résistance au mal et à sa réaction. Dans le Canon, Avicenne, à la suite de Galien, fait un rapport entre la constitution et les humeurs, les tempéraments, les éléments ; leur étude approfondie va être le temps capital de l'examen du malade.

Par tempérament, il entend « la qualité qui résulte des interactions et des interpassions mutuelles des quatre qualités premières, qui résident dans les éléments (9) ».

Ces éléments sont intimement liés et luttent incessamment de leurs forces opposées jusqu'à un état d'équilibre, qui est le tempérament.

Celui qui est égal se tient dans un état d'équilibre

(8) Voir Laignel-Lavastine : l'Infra-clinique.

(9) Costæus ajoute en marge, « C'est une bataille indécise ». « L'un ou l'autre sort victorieux. »

extrêmement précis; celui qui est inégal penche très légèrement dans un sens ou l'autre, il est subnormal.

« L'homme est, de tous les êtres, celui qui se rapproche le plus de cet équilibre parfait et, parmi les hommes, ceux qui habitent les régions tempérées, loin de la mer, loin de la montagne. »

La conclusion thérapeutique est que, lorsque l'on donnera une drogue, il faudra savoir si elle est froide ou chaude, non pas en valeur absolue, mais par rapport au corps de l'individu à qui on l'administre.

« Quant au tempérament déséquilibré, il peut l'être simplement (par rapport à un terme) ou de façon composée (par rapport à deux termes contraires). »

« Allah Très Bienfaisant a doté chaque animal et chacun de ses organes du tempérament le plus approprié à sa fonction (10).

Par ordre de chaleur décroissante, on trouve : le souffle, le sang, le feu, la chair, les muscles, la rate, le rein, les parois artérielles et veineuses.

Par ordre de froideur décroissante : l'humeur séreuse, les cheveux, les os, les nerfs, le cerveau, la graisse, la peau...

Par ordre d'humidité décroissante : l'humeur séreuse, le sang, l'huile, la graisse, le cerveau, la moelle épinière, la poitrine, les testicules, le poumon, le foie (classification de Galien).

Par ordre de sécheresse décroissante : le cheveu,

(10) « La Nature ne fait rien en vain », Aristote. Galien. De usu partium (éd. Kuehn, II, IV).

l'os, le cartilage, les artères, les veines, les nerfs moteurs du cœur, les nerfs sensitifs. »

Tous ces renseignements sont donnés sans aucune base expérimentale, sauf pour la sécheresse relative du cheveu et de l'os, basée sur la distillation de quantités égales dans une cornue, et de la comparaison des résidus.

Il étudie ensuite le tempérament par rapport à l'âge, au sexe, à la résidence, aux occupations et nous expose l'importante théorie de la Chaleur Innée.

« La première période de croissance nous mène de un à trente ans; elle comprend le nourrisson, le bébé, l'enfant, l'adolescent, le jeune homme.

« La deuxième période est celle de la beauté, la fleur de l'âge jusqu'à trente-cinq ou quarante ans. Puis vient le déclin jusqu'à soixante ans. Et, après, la sénescence et la sénilité.

« Pendant toute la période de croissance, le tempérament est presque égal, du point de vue de la chaleur, et l'humidité est en excès.

« La chaleur initiale est utilisée par la croissance, en même temps que diminue l'humidité naturelle. Au début, elle suffit à maintenir la chaleur et la croissance. Puis la croissance devient impossible et s'arrête, car elle ne pourrait avoir lieu qu'en sacrifiant la réserve de précieuse chaleur innée.

« De plus toutes les facultés du corps sont limitées en durée. Aussi la chaleur n'est-elle pas remplacée indéfiniment. Le serait-elle même, qu'arrivera cependant un état de sécheresse au-dessus duquel la perte ne

peut plus être supportée.

« Telle est la mort naturelle. Car, dit-il, il y a des morts prématurées, dues à d'autres causes, quoi que celles-là, aussi, soient en accord avec le Divin Décret.

« Pour résumer, dit-il encore, la première période est chaude, les deux autres périodes de la vie sont froides. L'élément feu est bien équilibré chez le jeune homme, mais les éléments air et eau dominent chez l'adolescent. Par contre, l'élément terre domine chez le vieillard (11). »

IV. — LES HUMEURS

« L'humorisme est tellement dans les faits que c'est le système des premiers médecins, des malades, des peuples très ignorants comme très éclairés (12). »

Il est évident que la théorie médicale qui attribue l'état de santé ou de maladie à l'équilibre ou au déséquilibre des humeurs de l'organisme est très ancienne. Bien avant Hippocrate, on la trouve formulée par Empédocle d'Agrigente, Alcméon de Crotone, au ^v^e siècle avant Jésus-Christ, et lorsque le vieillard de Cos (13) réunit les préceptes de l'art de guérir, il adopta les théories humorales régnautes.

Les quatre humeurs cardinales — sang, pituite, bile,

(11) « La Terre dit à la terre du corps, retourne à ton origine. » Mesnavi, transl. Winfields. Londres, 1898.

(12) Bérard de Montpellier.

(13) De la Nature de l'homme.

atrabile — leur proportion convenable ou crase, leur rétention, leur surproduction, la prédominance de l'une ou dyscrasie, nous allons les retrouver dans l'exposé d'Avicenne.

« L'humeur (akhlat) ou fluide du corps est ce en quoi nos aliments sont transformés; c'est ce qui remplace la perte subie incessamment par le corps.

« Le résidu ou superflu est appelé mauvaise humeur et doit être chassé du corps.

Il existe quatre humeurs primaires : l'humeur sanguine, l'humeur séreuse, l'humeur biliaire, l'humeur atrabilaire.

« Parmi les humeurs secondaires, toutes ne sont pas destinées à être excrétées et peuvent servir à nourrir les tissus. »

L'humeur sanguine, par exemple, n'est pas exactement le sang qui s'écoulerait d'une veine; derrière cette humeur, il existe ce que Paracelse appellera « essence » ou « humeur radicale » qui, elle-même, gouverne la nature de l'humeur et qui peut devenir morbide.

D'après cette idée, la santé repose sur le maintien de cette humeur essentielle en état de pureté. Rappelons enfin que, suivant la prédominance de telle ou telle humeur, la constitution ou le tempérament sera orienté dans tel ou tel sens.

L'humeur sanguine. — « Le sang est chaud et humide. Normal, il est rouge, sans odeur désagréable, doux. Il peut devenir anormal de lui-même ou par mélange avec d'autres humeurs mauvaises. »

L'humeur séreuse (ou phlegme, lymph, pituite). —

« Elle est froide et humide; elle peut se transformer en sang, car c'est un sang insuffisamment muri. Elle n'a pas de place définie dans le corps, mais ressemble au sang, en ce qu'elle est nécessaire à tous les tissus; elle a un rôle essentiel de nutrition des tissus et un rôle accessoire de lubrification des surfaces articulaires. »

Suit toute une série de considérations et de théories, y compris celles de Galien, sur les formes anormales d'humeurs séreuses, salées, atténuées, amères, acides ou aigres, vitreuses.

L'humeur biliaire. — « De nature chaude et sèche, c'est l'écume du sang. Elle est d'un beau rouge, légère et âcre; elle peut suivre deux routes, soit par le sang, soit par la vésicule biliaire; celle qui suit la voie sanguine rend le sang capable de nourrir certains tissus et a un rôle mécanique : elle atténue le sang (diminue la tension superficielle; Gruner), lui permettant de traverser les plus petits canaux. La partie qui suit la voie de la vésicule sert surtout à évacuer les déchets du corps en les détachant des parois intestinales, et surtout en stimulant les muscles du petit intestin et de l'anus, les avertissant du moment où il faut aller à la selle (14). »

(14) Nous avons trouvé dans Freind cette citation de Némésius, évêque d'Emèse, extraite de son *Traité de la Nature de l'homme* (iv^e siècle) : « La bile aide à la digestion et contribue à l'excrétion des excréments. C'est pourquoi elle est en quelque sorte l'une des puissances nourricières... elle communique au corps une espèce de chaleur... elle purge le sang et paraît avoir été faite pour lui. » Il pense que cet auteur est le premier à l'avoir dit.

« L'obstruction du flot de bile entre la vésicule et l'intestin peut amener des coliques. »

L'humeur atrabilaire. — « De nature sèche et froide, sa forme normale est fournie par les sédiments du sang, matière épuisée. Elle prend naissance dans le foie et va soit au sang (servant à la nourriture des organes, qui exigent une trace d'humeur atrabilaire pour compléter leur tempérament, tel les os), soit à la rate, servant à purifier le corps des matières usées, mais surtout, par son passage, elle contribue, grâce à une sorte de mouvement de traite, à serrer et à épaissir la bouche de l'estomac, sous l'influence de son amertume ; en plus elle donne de l'appétit.

« Elle a le même rôle, pour le passage de la nourriture dans l'estomac, que la bile au niveau du gros intestin. » Il parle ensuite de la forme anormale, donnée par la matière oxydée, résidu d'oxydation de l'humeur biliaire.

« Il existe enfin une humeur excrémentielle atrabilaire, produit d'oxydation des trois autres humeurs. »

Telles sont les différentes sortes d'humeurs normales ou anormales. Galien regarde le sang comme la seule humeur normale et les autres comme des déchets. Mais Avicenne déclare qu'à des tempéraments d'organes différents, il faut des aliments différents, ce qui est obtenu avec la différenciation des humeurs.

« Lors de la coagulation du sang dans un vase, on aperçoit une écume (la bile jaune), un dépôt trouble (l'humeur atrabilaire), une partie semblable à du blanc

d'œuf (l'humeur séreuse) et une partie aqueuse qui s'élimine par l'urine. »

« Ce qui est surtout important, nous dit Avicenne, c'est la conservation des proportions des humeurs entre elles et par rapport au corps humain. »

Il nous expose ensuite ses idées sur l'origine des humeurs. Ce qui va l'amener à parler de sa conception de la digestion (15).

« La digestion commence dès la bouche, grâce à la salive et va se continuer jusqu'à l'estomac, sous l'influence de la chaleur innée.

« Elle se continue dans l'estomac, particulièrement chaud, grâce aux organes qui l'entourent : foie, rate, épiploon.

« Dans ce premier stade, on obtient un « chyle » liquide. Ce chyle passe de l'estomac dans l'intestin ; et sa destinée est d'être celle du sang circulant, car il est pris dans la racine des vaisseaux mésentériques, allongés le long des tractus intestinaux, puis passe dans la veine porte et de là dans le foie. Il y circule dans des divisions de plus en plus fines jusqu'aux capillaires (littéralement, jusqu'aux canaux très fins comme des cheveux) qui sont l'ultime source de la veine cave, émergeant de la convexité du foie. Le changement du chyle en sang est alors complet et ses sous-produits sont la bile et l'atrabile. L'excès d'eau est pris par les vaisseaux rénaux, nourrit le rein et le superflu est charrié par la vessie à l'extérieur.

(15) C'est la conception galénique.

« Quant au sang de bonne qualité, arrivé dans les capillaires, il exsude et baigne les tissu suivant le décret d'Allah.

« Une troisième digestion a lieu dans les vaisseaux sanguins.

« Une quatrième a lieu dans les différents organes.

« Le résidu de la première digestion est éliminé par la peau, les narines, les oreilles (!).

« Notons enfin l'influence sur les humeurs des excès physiques comme du repos, de l'émotion, de l'imagination. »

Telle est la doctrine de l'humorisme dans Avicenne; elle découle, sans conteste possible, de celle d'Hippocrate et de Galien. Qu'on nous permette de rappeler que cette doctrine, après avoir régné sur toute la médecine par ses excès, provoqua les réaction du Solidisme, de l'Iatromécanique. Puis, au ^{xvii}^e siècle, elle réapparaît grâce à l'Ecole Vitaliste de Montpellier et nous voyons aujourd'hui, grâce à l'humorisme rajeuni par les conceptions modernes, le vitalisme hippocratique reprendre sa place dans l'orientation de la médecine contemporaine (16), si bien que Landouzy pouvait dire : « Vous ne vous étonnerez pas si les doctrines de mon enseignement se réclament de l'humorisme et du vitalisme nouveau. Mieux que tous les autres systèmes, l'humorisme et le vitalisme modernes ne fournissent-ils pas à la clinique la révélation de quelques-uns des mécanismes et des

(16) Lumière A. — La Renaissance de la Médecine Humorale, 1935.

procédés mis au service de l'économie pour que celle-ci conquière la guérison, l'atténuation, comme l'immunité temporaire ou définitive des maladies (17) » ?

V. — LES ORGANES

« Ils dérivent du mélange des humeurs; ils peuvent être simples ou composés.

« Les organes simples ou tissus élémentaires sont :

« 1° Les os : fondation du corps, grâce à leur dureté.

« 2° Le cartilage : moins dur que l'os, plus dur que les autres organes; il sert de jonction.

« 3° Les nerfs partent du cerveau ou de la moelle, sont moteurs ou sensitifs.

« 4° Les tendons terminent les muscles.

« 5° Les ligaments.

« 6° Les artères partent du cœur. L'expansion et la contraction les distinguent des veines. Elles sont destinées à permettre au cœur d'être ventilé, à chasser les vapeurs fuligineuses et à distribuer le souffle à travers tout le corps.

« 7° Les veines partent du foie et ne battent pas. Leur but est de charrier le sang de toutes les parties du corps. »

Gruner fait remarquer que le texte est arrangé de telle sorte que l'on peut lire également : « à toutes les

(17) *Landouzy*. Leçon de la Clinique de l'Hôp. Laënnec.

parties du corps ». Comme nous le savons, la pensée ancienne était que le sang quittait le cœur pour toutes les parties du corps et ainsi qu'il allait, à travers les veines, à toutes les parties du corps. Il était donc intéressant de savoir qu'elle était l'opinion d'Avicenne sur ce point très particulier. Nous avons voulu connaître ce que disait le texte hébraïque. Le D^r Simon a eu la bonté de rechercher dans la traduction de Nathan Haméati(18) :

« Les veines ressemblent aux précédentes (artères), mais elles naissent du foie et ne battent pas. Elles sont créées pour prendre la nourriture à partir du foie et pour distribuer le sang aux organes du corps. »

Le doute n'est donc pas permis et, sur ce point, Avicenne n'a rien ajouté à la circulation conçue avant lui. Pour lui aussi, les artères charriaient le souffle, les veines charriaient les aliments. Il ne lui venait pas à l'idée que les deux courants étaient de sens contraire et que les deux quantités de sang étaient égales. Il faut attendre Harvey pour trouver cette démonstration.

« 8° Les membranes.

« 9° La chair (muscles, tissus, fascias, etc.). »

Il divise « les organes en vitaux, contenant les facultés premières du corps (ce sont le cœur, source de la force vitale, le cerveau, siège des facultés mentales, sensations et mouvement, le foie, siège des facultés végétatives et nutritives) en organes générateurs, leur fonction essentielle est de donner les éléments générateurs

(18) Fonds hébreu. B. Nat. N° 1138. Folio 14, traduit en hébreu à partir du texte arabe (xiii^e siècle.)

et leur fonction auxiliaire de donner l'aspect et le tempérament féminin et masculin. Enfin, les organes auxiliaires sont préparatoires ou purement auxiliaires. Ce sont l'aorte, les veines, les nerfs, les organes génitaux externes (19) ».

Pas plus que Gruner, pas plus que Nafici pour le médecin persan Gorgani, nous ne jugeons intéressant de donner la partie anatomique contenue dans le premier Livre. C'est, à peu de chose près, celle de Galien.

VI. — LES FACULTÉS DU CORPS

Les différentes sortes de facultés

« Il faut différencier les facultés des fonctions, car les premières sont à l'origine des secondes. Mais cette relation permet de les étudier ensemble. Il existe trois sortes de facultés, donc de fonctions : vitales (haywaniat), naturelles (taby'yat) et animales (nafsaniat).

« Nombreux philosophes et médecins considèrent avec Galien que chaque faculté a un organe propre et principal (le cerveau pour la faculté rationnelle, par exemple). »

Les facultés naturelles

« Elles se subdivisent en deux groupes. Les unes tendent à préserver la vie individuelle : faculté de nutri-

(19) Duhalde soutient que les Chinois connaissaient la circulation du sang, quelques centaines d'années avant Jésus-Christ. Description de la Chine, 1770, page 184.

tion, qui préside à la transformation des aliments et réside dans le foie; faculté de croissance harmonieuse qui élimine les disproportions pathologiques.

« Le processus de nutrition a trois fonctions spéciales : l'apport de la substance semblable à celle qui est à remplacer; l'agglutination, qui unit cette substance au tissu; la véritable assimilation, qui la rend absolument semblable au tissu.

« Tout ceci est sous l'influence de la force de transformation, qui est en réalité une simple faculté distribuée aux différents organes et appropriée à chacun d'eux.

« D'autres facultés appartiennent à la préservation de la *race*, donnant le sperme mâle et femelle, la force formative qui préside au tempérament de chaque organe (aculté transformative primaire). Les facultés plastiques qui, suivant la volonté d'Allah, président à la configuration et aux rapports des organes. »

Les facultés de la vie végétative

« Cette vie végétative est basée sur quatre facultés : attractive, rétentive, transformative et expulsive.

La faculté attractive amène au corps l'aliment qui lui est nécessaire grâce aux fibres longitudinales. La faculté rétentive agit pour permettre l'action de la faculté transformative et cela grâce aux fibres obliques et transverses des organes digestifs. La faculté transformative préside à la digestion (au sens strict), en même temps qu'à la maturation des substances superflues qui

sont alors plus facilement chassées par la force expulsive.

« Ces quatre facultés sont subordonnées aux quatre qualités premières : chaud, froid, sec, humide.

« Strictement parlant, la chaleur est à la base de toutes ces facultés, chacune étant différemment influée et ayant un optimum physiologique très précis.

« Les facultés vitales sont la force que reçoivent les organes avant d'acquérir leurs capacités pour les facultés de sensation et de mouvement et pour accomplir les différentes fonctions vitales.

« Etroitement lié à ce sujet est celui du souffle et des émotions, crainte et colère, qui sont en rapport avec son expansion et sa contraction.

« La faculté sensitive n'apparaît dans un organe que lorsque la force vitale est entrée en lui et elle restera en lui tant que cette dernière ne l'abandonnera pas. Le fait qu'un membre paralysé peut revenir à la santé prouve que la faculté vitale existe en dehors de la faculté sensitive et avant elle.

« De même la faculté vitale est différente de la nutritive, car cette dernière n'est pas essentielle à la vie d'une organe, du moins momentanément

« Elle apparaît au moment où le souffle se développe, et toutes les autres facultés en découlent. C'est, dit-il, l'opinion d'Aristote; ce n'est pas celle de nombreux médecins qui séparent une âme pour chaque sorte d'action; l'âme devient alors un agrégat d'âmes diverses au lieu d'être un unique agent d'où émanent plusieurs facultés. Aristote pense que le cœur est la source de

toutes les fonctions, quoique manifestées dans les différents organes principaux. Les médecins disent que le cerveau est le principal siège de la vie sensitive et que chaque sens a son propre organe distinct, par quoi il manifeste sa fonction; et, déclare Avicenne, regardant les organes comme les initiateurs des facultés, au lieu de leurs manifestations, ils ne voient pas la succession des faits et méconnaissent les bases propres du traitement des maladies et des remèdes des défauts corporels. »

Le souffle

Nous empruntons le passage suivant à Gruner, pensant comme lui qu'il est intéressant de grouper en un seul paragraphe les données sur le souffle, éparses dans les différents chapitres du Canon et surtout dans le *De Viribus Cordis*.

Le souffle (Ruh) est ce qui réunit la vie végétative et la vie sensitive en un tout. Il est commun à tout ce qui vit.

Pour Avicenne, il n'égale pas la respiration, de même que notre expression « rendre le dernier souffle » correspond à deux événements, la respiration proprement dite n'est que l'un des deux.

La substance du souffle est mentionnée en différents passages du Canon. Quoique immatérielle, elle nécessite une base, un substratum matériel. Elle est faite d'une vapeur aqueuse en état de santé, d'une vapeur

fuligineuse en état de maladie, car des superfluités existent alors dans les humeurs.

L'activité du souffle doit être constante, sinon arrive la mort. Cette activité consiste en changements de qualité et en mouvements de place en place.

Dans une phase il y a attraction d'énergie du dehors, symbolisée par l'inhalation d'air, dans l'autre phase il y a rejet d'énergie du dedans, symbolisée par l'expiration.

Ce cycle varie de vitesse, mais est continu.

Chaque personne, chaque famille, chaque race a son type particulier de souffle.

Il y a, de plus une relation si étroite entre le souffle, élément impondérable, et le tempérament, que la description de l'un conduit à être celle des deux. Si nous produisons immédiatement des changements dans les éléments, nous produisons immédiatement des changements dans le souffle. Parler de la prédominance de l'élément eau, signifie que le souffle restera à la phase eau plus longtemps qu'à une autre période ; ceci se traduira par une soumission à la douleur, l'amour de certaines musiques, de certaines couleurs, etc. Toute l'activité humaine peut être ainsi dessinée.

Les relations du souffle avec la chaleur innée sont aussi importantes à connaître, car c'est un sujet de première importance dans le Canon, et qui est étroitement lié à celui de la vitalité.

La vitesse de croissance et de décroissance de la chaleur innée varie avec les individus, et montre une relation étroite avec les phases du souffle. Normalement, la chaleur innée est l'agent qui sépare les matières usées des humeurs saines ; mais, à l'état de maladie, c'est-à-

dire lorsque le cycle du souffle n'est pas en harmonie avec le processus de formation des humeurs, les matières usées, préjudiciables, apparaissent comme des produits de l'état humoral anormal. Ce dernier est le résultat d'un changement de la chaleur innée ou d'un conflit entre celle-ci et ce qu'Avicenne appelle la chaleur étrangère. (Voir page 109).

Nous avons dit plus haut que le souffle était doué d'activité, de mouvement (20). Ce mouvement est cyclique, comparable à une circulation. Au cours de mouvement, le souffle vient successivement en relation avec de nombreux tissus et organes, jusqu'à revenir à son point de départ.

Mais, cette circulation n'a pas de frontières anatomique. Elle coule à gauche et à droite des vaisseaux.

Du reste, il y a une relation avec les organes anatomiques, et cela est exposé sans ambiguïté. Le passage, du foie au cerveau, du cœur aux tissus, est délibérément spécifié, non seulement dans le *Canôn*, mais aussi dans le *De Viribus Cordis*, de peur qu'il n'y ait un doute dans l'esprit du lecteur.

Le cœur est le centre de la vie et le siège de formation du souffle (Allah créa le côté gauche du cœur, et le fit creux afin qu'il serve de réserve pour le souffle). Il réveille au passage chaque centre à tour de rôle et atteint nécessairement les derniers organes, transportant ainsi les facultés de la vie.

(20) Ces phases de mouvement sont représentées par les termes *jelal*, *jemal* (persan); *jalal*, *jamal* (arabe).

Cette conception présente des applications pathologiques. La maladie est le résultat d'une interférence avec le libre cours du souffle (notion de l'obstruction, capitale chez Avicenne).

Il est clair qu'une obstruction macroscopique ou non, dans un tissu, empêche le cours des fluides tissulaires et est l'avant coureur d'un état morbide, d'une maladie, mais l'obstruction a cet effet, surtout parce que le cours du souffle est obstrué et son rythme altéré ; car l'obstruction matérielle n'aurait pas suffi à produire, à elle seule, la maladie.

La maladie peut aussi être le trouble du rythme du souffle. Un changement de rythme, une diminution suffit à produire à elle seule une diminution de la vitalité qui, d'après nos idées modernes, va provoquer une perte de l'immunité aux agents bactériens.

Pour nous résumer : nous pouvons décrire le souffle, circulant des organes de la nutrition à ceux de la vie sensitive, éveillant les plus basses passions, appétits, désirs sexuels, et les plus hautes, émotions, inspiration. Les fonctions de chaque organe sont activées lorsque le souffle les traverse, leur vitalité augmente, et le souffle lui-même reçoit concurremment quelque chose de chaque sens.

Le souffle *vital* est la phase pendant laquelle il est en rapport avec les processus naturels ou végétatifs ; il est situé dans le foie et associé au sang veineux.

Le souffle *vital* est la phase pendant laquelle il est situé dans le cœur et associé au sang artériel.

Le souffle *animal* ou *sensitif* est associé aux fibres

nerveuses. Toutefois, il n'y a pas trois souffles mais un souffle, non pas trois âmes, mais une âme, et le souffle n'est pas l'âme (21). (Gruner.)

Les facultés animales (vie sensitive)

« Elles comprennent celles de la perception et celles de la locomotion.

« Les premières englobent les sens externes et internes. Une division des sens externes en huit est obtenue en regardant le toucher comme comprenant lui-même quatre sens, car il est réalisé par plus d'un seul organe.

« Il y a cinq types de facultés intérieures : la composite, l'imaginative, l'appréhensive ou instinct, la rétentive ou mémoire, la ratiocinative. Le sens composite (sens commun, *hiss-i-mushatarik*), reçoit les formes et les images perçues par les sens et les combine.

« L'imaginative conserve la perception fournie par le sens composite; toutes deux siègent à la partie antérieure du cerveau.

« La faculté appréhensive est l'instrument de la force appelée instinct chez les animaux. L'attraction, la répulsion ne sont pas perçues par les sens ou par la raison, et le mécanisme, chez l'homme, est le même que chez un animal sans raison. Cette faculté appréhensive

(21) Cette division rappelle exactement celle des esprits vitaux, animaux, naturels de Galien. Le Souffle d'Avicenne ressemble à son *Pneuma*, mais beaucoup d'idées sont nettement hippocratiques.

est très intéressante pour les médecins, parce que ses désordres sont toujours consécutifs à des désordres d'imagination ou de mémoire.

« La faculté rétentive (mémoire, hafiza, dhakira), la puissance de mémoire est une sorte de trésor ou de dépôt pour les idées supra-sensibles, pour les idées découvertes par la faculté appréhensive, de même que l'imagination est le trésor ou le dépôt pour les impressions sensibles des formes et des images sensibles. Son siège est la partie postérieure du cerveau.

« Pas plus que la cogitative, le médecin n'a à étudier la faculté ratiocinative. »

La force de locomotion

« C'est elle qui contracte et relâche les muscles par quoi sont mus, étendus ou fléchis, les muscles et articulations. Elle atteint les membres par les nerfs, et il y a autant de différentes formes de forces qu'il y a de sortes de mouvement.

« Chaque muscle a son but propre. »

Les fonctions du corps

« Les unes sont assurées par une seule faculté, les autres par deux à la fois ; ainsi l'appétit nécessite une faculté végétative d'attraction, une faculté de sensation placée à la bouche de l'estomac.

« La fonction d'avalier est un autre cas d'une faculté double, celle d'attraction et de propulsion ; de

même celle de transmission des aliments qui comporte propulsion et attraction.

« La décharge des matières usées nécessite à la fois l'action des facultés sensibles et végétatives. »

Ces dissertations sur les facultés rappellent celles d'Aristote et de Platon. On peut les retrouver, semblablement exprimées, dans les huit chapitres (22) de Maïmonide (1135-1204), complément du Guide des Égarés.

(22) Traduction Wolff, Paris, 1927. Voir Laignel-Lavastine : Maïmonide, *Revue Ose*. Avril, 1935.

FEN II

La maladie

I. — DÉFINITION DES TERMES

« La cause de la maladie peut être comprise comme une action qui provoque ou maintient une action morbide, que ce soit de façon active ou passive. »

Avec Hippocrate Avicenne considère par conséquent la maladie comme le résultat d'un état anormal. Donc, l'état est primaire, et la maladie secondaire, opinion contraire aux idées galéniques — la maladie venant d'abord, et l'état étant le résultat, c'est-à-dire la réaction à l'agent nocif causal.

« Le symptôme est le phénomène relatif à cet état anormal. Quelques-uns sont anormaux, telle la douleur de la colique, d'autres sont l'exagération d'un phénomène naturel ; telle la rougeur de la pommette dans la pneumonie.

Le signe est ce qui guide le médecin vers la connaissance de la nature réelle de la maladie. »

Il faut remarquer, en outre qu'« un symptôme peut être aussi une maladie ; une seule chose peut être à la fois, maladie, symptôme et cause (la fièvre consomptive

est signe d'ulcération du poumon ; considérée en elle-même, c'est la maladie ; considérée dans ses effets, c'est la cause d'une faiblesse stomacale par exemple) ».

« Il existe, dit-il, selon Galien, trois états du corps humain, la santé (1), la maladie et un état intermédiaire (2). Les maladies peuvent être simples ou composées. Simples, elles rentrent dans trois groupes : désordres de tempérament, désordre de configuration (par erreur de développement, malformation ; erreur de volume, excès ou défaut ; erreur de nombre, accidentel ou congénital ; déplacement, corrigible ou non) enfin, solution de continuité (de la peau, blessure, ulcère ; des os, fracture, fissure ; des cartillages ; des nerfs, sections, contusion ; des muscles, attrition, contusion, incision ; des artères et des veines, incision, perforation (3) ; des membranes, y compris le diaphragme).

Les maladies composées sont, non pas celles où différentes maladies sont réunies, mais celles où concourent plusieurs états morbides, pour aboutir à une seule maladie. »

Les tumeurs, par exemple se divisent en tumeurs

(1) Lorsque les parties du corps sont « en summétria te Kai Kallei », proportionnées et belles.

(2) C'est l'homme « oudéteros ». Pour Hippocrate, la santé est un compromis permanent et la maladie une réaction de défense de l'individu. Toutes deux sont des fonctions ayant un même but, la conservation de l'individu.

(3) Il définit l'anévrisme comme une solution de continuité partielle, par quoi le sang s'échappe dans les tissus cellulaires environnants, jusqu'à ce que leur pression arrête sa progression.

chaudes se terminant par la résolution, par la maturation du pus, ou par la chronicité, et en tumeurs froides. Voici la définition qu'il donne du cancer : « une tumeur cancéreuse augmente progressivement de volume, est destructrice, et étend des racines qui s'insinuent parmi les éléments des tissus ».

Le cancer, dans le Canon apparaît comme une maladie associée à un changement de l'humeur atrabilaire ; il est des tumeurs qui viennent de l'humeur biliaire ; d'autres sont aqueuses : hydropisie, hydrocèle, hydrocéphalie ; d'autres sont gazeuses : emphysème ; d'autres papuleuses : miliaires, sudamina, certains eczémas, etc.

« Les affections inesthétiques atteignent les cheveux, la pigmentation du corps : jaunisse, pâleur du teint, érythème solaire, vitiligo, excès ou insuffisance de volume, les cicatrices, les marques de petite vérole. »

Les étapes de la maladie

« Il y en a d'ordinaire quatre : le début, l'accroissement, l'acmé (tous les caractères sont, alors, manifestes), la défervescence ou déclin. Ceci s'applique à l'ensemble de la maladie et aux différents paroxysmes que chacune d'elles peut comprendre (4) .»

Il termine ce chapitre par quelques remarques, indiquant, par exemple la manière dont on nomme les

(4) Pour Hippocrate, trois étapes : apepsie, pepsis, crisis, Pour Galien, quatre : arché, épidosis, acmé, paracmé. Avicenne a donc adopté l'idée galénique.

maladies : suivant l'organe atteint (Galien), le principal symptôme, l'humeur en cause, la ressemblance avec l'animal, le premier cas historique connu de la maladie, etc. ; ou bien, il note qu'une maladie « peut devenir le médicament pour en soigner une autre, ainsi la fièvre quarte de la malaria, souvent guérit l'épilepsie (5) ».

Il note enfin la transmission des maladies d'homme à homme, soit par infection, tuberculose, lèpre, impétigo, variole, fièvre pestilentielle ; soit par transmission héréditaire, vitiligo (6) alba, calvitie précoce, goutte, tuberculose, lèpre (6) ; soit par transmission raciale ou endémique.

II. — LES CAUSES DE LA MALADIE. Etiologie

Définition des termes : « Il y a trois sortes de causes, des causes primitives ou extra corporelles (trauma, chaud, froid), des causes antécédentes, qui viennent du corps lui-même, des causes conjointes, qui viennent de la réunion des deux. »

Un tel groupement de causes est l'expression d'un mode de pensée qui nous est étranger. Nous cherchons, et à juste titre, un arrangement plus pratique. Mais

(5) Nous avons pensé trouver là une base lointaine de la malariathérapie. D'après H. Roger cette action favorable de la fièvre se retrouve dans la doctrine hippocratique, puis galénique. (La Semaine des Hôp. de Paris, 15 avril 1935.)

(6) Vitiligo et lèpre sont souvent confondus chez les médecins arabes. Aujourd'hui encore, Ch. Nicolle dit que, lorsqu'il cherche des lépreux en Tunisie, il voit arriver à lui tous les vitiligos du bled voisin (Simon, loco citato.)

lorsqu'Avicenne pense aux causes, il remonte aux causes fondamentales ; pour lui la maladie a son origine dans des facteurs auxquels le malade ne peut échapper — l'atmosphère, le temps, le climat, l'eau, le sol sur lequel il vit et travaille, ou bien dans des facteurs opérant à l'intérieur du corps.

Les facteurs externes rentrent évidemment dans la catégorie des quatre éléments (le feu, si nous y comprenons l'éther, étant représenté par la lumière solaire). Les facteurs internes sont classés selon les qualités : chaud, froid, humide, sec, qui servent aussi d'aide à la mémoire.

Les changements de vitalité, comme causes de maladie ne sont pas spécifiés là, parce qu'ils sont secondaires aux autres causes. Ceci est logique, la maladie est bien l'évidence d'une perte de vitalité, d'une perte de rayonnement du « souffle », mais c'est cependant l'effet des causes antécédentes-réplension ou déplension des humeurs. Celles-ci même peuvent être, en définitive, rapportées aux interactions des qualités et des changements dans la proportion des éléments (Gruner). Ce passage est donc essentiellement d'inspiration galénique, mais doit être tempéré par ce qu'Avicenne nous a dit déjà de la vitalité et de son rôle. Peu importe d'ailleurs, puisque, de ces deux groupes de causes, il ne tire pas les conclusions thérapeutiques du Contraire et du Semblable, conçues par Hippocrate et qu'il abandonne la thérapeutique du Semblable, comme Galien (p. 146).

A. — *Les causes inévitables de maladies*

« On étudiera tout d'abord les causes *extra corporelles* qui comprendront : l'air atmosphérique, les saisons, les climats. »

L'air atmosphérique « est l'agent qui modifie le souffle, non pas simplement à titre d'élément, mais en vertu de sa nature constructrice, et cela, par les processus de dépuratation et de ventilation. »

« Lorsque l'air entre, il refroidit nécessairement le souffle (puisque de nature plus froide que lui), mais, après que l'air a atteint la qualité du souffle, quoiqu'il continue à être en contact avec sa chaleur, il cesse d'être un adjuvant et devient superflu. A ce moment, un nouvel air est nécessaire et va remplacer, une fois respiré, le vieil air. Celui-ci doit être expiré afin de donner sa place au nouveau, et de chasser en même temps avec lui le superflu de la substance du souffle (c'est-à-dire la vapeur fuligineuse). »

Ce sont les changements de cet air, au cours des saisons, des climats, que nous allons étudier maintenant.

Pour l'astronome, le mot saison est rapporté aux positions du soleil dans le zodiaque, le médecin, lui, ne s'intéresse qu'aux principes hygiéniques qui découlent de ce fait, « que l'hiver et l'été sont des saisons fortes, et le printemps et l'automne des saisons faibles — car les saisons ont, elles aussi, leur tempérament, chaud, froid, intermédiaire ».

Les changements que les saisons produisent dans le corps humain, sont attribués, du moins en partie, aux changements que les saisons produisent dans la terre elle-même. Car les Arabes croyaient que la chaleur de l'été, et le froid de l'hiver sont le résultat de l'immense bouillonnement du « hell » (autrement dit, du centre de la terre) qui produit une double respiration annuelle, expirant l'été, inspirant l'hiver (487° Nuit Arabe).

« Les changements des saisons ont une influence sur le genre des maladies dans chaque climat ; aussi, dit Avicenne, le médecin prudent étudiera soigneusement son propre climat (7), notant les changements de température, le type de la saison et des cycles saisonniers, essayant d'interpréter les mouvements de l'eau, de l'air, du feu, à l'intérieur de la terre. »

« Lorsqu'une saison est harmonieuse pour une personne de tempérament sain, lorsqu'elle lui est appropriée, elle cessera immédiatement de l'être si la personne devient de tempérament malsain.

« De même certains tempéraments s'accordent mal avec une saison froide, d'autres avec une saison chaude, donc, si une saison si néfaste persiste trop longtemps, quels troubles ne peut-on pas redouter ? Par contre, si l'hiver est prématuré, les maladies hivernales viendront

(7) Conseil donné aussi par Hippocrate au § 1 du Traité des Airs, des Eaux et des Lieux. Dans le traité des Epidémies, il parle aussi des circonstances climatiques et du parallélisme constant entre les changements du corps et les phases de l'année.

plus vite, les maladies changeant toujours avec les saisons. »

Les saisons. — Le printemps : « A cette époque de l'année, les humeurs du corps, jusque-là stagnantes, se mettent à circuler, période mauvaise pour les maladies chroniques et les autres. On verra beaucoup d'épistaxis, de fermentations biliaires ou atrabilaires, de troubles inflammatoires, d'angines, de charbon, d'abcès, d'hémoptysies, de toux rebelles ; les tuberculeux seront très gênés ainsi que les maladies du type phlegmatique. On y remédiera par la purge, la saignée, le jeûne, et en augmentant les liquides, mais en réduisant les liqueurs intoxicantes. »

L'été : « les humeurs, à ce moment, sont dispersées, ce qui altère les facultés et les fonctions naturelles. A cette époque les maladies sont plus courtes, du moins chez les personnes robustes, car les autres perdent rapidement leurs forces et meurent. On trouve beaucoup de fièvres tierces ou continues, d'otite, d'ophtalmie, de furonculose.

« Suivant les régions, on craindra la variole, les éruptions morbillieuses, les rhumatismes, le catarrhe, les diarrhées d'été, les entérites. »

L'automne : « les maladies abondent, le chaud du jour, le froid de la nuit, les humeurs viciées par l'été y contribuent. Le sang est aussi en moindre quantité, et les autres humeurs dominant. La fièvre quarte, l'oligurie, la dysurie, la lientérie, la fièvre hectique, les douleurs articulaires, la sciatique, les douleurs lombaires, se rencontrent plus spécialement. Enfin, la tuberculose est fâ-

cheusement influencée. » Dès ces temps reculés, et depuis plus loin encore (Hippocrate, aphorisme X, section 3) les « poitrinaires » s'en allaient de façon romantique avec les feuilles jaunies.

L'hiver : « Il est recommandé de prendre des aliments légers, de faire un peu d'exercice après les repas. Les urines augmentent, la bile diminue et on voit arriver le coryza, la pleurésie, l'inflammation du poumon, les maux de gorge, quelques troubles nerveux. L'hiver est l'ennemi des vieillards. »

Telle est l'influence des cycles saisonniers (8).

Le Climat. — « Il dépend de facteurs célestes et terrestres : il existe en effet, dit-il, des rapports entre le soleil, les étoiles, la lune. » Il parle des étoiles, en les disant saines ou malsaines, propices ou non, exprimant ainsi en abrégé un groupe plus ou moins complexe de conditions climatiques concomitantes (9).

« Les facteurs terrestres sont : la latitude, l'altitude, le relief, l'exposition au vent, la nature du sol. »

« La latitude a une influence évidente, car si le pays se trouve entre le tropique du Cancer et celui du Capricorne, l'été sera plus chaud que dans un pays plus éloigné de la zone torride. Ceci, dit-il, est la conséquence de l'angle de déclinaison que fait le soleil. Dans les zones

(8) Cette influence des saisons se retrouve chez presque tous les auteurs anciens, Hippocrate (*loco citato*), Galien (*De Humoribus*, éd. Kuehn, XIX), Assaph (I. Simon). De même pour l'action des vents.

(9) Aimes, A : *Météoro-Pathologie*. Paris, 1932.

tempérées, il ne reste vertical au-dessus de la terre que très peu de jours, et, rapidement, devient oblique, car la déclinaison augmente plus rapidement vers les deux pôles, qu'elle ne le fait aux tropiques. »

« L'Altitude influe sur la chaleur qui diminue au fur et à mesure que l'on monte.

« Les montagnes protègent des rayons solaires servent d'écran contre les vents, ou exercent une action contraire selon l'orientation. »

« L'influence de la mer est très grande, car elle sature l'atmosphère d'humidité, les vents les plus favorables viennent du Nord, ceux du Sud sont néfastes; car les vents ont une action prépondérante, ils apportent l'humidité, la chaleur et le froid suivant les régions et les mers qu'ils traversent. »

« Le caractère des régions est en rapport avec l'élément dominant du sol : craie, humus, pierre, rocher, sable. Chaque sorte de sol a un effet à la fois sur l'atmosphère et sur l'eau (principe des eaux minérales), enfin, il existe des régions brumeuses et marécageuses, favorables aux maladies, à cause de la décomposition qui y règne. » L'effet déprimant du brouillard est aussi soigneusement noté par Avicenne.

« L'air peut subir des changements, en substance et en qualité. » Il nous avertit que l'air dont il parle n'est pas seulement le simple élément impondérable, mais comprend l'atmosphère et ce qu'il contient, vapeur d'eau, poussière terrestre, particules enflammées — ce qui nous amène à la conception des alchimistes du moyen âge, l'eau comprenant par exemple, l'eau de

source, l'eau de pluie, l'eau stagnante, l'eau des lacs, la mer, les coquillages ; la terre comprenant le sol, les métaux, les créatures visibles ; ce sont donc les substances dans lesquelles un élément est prédominant.

« La substance de l'air peut être corrompue et un iel air peut devenir pestilentiel, quoique ses qualités intrinsèques restent intactes ; ces qualités sont, d'ailleurs, fréquemment changées. L'air pourra être froid, chaud, sec, humide, produisant des résultats favorables ou non suivant les tempéraments ; la résidence a un rôle considérable, et on en fera un choix judicieux. On se basera sur toutes les notions précédentes pour essayer de choisir le climat le plus favorable au tempérament de chacun. »

C'est ainsi que « la résidence dans une contrée septentrionale amène d'ordinaire une bonne santé, de bonnes digestions ; les ulcères se cicatrisent vite en raison de la pureté du sang ; par contre, la menstruation chez la femme se fait mal à cause de la constriction des canaux et de l'absence de stimulus. Certains, dit-il, prétendent que cela rend les femmes stériles et que leur utérus ne s'ouvre pas ; lui-même pense que la chaleur innée, par son abondance peut remplacer le stimulus et dilater les canaux. L'avortement est rare, mais l'accouchement est difficile, car les organes intéressés restent durs et s'ouvrent difficilement ; les maladies puerpérales sont très fréquentes dans ces régions à cause de la difficulté du travail. »

« La maison d'habitation aura de grandes pièces et des ouvertures étroites, une bonne ventilation, de bonnes

cheminées. Quant à l'orientation à donner aux portes et aux fenêtres, elle est primordiale.

« Il faudra les disposer de manière à recevoir le vent d'est, mais surtout à laisser entrer les rayons du soleil, car ils « purifient l'air ». On évitera le voisinage des eaux stagnantes. »

Nous allons étudier, maintenant les *causes corporelles de maladie*, inévitables, puis physiologiques. L'influence de l'exercice variera suivant son degré (faible, fort) sa quantité, suivant le repos pris, le mouvement des humeurs associées.

« A tout les degrés, l'exercice augmente la chaleur innée, qu'il soit faible ou fort ; quant au repos, il a toujours un effet de refroidissement, et la chaleur innée reste confinée. Il a, de plus, un effet humidifiant ; l'effet du sommeil est semblable à celui du repos ; il a comme effet de renforcer toutes les fonctions naturelles, tandis qu les facultés sensitives sont relâchées. Il rend trouble la substance de la respiration, il chasse la lassitude et diminue les fortes évacuations.

Parfois, il aide à expulser les matières usées. Il prévoque enfin la transpiration. »

« L'influence des troubles de l'esprit est réelle, car il existe une relations entre les changements d'état de l'esprit, et les mouvements associés du souffle (10), qu'ils aient lieu vers l'extérieur ou vers l'intérieur, qu'ils soient

(10) A la phase Jelal du Souffle, à l'élément feu, correspond la joie, en arabe Surûr; à la phase Jemal, à l'élément feu correspond le plaisir, Lazzat; à la phase Jemal, à l'élément eau, correspond la crainte, Faz, etc.

soudains ou graduels. C'est ainsi qu'un mouvement soudain et vif du souffle vers l'extérieur s'associe à de la colère ; que, si deux mouvements de l'esprit arrivent en même temps, le souffle peut être attiré dans deux directions différentes, produisant tout d'abord une sensation de honte (contraction), que suit un retour de volonté (expansion du souffle) accompagné de rougeur de la peau ».

« Au cours du rapport fécondant, l'influence de l'état d'esprit des parents affecte le corps du rejeton ; le médecin, dit-il, ne doit pas nier de tels faits, et les parents doivent y prendre garde afin que la pensée de beaux objets, d'idées morales contribue à la beauté et à l'intelligence de leurs enfants. »

Diététique

L'étude des aliments, dans ce chapitre, peut être ainsi résumée, suivant Gruner :

« Digestibilité : elle dépend de la densité ou de la ténuité de texture de la nourriture ; ainsi, plus les aliments sont gras, ou plus on a ajouté de graisse, moins ils sont digestibles, parce que moins perméables ; cette digestibilité peut être entièrement chassée par un fait aussi simple que de boire un peu d'eau à un moment inopportun, lorsque la digestion a commencé, ou de boire des liquides qui sont incompatibles avec certaines nourritures, avant la digestion ou dans un état de digestion partielle. La conception, qu'a Avicenne du contenu gastrique (qu'il compare à un bouillon ou à une

émulsion), est légitime, et, si ce contenu est séparé de la muqueuse par des aliments ou des liquides pris une fois la digestion commencée, tout le processus peut s'arrêter. La saveur a aussi un rapport avec la digestibilité.

Assimilation : Elle dépend du genre du chyle.

Valeur nutritive : Celle-ci, d'après le Canon, dépendra du genre de l'humeur que cède l'aliment, de la quantité de résidus qu'il laisse (par conséquent, de la constipation et de la diarrhée). Ainsi, nous avons une classification des aliments suivant que :

1° Ils enrichissent le sang : céréales, produits de laiterie, tels que les œufs légèrement cuits, le lait, viande, volaille, certains végétaux ;

2° Ils enrichissent l'humeur séreuse, moutons, porcs, agneaux d'un an, plantes potagères, pourpier ;

3° Ils augmentent la quantité de bile produite ou excitent un flot de bile : poulets, poissons de peu d'écailles, ail, moutarde, capucine ;

4° Ils augmentent la quantité d'humeurs atrabillaires, viande de chèvre, viande fraîche, choux, lentilles...

Dans chaque catégorie, il existe des subdivisions, suivant le degré de digestibilité, en deux heures, en quatre ou davantage.

Enfin, lorsqu'on dira d'une substance ingérée, qu'elle est chaude ou froide, cela voudra dire qu'elle est plus chaude ou plus froide qu'un autre corps.

L'eau potable. — « L'eau est le seul aliment qui a la propriété spéciale d'entrer dans la composition des aliments et de la boisson — non parce qu'il est nutritif

en lui-même, quoi qu'il puisse prolonger la vie pendant quelque temps, mais surtout parce qu'il permet aux aliments de pénétrer dans le corps, se mêle à sa substance et la purifie. La meilleure est celle qui vient des sources, jaillissant dans des endroits non contaminés; l'eau venant des rochers, est bonne, si elle n'est pas souillée de terre, mais, toutes les eaux courantes ne sont pas bonnes: elles doivent être exposées au soleil (11) et brassées par les vents.

Il faut se souvenir, dit-il, que le moyen le plus rapide de se rendre compte de la qualité de l'eau est d'en mesurer le poids. L'eau légère est la meilleure. On mesurera son poids directement, ou bien en trempant deux étoffes de poids égal, chacune dans une des deux eaux à étudier, on laissera sécher, et il ne restera plus qu'à peser, pour savoir quelle est, des deux étoffes, la plus légère. Elle correspondra à l'eau la plus légère. »

« L'eau, d'ailleurs, peut être purifiée par distillation ou par sublimation. Si cela est impossible, l'ébullition sera largement suffisante, et sans pour cela lui faire perdre de ses qualités, l'épaissir, par exemple, comme le croient certains.

« Lorsqu'on prend une eau épaisse, et qu'on la laisse reposer longtemps, on obtient difficilement un dépôt, mais dès qu'on la fait bouillir, on obtient un précipité abondant, et l'eau devient claire et légère. »

(11) Le pouvoir bactéricide du soleil, sur les eaux de rivière souillées en aval des agglomérations, est depuis longtemps démontré, cf. Précis d'Hygiène. Tanon.

Il note enfin l'excellente réputation qu'avait l'eau du Nil dans l'antiquité, mais ne peut s'empêcher de vanter aussi le Jihon ou Oxus (actuellement, l'Amou-Darya) qui traverse le pays de Khorassan, et était bien connu d'Avicenne.

« Les eaux amenées par les aqueducs sont, par comparaison, mauvaises, et ont une tendance à la putréfaction ; celles qui sont amenées par des tuyaux de plomb peuvent en prendre certaines qualités et être dangereuses. »

« L'eau de neige et de glace fondue dépend, du point de vue de sa qualité, de l'eau qui l'a constituée ; elle est de texture plus dense, et fait du mal aux personnes souffrant de névrite. »

Les eaux non potables. — « L'eau des mares et l'eau stagnante peuvent être à l'origine de bien des maux ; toutes font mal à l'estomac, peuvent donner l'hydropisie, la fièvre quarte, la dysenterie, des maladies du foie ; chez la femme empêcher la conception et la parturition ; chez le vieillard, donner la fièvre « ardente. »

Eaux contenant des substances métalliques. — « Elles sont mauvaises, quoiqu'elles puissent avoir dans certains cas de la valeur. Ainsi, les eaux ferrugineuses (12) donnent de la force aux organes internes, préviennent les maux d'estomac et stimulent l'appétit ; elles réduisent la rate, et sont propices à ceux qui ont des rapports difficiles.

(12) Dans la « *Medecina Pauperum* », Assaphe indique un moyen d'en préparer, il faut pour cela tremper un fer rouge dans l'eau, qui, ingérée, sera favorable à la rate. (Simon, loco citato.)

« Les eaux contenant des sels ammoniacaux sont purgatives et carminatives. Elles peuvent être prises en boisson, données par entéroclyse, ou utilisées en bains de siège. » Nous voyons là trois procédés aujourd'hui en honneur dans nos stations hydro-minérales de l'intestin (13).

« Les eaux contenant de l'alun suppriment les menstruations excessives, les hémoptisies, le saignement des hémorroïdes, mais elles rendent les personnes qui sont aptes à prendre les fièvres, encore plus aptes à cela. »

« Les eaux dans lesquelles vivent les sangsues sont mauvaises.

« Les eaux salées dessèchent le corps et le font maigrir ; elles ont d'abord une action laxative, puis, à la longue, constipante.

« Les eaux acidulées, ajoutées à l'eau de pluie, suppriment les putréfactions qu'elle contiendrait.

« L'eau lactée lève l'obstruction et fait sortir les calculs ; on peut s'en servir comme diurétique, mais elle constipe.

« L'eau modérément froide stimule l'appétit, active les forces, l'eau tiède fait vomir, quant à l'eau chaude, ses emplois en sont nombreux, dans le rhumatisme, les mictions douloureuses, l'inflammation des yeux, etc., elle facilite la menstruation. »

Pour terminer ce chapitre de diététique, Avicenne

(13) Voir M. Villaret et Moutier : Les cures thermales en gastro-entérologie, Paris, 1933.

nous montre les résultats morbides de l'évacuation insuffisante, ou de la rétention.

« Les causes de rétention sont nombreuses : faiblesse, étroitesse ou obstruction des canaux, surabondance des déchets, etc... Il peut en résulter que les déchets sont, par compensation, chassés dans une autre partie du corps. Ainsi la jaunisse suit la colique hépatique ; la colique dépend de la rétention, la jaunisse est l'évacuation compensatrice. Quant aux effets possibles de l'évacuation, il en est de défavorables, aboutissant au refroidissement et à la sécheresse. Aussi est-ce par un balancement heureux, à des moments favorables des évacuations et des rétentions que l'on trouvera et que l'on maintiendra la santé. »

B. — *Les causes facultatives de maladie*

Nous avons étudié jusqu'ici les causes de maladies auxquelles il est impossible d'échapper. Il est d'autres facteurs facultatifs, tels les bains, les massages, l'exposition au soleil...

Balnéologie. — Ce chapitre avait, et a encore, auprès des populations orientales, une importance considérable. Le Hamman, d'ailleurs assez semblable aux thermes romains, est bâti le plus souvent sur un plan typique et classique ; la succession des salles, leur degré de chaleur (par leur atmosphère, les quatre salles du hamman représentent les quatre saisons, automne et été, hiver et printemps), les diverses manipulations qu'y subit le patient sont réglées comme un rite (13). Quelques

(13) Hippocrate avait déjà donné de nombreuses indications à ce sujet.

auteurs musulmans soutiennent que cet abus des bains chauds a été très préjudiciable à la virilité de ces races orientales, surtout turques.

« De façon générale, dit-il, l'air de la salle a une action d'échauffement, l'eau du bain un effet d'humidification ; mais il ne faut pas trop y séjourner.

« Le moment le plus favorable est celui qui suit la première digestion et précède la faim. »

« Le bain peut avoir un effet thérapeutique, dans la fièvre hectique par exemple, mais il ne faut pas trop le prolonger de crainte d'une syncope ou de nausées. »

Mais les bains peuvent avoir un effet en vertu des constituants minéraux de l'eau.

« Ces eaux minérales peuvent être naturelles ou reproduites artificiellement. Elles sont puissamment résolutives et atténuantes. Elles rendent les tissus flasques et empêchent les humeurs de se transformer en abcès (13).

« *Les eaux alumineuses* (contenant un sulfate double de fer et de magnésium) sont favorables dans les hémopsysies, le moelena, les hémorragies, la procidence anale ou utérine, les fausses couches à répétitions, les cachexies, les sueurs profuses, les vomissements sans causes. Elles ont un effet refroidissant et desséchant.

« *Les eaux bitumeuses* « eaux de Judée » occasionnent des douleurs de la tête. Il faudra éviter de l'y plonger ou de séjourner trop longtemps dans le bain. Elles échauffent le tempérament, surtout celui de l'utérus, de la vésicule, du colon. Elles sont néfastes.

« *Les eaux calciques* ont un effet rafraîchissant et desséchant.

(13) La classification suivante date de Pline, de Paul d'Egine, d'Aetuis.

« *Les eaux cuivreuses* sont excellentes pour la *bouche*, les amygdales, la luette, pour les tissus oculaires relâchés, les oreilles (14).

« *Les eaux ferrugineuses* sont indiquées pour l'estomac et la rate. Citons encore les bains préparés avec des feuilles de lauriers, des baies de genévriers.

« *Les eaux nitreuses* associées à des eaux salées sont excellentes pour l'hydropisie, les tumeurs séquelles de maladies et les collections de phlegme.

Les eaux gazeuses, ferrugineuses et salées sont excellentes pour les douleurs articulaires, la podagre, l'asthme, les maladies du rein, les ulcères, les fractures.

« *Les eaux sulfureuses* calment les nerfs, les réchauffent et apaisent les douleurs, la fatigue, les convulsions. Elles nettoient la surface de la *peau* des *furoncles* et autres ulcères ou marques rouges. Elles dispersent les matières morbides accumulées dans les articulations, la rate, le foie. Elles sont favorables à l'utérus, lorsqu'il est trop dur. Elles réduisent le tonus de l'estomac et chassent l'appétit.

« Les malades désireux de bien profiter des bains thermaux devront se baigner posément et laisser l'eau jouer avec leur corps en état de relâchement, se laver et non pas faire des éclaboussures. Ainsi les organes intérieurs en tireront un bénéfice appréciable. »

(14) La croyance en la toxicité du cuivre, admise jusqu'à la fin du siècle dernier est donc postérieure à Avicenne et à As-saph. (Simón, loco citato, page 53.) Notons la justesse de l'indication des eaux cuivreuses pour les affections buccales.

Nous laisserons au lecteur le soin de juger la valeur de ces différentes indications crénothérapiques. Il en est d'actuelles (15), il en est d'autres, plus nombreuses, sans valeur aucune.

Mais cette importante branche de la médecine n'est sortie, grâce aux travaux de Landouzy, d'Albert Robin, de Garrigou, de Gilbert, de la Chaire d'Hydroclimatologie de la Faculté de Paris, que trop récemment de l'empirisme qui y régnait depuis des siècles, pour que nous puissions faire grief de ses errements à Avicenne. Admirens, au contraire, la place qu'il lui donne dans son enseignement.

Il étudie ensuite quelques agents qui altèrent plusieurs qualités du corps. Ils seront échauffants, réfrigérants, humectants, desséchants, causeront des déformations, des obstructions des canaux, durciront le corps, l'amolliront, etc. Il arrive ainsi à la *Douleur*, dont il étudie les causes.

« C'est, dit-il, la sensation que produit quelque chose de contraire au cours de la nature, ce qui arrive lorsqu'il y a une solution de continuité. »

« D'après Galien, ajoute-t-il, tout peut être ramené à une seule chose essentielle : la solution de continuité, rien de plus.

« Ainsi le froid, le chaud produisent un rassemblement, une agglutination de particules à l'endroit touché et les séparent des particules environnantes : la solution

(15) Voir M. Villaret et Justin Besançon. Clinique et thérapeutique hydro-climatique. Paris, 1932.

de continuité est créée et avec elle la douleur. Idée trop simpliste, dit Avicenne, et qui ne peut nous expliquer tout. Par contre, si nous considérons la douleur comme la sensation d'une impression soudaine de qualités contraire, si nous admettons un changement brusque de tempérament, si nous admettons que la douleur réveille de la chaleur et affecte la chaleur innée, nous avons une conception de la douleur qui conviendra à beaucoup plus de faits. »

« Pour calmer la douleur il faudra des médicaments qui chasseront la cause: cataplasme de graine de lin et d'aneth, des médicaments qui rassembleront l'amertume des humeurs ou qui diminueront les facultés sensitives, liquides énivrants (nous verrons plus loin le vin comme agent anesthésique), le lait, l'huile, l'aqua dulcis, les narcotiques et les somnifères. »

« Il existe, dit-il, quinze sortes de douleurs : des douleurs compressives, perçantes, corrosives, sourdes, douleurs de fatigue, gravatives, incisives, irritantes, œdémangeaisons, piquantes, de détentes, en coup de poignard, déchirantes, tensives, battantes. »

Il les définit et les décrit toutes. La dernière, par exemple, est causée par un processus inflammatoire chaud. « Cette douleur battante survient lorsque l'organe voisin est sensible et entouré de pulsations artérielles. L'organe sain ne sent pas ces battements, mais les pulsations deviennent perceptibles, dès qu'il y a inflammation de l'organe. »

On aura, par contre, une sensation de bien-être, d'euphorie, lorsque la solution de continuité sera brus-

quement réparée, lorsque le tempérament dérégé redeviendra égal.

« Avoir une sensation agréable, c'est sentir harmonieusement. Cet acte est accompli par les facultés sensibles. Nous pouvons donc dire que la sensation agréable est un *acte passif*. »

« Enfin, dit-il, les *causes de la pléthore* sont extrinsèques — régime trop abondant pour les besoins du corps, insuffisance d'émonctoires, absence d'exercice, bains trop fréquents, aliments (liquides et solides) donnant trop d'humidité au corps — ou bien intrinsèques — absence de pouvoir digestif, faiblesse des facultés expulsives, étroitesse des canaux excréteurs.

« Parmi les *causes de l'asthénie*, nous citerons les pertes de sang, la diarrhée, surtout très liquide, une paracentèse pour hydropisie trop abondante, l'ouverture d'un gros abcès spontanée ou chirurgicale, une grande douleur, la fièvre. Enfin la faiblesse dans un organe ou une partie d'organe peut retenir sur tout le corps (16). »

III. — LES ÉVIDENCES DE LA MALADIE

« Au moyen des symptômes et des signes des états du corps (santé, maladie, neutralité), nous obtenons des données sur l'état présent, passé et futur du malade. La connaissance de l'état présent, dit Galien, est avanta-

(16) Hippocrate envisage l'état du corps comme primitif, l'atteinte de l'organe comme secondaire. Avicenne est donc en contradiction avec Hippocrate et avec sa première définition de la cause de la maladie.

geuse pour le patient seul, lui montrant ce qu'il doit faire ; la connaissance du passé est avantageuse pour le médecin seul, car elle prouve qu'il excelle dans son art, sa consultation devient digne de respect, puisque démontrée exacte ; la connaissance du futur est utile aux deux — elle est avantageuse au médecin en montrant qu'il est habile dans son art, et au malade, car elle le guide le long de la route qu'il aura à suivre.

« Les signes de l'état présent sont appelés démonstratifs, ceux du passé sont commémoratifs, ceux du futur sont pronostiques. »

Les signes de la santé. « Ce sont ceux qui dénotent l'équilibre du tempérament et montrent que l'état fonctionnel des principaux organes est adéquat, ce que l'on apprend en étudiant les manifestations de leur activité ; l'état du cœur est montré par le pouls, la respiration, celui du foie par les excréta et l'urine, etc. »

Les signes de la maladie. « Certains sont pathognomoniques, ainsi l'accélération du pouls dans la fièvre ; d'autres indiquent la localisation ; d'autres la cause de la maladie.

« Certains sont essentiels à la maladie (fièvre aiguë, douleur perçante, dyspnée, toux et pouls rapide sont essentiels à la pleurésie) ; certains l'accompagnent de bout en bout ou bien n'apparaissent qu'à la fin (crise, maturation, maturation retardée, signes de mort).

« D'autres concernent l'écart des organes et sont obtenus par le toucher, la vue, l'odorat, le goût, l'ouïe.

« Il existe enfin des signes évidents : hippocratisme des doigts dans les maladies des bronches, la tubercu-

lose, la fièvre hectique, — rougeur de la pommette dans les affections aiguës du poulmons.

« Les mouvements (gestes, postures, attitudes) peuvent être aussi révélateurs de l'état du corps (paralyisie totale dans l'apoplexie, le coma, la syncope, mouvements inhabituels, tremblements, frisson, toux, spasmes, défécation, urination involontaire, etc.) »

« Il faut avoir, aussi, une notion exacte de chaque organe. C'est dit-il, le but de l'anatomie et sa connaissance est absolument nécessaire au médecin, pour suivre les maladies qui arrivent à l'intérieur des organes. »

« Une distinction entre la maladie elle-même et ses effets secondaires doit être établie. Ainsi une maladie de l'estomac peut s'associer à une maladie de la tête et il faut donc savoir quelle est la première. Pour cela on notera celle qui apparaît en premier lieu et celle des deux conditions morbides qui persiste. Mais il est facile de se tromper, aussi faudra-t-il bien connaître les interrelations anatomiques des organes et les différentes maladies que chacun peut présenter. Un interrogatoire minutieux devra porter sur les signes indicateurs des affections possibles au voisinage ou à distance. La relation de cause à effet est parfois difficile à établir. Seule la sagacité du médecin peut le faire. » (173).

(17) Ce passage est plus galénique, qu'hippocratique. On pourrait croire, à première vue qu'il veut montrer la maladie, « morbus totius substancie », dans laquelle chaque organe agit pour tous. (Un seul but, un seul ensemble, une seule conspiration), ici il ne s'agit que d'une corrélation de voisinage, idée de portée théorique plus restreinte.

Nous avons vu l'importance du tempérament dans la médecine d'Avicenne. Aussi, va-t-il s'efforcer de mettre en nos mains les différents moyens de parvenir à sa connaissance en s'y étendant longuement.

Voici, résumés, les dix groupes dans lesquels il range ces moyens diagnostiques :

« *Le toucher* du malade renseignera le médecin. Surtout si ce dernier est en bon état de santé, il sera à même de se rendre compte du degré de chaleur ou la froideur de son malade, par exemple. »

Cette notion de la santé du médecin se retrouve à différents chapitre du Canon et est assez curieuse. Il semble que dans l'idée d'Avicenne, le fait d'être depuis longtemps en bonne santé physique, en parfait équilibre intellectuel et moral, nous rende plus apte à mieux comprendre l'atmosphère du malade, sa personnalité, son degré de vitalité, de mieux en recevoir une « impression », de mieux utiliser notre sens clinique.

L'état des muscles, de la chair, de la graisse

« *L'état des cheveux* : « Leur vitesse de croissance, leur forme (le cheveu frisé dénote un tempérament chaud et sec, le cheveu raide indique le contraire), la couleur (le cheveu roux ou fauve correspond à un tempérament égal, il est dû à la chaleur non consumée et traduit une tendance à la colère). Il existe des relations étroites entre l'âge et les caractéristiques du cheveu, le cheveux gris est dû pour Aristote à ce qu'il prend la cou-

leur de l'humeur séreuse, pour Galien à une sorte de moisissure. »

La couleur du corps : « La paleur traduit un tempérament froid et un manque de sang, la rougeur traduit le contraire; la couleur jaune, un tempérament chaud et l'excès d'humeur biliaire. On étudiera la couleur des yeux, leurs changements de couleur, la couleur de la langue. »

« Les signes dérivés du *sommeil et de l'état de veille* ont surtout de l'intérêt dans les maladies du cerveau. »

« Les signes dérivés de l'*état des fonctions* ; le tempérament froid diminue l'activité que le tempérament exalte. Une voix puissante, la rapidité de la parole, la prolixité, la colère, les gestes rapides, les clignements des paupières traduisent un tempérament chaud. »

Avicenne s'étend, ensuite, longuement sur les signes qui traduisent la *rapidité de réponse des organes au froid et au chaud*. « Lorsque le corps est soumis à une chaleur étrangère, dit-il, l'équilibre du tempérament est prêt à être détruit, la chaleur du corps est de toute importance pour lui résister. Nous dépendons de notre chaleur innée pour neutraliser les « poisons chauds », pour neutraliser et expulser leur substance. La chaleur innée est l'instrument de la nature pour combattre l'action nocive de la chaleur étrangère; grâce à elle, le souffle la disperse et oxyde sa base matérielle. »

« ...Si la chaleur innée est forte, les facultés naturelles sont capables d'agir par elle, sur des humeurs, la chaleur étrangère ne peut déranger ce mouvement et il n'y a pas de décomposition par putréfaction. Si la cha-

leur innée est faible, les facultés naturelles se fatiguent à régulariser les humeurs... La chaleur étrangère les accable... et le résultat est la putréfaction... »

Nous avons donné ce passage à peu près in extenso, car il semble, comme le fait remarquer Gruner, contenir un essai d'explication de l'infection microbienne, sans évidemment la connaissance actuelle des microbes.

En effet, nous pouvons traduire chaleur innée par « vitalité », nous pouvons comprendre le terme « chaleur étrangère » comme se rapportant aux agents matériels que sont les microbes. La **substance**, la **base** matérielle qu'Avicenne dit être oxydée par la chaleur innée est la substance microbienne. La chaleur se rapporte à ce que nous savons de l'action de la toxine microbienne sur les centres thermiques.

La pyrexie produite par l'invasion bactérienne peut être théoriquement distinguée de la chaleur innée, mais pratiquement l'élévation de température est généralement admise comme une part du mécanisme contre l'infection (18). La destruction du microbe et de ses produits est comprise dans les mots « disperse la chaleur étrangère ».

Avicenne donc semble considérer que la formation de produits septiques est plus probable, si il n'y a pas beaucoup de pyrexie, parce que, dans de tels cas, les

(18) Roger. Introduction à l'étude de la Médecine.

agents pathogènes rencontrent moins de résistances (19) et sont capables de produire ces décompositions de fluides du corps, que nous savons arriver rapidement, dès que la vitalité du corps est diminuée.

Quant au terme « poisons chauds », il peut représenter à la fois les agents bactériens et leurs produits ; et c'est parce que ces produits toxiques produisent une élévation de température, que cette dénomination est légitime.

Peut-être tout ceci n'est qu'une interprétation tendancieuse et insoutenable ; au risque de faire œuvre de mauvais commentateur, nous l'avons cependant rapportée, mais la science historique, certains l'affirment, n'est que l'art d'interpréter les textes.

« *Les signes de pléthore* peuvent se rapporter à la pléthore des canaux du corps l'apoplexie peut survenir à la suite d'un afflux brusque de sang) ou à la pléthore de la force des facultés.

« Plus simplement, dit-il, les signes de pléthore peuvent être objectifs (face rouge, pouls plein, etc.), subjectifs (sensation de pesanteur dans les membres, vision faible, perte de l'appétit).

« L'excès d'humeur sanguine est extériorisée par des signes voisins de ceux de la pléthore. »

(19) Il y a une certaine analogie avec l'idée de Rhazès « La température n'est pas à proprement parler une véritable crise, mais indique seulement que la nature travaille à opérer la solution de la maladie ». Continet, livre XXIII d'après Sprengel. Logiquement il devait préférer l'abstention à l'usage des antithermiques, idée éminemment hippocratique.

Galien assurait que l'apoplexie ne provenait que rarement de la pléthore véritable. Avicenne déclare que la cause la plus fréquente en est la pléthore et il donne de l'apoplexie la définition suivante : « C'est la perte de la sensibilité et du mouvement, qui suit une occlusion, dont le siège est à l'intérieur du cerveau, dans certains endroits traversées par l'influx nerveux de la sensibilité et du mouvement. »

« *Les signes d'obstruction* traduisent l'accumulation des matières sans qu'il y ait aucun signe de pléthore générale. »

« *Les tumeurs solides sont perçues* par la vue, si elles sont superficielles ; lorsqu'elles sont profondes, elles se révèlent par la fièvre, qui les accompagnent, aussi bien que par une sensation de lourdeur ou de douleur poignante, qui se joignent à l'impossibilité ou à la difficulté pour se mouvoir et à un certain degré d'intumescence sous jacente, si elle peut être perçue. »

« Les tumeurs froides sont peu douloureuses. »

« Lorsqu'il y a suppuration interne, il y a douleur extrême avec fièvre, la langue devient rugueuse, il y a une grande faiblesse. Les symptômes augmentent. L'induration et la tension deviennent évidentes. Il y a amaigrissement, enfoncement des yeux. Au moment où l'abcès crève, il y a une augmentation des phénomènes thermiques, le pouls devient inégal et faible, petit et lent. Le pus peut prendre issue vers l'extérieur, directement ou par l'expectoration, les vomissements, les selles, les urines.

« Une fois l'abcès crevé, les signes s'améliorent, la

fièvre disparaît, la respiration devient facile, les forces reviennent. »

« *L'évidence d'une solution, de continuité*: Si l'organe est visible, elle tombe sous le sens. Autrement, elle est révélée par la douleur, surtout si il n'y a pas de fièvre ; souvent, il y a un flot d'humeur, hémoptysie, effusion, dans un organe creux. Il y a quelquefois hernie complète de l'organe ; d'autres fois, les substances quittent leurs canaux normaux pour aller dans d'autres.

« Les solutions de continuité, dit-il, sont très graves, car elles provoquent par l'effet de la violente douleur, la syncope ; par l'irritation de nerfs de la région, le spasme. »

Grâce à tous les signes exposés précédemment, nous pouvons, dit Avicenne, avoir des notions sur l'état du malade ; il va falloir les compléter par d'importantes notions sur l'état du pouls et des urines.

LE POULS

Ce chapitre du pouls tient une place importante dans le Canon et évoque aussitôt une médecine récemment mise à la mode, la médecine chinoise.

Pour ces médecins orientaux, la diversité sans fins du pouls n'est pas une incidente, elle est fondamentale. Et ils pensaient la ramener à une science, parce qu'ils croyaient qu'il existait une loi sous cette diversité (liée à l'âge, au sexe, à la constitution, aux variations saisonnières, à l'élément dominant, à ses phases, aux ca-

ractères de la force vitale), et qui leur aurait permis de savoir si la maladie était superficielle ou profonde, curable, ou fatale.

Interprétant le pouls, ils voulaient interpréter le corps lui-même.

Il est certain que, sans vouloir revenir aux cinq pouls tsang, aux six pouls fu, aux sept pouls pyau, aux huit pouls li, ou aux neuf pouls tau, ou encore aux trente deux pouls décrits par Avicenne, on est frappé, lorsqu'on examine attentivement plusieurs pouls à la suite, par l'extraordinaire diversité de fréquence, de force, de forme, de caractère et de tension que l'on rencontre, et cela indépendamment de toute maladie.

Nous possédons, à l'heure actuelle, des moyens de diagnostic tellement plus précis, que l'on comprend la désuétude, dans laquelle sont tombées toutes ces finesse palpatoires, mais pour les anciens qui n'avaient que leurs doigts, leur sens clinique et une très grande habitude, elles devaient apporter des renseignements qui étaient loin de n'avoir aucune valeur (20).

« Le pouls est, dit-il, un mouvement dans le cœur et les artères (réceptacles du souffle), qui prend la forme d'expansions et de contractions alternées, grâce à quoi le souffle est soumis à l'influence de l'air inspiré. »

(20) « Chaque variété importante de pouls révélée par le sphygmographe fut reconnue, décrite et dénommée avant l'ère chrétienne... Nombreuses des indications obtenues par le pouls, avaient trait à d'autres connaissances que celles de la circulation » Broadbent, le Pouls.

Il décrit pour chaque battement quatre temps : expansion, repos, contraction, repos.

Le mouvement de contraction est difficile à percevoir, et il cite Galien « pendant de nombreuses années, je doutais de pouvoir clairement discerner le mouvement de contraction par le toucher jusqu'à ce que je sus assez pour remplir cette lacune. Après cela, les portes du pouls me furent ouvertes. Quiconque étudiera les choses comme je le fis, percevra ce que j'ai perçu ».

« On palpe, dit Avicenne, le pouls au poignet, car à cet endroit les artères sont en ligne droite, voisines du cœur, sont presque à découvert, et le patient n'est pas gêné pour montrer cette partie. »

Il faut voir là une raison du développement de la sphymologie dans les pays orientaux où le médecin ne pouvait découvrir ses malades de sexe féminin.

Pour arriver, par contre, à une telle finesse de diagnostic, il importe, dit-il, de prendre des précautions multiples ; la position de la main donnera des sensations différentes, si la paume est tournée en haut ou en bas (et même pour les Chinois, la main gauche est réservée aux malades hommes, et la droite à la femme ; tout près de nous Broadbent, dans son traité sur le pouls indique minutieusement la place de chaque doigt sur l'artère) — l'état émotionnel du patient est à noter — l'état de l'observateur aussi, afin qu'il puisse comparer avec son pouls.

« Il y a dit-il dix aspects du pouls, par lesquels nous

pouvons discerner l'état du corps (douze pour Galien, dix pour Assaph) (21).

— ensemble de la diastole (estimé en longueur, largeur, épaisseur) ;

— qualité du choc reçu à chaque battement ;

— durée du temps à chaque mouvement,

— consistance de l'artère ;

— plénitude ou vide du vaisseau entre les battements (nous dirions compressibilité) ;

— le toucher, chaud ou froid ;

— la durée du temps occupé par les pauses ;

— égalité ou inégalité de force dans les battements successifs ;

— régularité ou irrégularité, ordre ou désordre ;

— mesure, rythme, harmonie, accentuation. »

Il explique longuement chacun de ces différents aspects, nous montrant, par exemple, au sujet du rythme, qu'il en est de bons et de mauvais (arythmie, qui comprend les pararythmes les hétérorhythmes, les étrythmes) en se basant sur une analogie musicale.

« Le pouls peut varier suivant :

— la vitesse d'expansion : soudaine, seconde expansion, vive ou lente, première soudaine, et alors tardive, ou vice versa ;

— la vitesse de chute ou de contraction ;

(21) L'influence de Galien fut, à ce sujet, très grande sur tous ceux qui l'ont suivi. (Traité du Pouls de Galien), à cause de la traduction arabe de Honein ben Ishaq et hébraïque de R. Samson fils de Salomon (cf. Simon, loco citato).

- le degré d'expansion, large, étroit, faible, fort ;
- la durée de l'expansion, longue, puis courte ou vice versa ;
- la grandeur de battements succesifs ;
- les battements succesifs, chacuns pouvant être différents. »

Il nous décrit, ensuite, les variétés de pouls irréguliers qui ont reçu un nom :

« — le pouls de gazelle (*pulsus bisferiens*), juste au moment où la vague commence à monter, on sent un second choc ;

- le pouls ondulatoire (22), tel une vague qui roule ;
- le pouls vermiculaire (22), forme atténuée du précédent ;

- le pouls formicant, le plus faible de tous ;
- le pouls dentelé, plus rude que l'ondulatoire ;
- le pouls en queue de souris, à irrégularités progressives ;

— le pouls réccurent, croît et décroît progressivement ;

— le pouls dicrotique. Avicenne combat l'opinion de ceux qui veulent en faire deux pouls distincts ;

— le pouls languissant, moins fort que le pouls de gazelle ;

- le pouls spasmodique, frémissant ;

(22) Pouls de chèvre, de cerf, vermiculaire chez Assaph. (Loco, citato) page 65.

— le pouls semblable à une corde (23).

Quant aux pouls composés, ils sont, dit-il, innombrables. »

« *Les facteurs* qui conditionnent le pouls sont soit essentiels, (force du cœur produisant l'expansion, élasticité de l'artère, résistance ou pression), soit secondaire, (âge, température de l'air, tempérament, bains, exercices, vin et nourriture, émotions).

« Ainsi le pouls paresseux est dû à une perte de la force vitale, il se voit à l'approche de la mort ; le pouls faible a de nombreuses causes, douleurs, tristesse, exercice excessif, insomnie, etc.

« Le pouls peut devenir dur au moment de la crise d'une maladie, montrant l'intensité du conflit entre le malade et sa maladie. Le pouls dicrotique signifie l'approche de la crise, etc...

« Le pouls masculin est ample et fort, plus lent que celui de la femme. De sept à quatorze ans, le pouls est doux ; il devient plus ample de vingt et un à trente cinq ans, puis, devient petit chez le vieillard.

« Dans les tempéraments chauds, la résistance est grande, la force vitale et les artères correspondent, et le pouls est ample ; tandis que dans les tempéraments froids, le pouls est petit, lent et paresseux ; il est doux et

(23) En latin et en arabe : gazellans, al ghazali — undosus, al mawja — vermicularis, al dudi — formicans, al nambi — serinus, minshâriy — cauda soricina, zanabul'l fâr — redivivus, à'id — dicrotus, dzuwa qar'aina — cadens in medio, al waqi f'ilwasat — spasmosus, mutashanmy — chordosus, mutawaltir.

large dans les tempéraments humides, dur et nerveux, dans les tempéraments secs.

Les saisons, la localité, ont aussi un effet.

De même les aliments et la boisson (le vin, par exemple, a un effet notable sur le pouls, le rendant irrégulier); les exercices athlétiques (au début, le pouls est emble et fort; puis, si l'exercice continue et augmente, il devient rapide et vif; si l'exercice se prolonge trop, le pouls devient vermiculaire, faible et petit). Le bain (chaud, il rend le pouls fort et élève la pression; thermal, il a un effet desséchant, le pouls devient plus dur, et son volume diminue), la grossesse, la douleur, les tumeurs inflammatoires (associées à la fièvre), les différents états émotionnels (colère, joie, peine, peur). »

Tel est ce chapitre du pouls — nous en avons élagué beaucoup de matière qui, vraiment, ne se rapporte plus à aucune notion actuelle, et nous allons étudier les urines.

LES URINES

Pour la détection des changements dans la composition de l'urine, les anciens étaient limités à l'évidence apportées par sa couleur, son odeur et ce qui peut être appelé sa texture.

L'évidence était facilement trompeuse, parce qu'une différence de composition peut produire des apparences semblables et que les différences d'apparence ne dénotent pas toujours des changements dignes d'être notés.

D'autre part, la limitation de l'utilité de ces simples

observations, était balancée par leur conception relativement vague des fonctions du corps. Ainsi, de nombreux état morbides étaient liés à des processus digestifs défectueux ; dire que le corps tout entier est intéressé dans la digestion est approximativement correcte, surtout si nous admettons que le terme digestion couvre ce que nous nommons métabolisme (Gruner.)

Dans le Canon, la digestion présente deux parties : celle qui commence dans le canal alimentaire et finit dans le foie, celle qui est appelée maturation et qui concerne les produits digestifs dans leur cours à travers le corps et finit dans les tissus.

Si une telle maturation n'est pas complète, des substances superflues peuvent apparaître et sédimenter. Les phénomènes des maladies peuvent être attribués à une maturation insuffisante ; d'où, le travail du diagnostic et du pronostic revient à évaluer l'efficiencia ou la non efficiencia de la maturation. Dans l'idée des anciens médecins, l'étude de l'urine était dirigée vers cette répartition, et ils notaient ces différentes propriétés physiques, à la fois, en état de santé, et de maladie. La translucidité, l'opacité, l'apparition de substances variées, l'apparence de gaz, d'écume, les changements de couleur, — toutes ces choses sont interprétées à la lumière de la double division de la digestion rapportée ci-dessus, celle qui a son maximum dans le foie, et celle qui a son maximum dans les tissus.

Là encore, Avicenne s'entoure de toute une série de précautions, afin d'arriver à un diagnostic précis : « Les

urines seront recueillies le matin car, alors, la digestion est complète chez le sujet normal, et elles comprendront toutes celles de la nuit. Le sujet devra être à jeûn, et, la veille, ne pas avoir pris d'aliments susceptibles de passer dans les urines, n'avoir pris ni cholagogue, ni phlegmagogue, être dans un état physiologique bien précis, absence d'exercices violents, ou de travail, ou de coït, de vomissements, de défécation, état mental normal. On recueillera toute l'urine dans un seul récipient, et on la laissera déposer. L'urinal devra être propre, fait de verre blanc ou de cristal et ne devra pas être laissé au soleil ou au froid.

Enfin, au moment de l'examen, on regardera l'échantillon de façon à ce que les rayons de la source lumineuse ne tombent pas directement, car il y aurait interférence, les couleurs seraient altérées, et les renseignements erronés. »

« Grâce à toutes ces précautions, on pourra avoir une opinion sur l'état du foie, le passage de l'urine et les vaisseaux sanguins, mais c'est surtout sur l'état du foie que l'on sera fixé. »

Inspection des urines

« Nous tirerons des renseignements de la *couleur* : tout d'abord, les différents degrés de coloration en *jaune*, jaune paille, jaune citron, jaune orangé, jaune feu ou safran, jaune-rouge clair ; ces couleurs dénotent un tempérament chaud. Les degrés de *rougeur* qui dénotent une prédominance d'humeur sanguine, qui est

moins chaude que l'humeur biliaire; dans les maladies hémorragipares aiguës, il peut y avoir du sang sans atteinte visible des vaisseaux, ce mélange avec du sang peut, au cours d'une fièvre aiguë, être un bon signe et annoncer la crise prochaine; dans la jaunisse, plus le rouge est profond, mieux cela vaut; sinon, on craindra une hydropisie. Les degrés de couleur *verte*, pistache, vert de gris, émeraude, urines arc-en-ciel, ont des significations différentes, la dernière dénoterait un empoisonnement. Les degrés de *noirceur*: celle de la jaunisse tire vers le safran, celle de l'humeur atrabilaire vers le noir foncé; si, à la période critique d'une maladie aiguë, les urines ne deviennent pas foncées, c'est mauvais signe; chez la femme enceinte elles sont prémonitoires de convulsions.

« Les urines *blanches* peuvent l'être de deux manières, soit par translucidité, soit par véritable blancheur, et cela avec des significations bien différentes.

Enfin, peuvent exister des couleurs composées. »

La transparence ou l'opacité des urines a son intérêt, « la transparence indiquant une insuffisance du pouvoir digestif, une absence de maturation; l'opacité est d'ordinaire mauvaise dans les fièvres aiguës, dénotant une faible vitalité, elle survient à l'ouverture d'un abcès ou d'un ulcère des voies urinaires. »

: Les trois états ci-dessus sont, dit-il, à noter :

« 1° L'urine est claire au moment du passage et devient opaque, ce qui montre une maturation difficile ou une colliquation dans les tissus ;

« 2° L'urine opaque au moment du passage devient

ensuite claire avec dépôt, montrant une digestion d'autant plus complète que les sédiments sont plus rapides et gros ;

« 3° Un état entre les deux autres, qui dénote une perte de vitalité. »

Nous pourrions traduire ceci en langage moderne.

Les urines qui sont claires, puis qui deviennent troubles au repos, sont dues aux urates qui ne sont pas solubles à froid, ou bien aux décompositions microbiennes et aux phosphates qui se séparent dans le cas d'urines acides.

Les urines, qui sont troubles à l'émission, puis s'éclaircissent au repos, sont dues à un dépôt de phosphate de chaux ou de magnésie dans une urine alcaline, ou bien se rencontrent après un repas riche en protéine ou en légumes. (Gruner.) Il est évident que les explications d'Avicenne étaient, par la nature même de ses connaissances, vouées à l'erreur. Il accumule cependant les faits et les interprétations ; de temps en temps, on remarque des notations intéressantes : l'action de la cantharide, qui donne des filaments et une teinte rougeâtre à l'urine ; les sédiments de sable rouge, qui traduisent les calculs du rein formés ou en formation (24) ; l'urine épaisse, purulente, sanguinolente, avec mauvaise odeur, qui traduit la rupture d'un abcès ; une urine rare, passant goutte à goutte, involontairement, dans une maladie

(24) Même observation dans le traité d'Uroscopie d'Assaph et de Iochanan ha larchouni.

aiguë, traduit une maladie cérébrale touchant nerfs et muscles; les variations de quantité, qui sont de mauvaise augure ; les petites bulles qui persistent sur l'urine dans le cas de maladie rénale, montrant que la maladie sera de longue durée.

On retrouve, d'ailleurs, nombre de ces faits dans les aphorismes d'Hippocrate, ainsi le dernier, recopié textuellement sur le vingt-cinquième aphorisme de la Section VII : « Quand des bulles apparaissent à la surface des urines, elles indiquent qu'il y a une maladie des reins et que cette maladie sera de longue durée ». Darrembeg, dans son commentaire, rappelle que les urines des Brightiques présentent cette particularité et que la maladie est effectivement chronique.

Pour terminer ce chapitre, long et souvent confus, Avicenne indique les moyens de différencier l'urine humaine de celle des animaux (âne, bêtes de somme, moutons, chèvre) et des liquides qui y ressemblent (eau de miel, eau de safran, hydromel, y compris sans doute le classique tilleul des pseudo-polyuriques), car, dit-il, « si le médecin est trompé par un malade, il pourra facilement et rapidement, en dépit de la difficulté, s'en rendre compte ».

FEN III

LA PRESERVATION DE LA SANTE

Avicenne nous rappelle au début de ce chapitre ce qu'il nous a déjà dit de la nécessité de la Mort et de son mécanisme.

« L'être humain prend son origine dans le sperme mâle, qui joue le rôle de « facteur », et le sperme femelle (sang menstruel) qui fournit la matière.

« Tous deux sont fluides et humides, mais tandis que l'eau et la terre dominant dans le sang et le sperme femelle, l'air et le feu dominant dans le sperme mâle. La terre donne la fermeté et la rigidité; le feu fournit la force de maturation.

« On obtient ainsi un coagulum (1) d'une certaine consistance. »

Nous savons déjà que le corps est exposé aux injures extérieures et intérieures, ces dernières étant les plus importantes, et représentées avant tout par la dissipation de l'humidité et la putréfaction, avec changement, des humeurs.

Ce sont ces deux facteurs qui, associés à la diminution de la chaleur innée, vont créer l'obligation de la mort

(1) « Il créa l'homme d'un grumeau ». Coran.

à un moment donné et guider le régime nécessaire pour retarder cet inéluctable instant.

En définitive, dit-il, voici les sept principes primordiaux pour conserver l'équilibre de la santé :

- 1° Equilibre du tempérament,
- 2° Sélection de la nourriture et de la boisson.
- 3° Evacuation des matières usées.
- 4° Sauvegarde du composé.
- 5° Maintien de la pureté de l'air respiré.
- 6° Préservation des contingences étrangères.
- 7° Modération par rapport aux mouvements du corps et de l'esprit, dans quoi on peut comprendre sommeil et veille.

Un hygiéniste contemporain ne renierait pas un tel programme.

I. — SUR LA NUTRITION

Le régime de l'enfance, de la naissance au sevrage.
— Avicenne va parler plus que du régime, traitant des soins du cordon, des yeux, etc.

« Le cordon devra être coupé à quatre doigts de l'ombilic, après avoir été lié. Un emplâtre de myrrhe, de sang de dragon et autres facilitera sa chute. On durcira la surface de la peau par des bains d'eau salée afin de la rendre plus résistante au chaud, au froid, aux contacts rudes. Puis on lavera à l'eau tiède, on nettoiera les narines avec le petit doigt, on instillera un peu d'huile dans les yeux. On ouvrira le canal anal au moyen du petit doigt.

« Ensuite, on bandera l'enfant de la tête aux pieds, après avoir pressé sur la vessie pour chasser l'urine.

« L'enfant sera ensuite mis à dormir dans une pièce aérée, mais non pas froide, un peu obscure, la tête légèrement soulevée. En été, les bains seront tièdes; en hiver, chauds. On les donnera au réveil et deux ou trois fois par jour. »

Il indique même la manière de tenir l'enfant dans le bain.

Dès cet âge reculé, il était admis que, suivant l'expression de Pinard, « le lait de la mère appartient à son enfant ».

« Au début, deux à trois tétées par jour suffiront; on peut auparavant donner un peu de miel. Le bébé tirera un grand profit d'être bercé et d'entendre un murmure de musique ou une vieille chanson. .

« La mère ne devra pas nourrir si elle est faible, si le lait est de qualité mauvaise, s'il coule trop vite. On choisira alors une nourrice mercenaire grâce à des principes judicieux.

« Cette nourrice aura de vingt-cinq à trente ans, aura une solide apparence, une bonne valeur morale, sera peu encline à la colère, à la crainte, à la tristesse (qui peuvent passer dans le lait et l'altérer), les seins seront bien constitués et fermes. Le lait devra répondre à certaines qualités d'aspect, d'odorat et de goût.

« Si le lait est épais, la nourrice prendra de l'oxymel et se fera vomir; si le lait est léger, on le fera reposer en lui permettant du vin sucré.

« En cas de lait trop peu abondant, il existe toute

une série de galactogogues (beurre de lait de vache mêlé à du bon vin, sésame et vin, emplâtre sur la poitrine, massage des seins, etc.).

« Les antigalactogogues agissent, soit par voie détournée (restriction de la quantité des aliments, aliments peu nutritifs), soit directement (emplâtre, menthe, etc.).

« La nourrice ne devra pas avoir accouché depuis plus d'un mois et demi (deux mois, si c'est un garçon) d'un enfant non prématuré et n'avoir pas eu d'accouchements prématurés habituels (2) dans ses antécédents. »

Tout un régime alimentaire (qui nous est difficilement accessible) est recommandé. On veillera à ce que l'exercice soit modéré, à ce que la propreté corporelle soit parfaite, à l'absence de rapports sexuels.

« Afin « d'encourager » l'écoulement du lait, il sera bon d'en tirer de temps en temps, durant toute la période de l'allaitement; les tétés seront plus nombreuses que longues. Et si l'enfant a trop pris, on ne craindra pas de le laisser jeûner un peu pour lui éviter distension et flatulence.

Il est bon que l'enfant crie avant de s'alimenter.

« L'allaitement est normalement de deux ans. Le sevrage se fera pas à pas et jamais en une seule fois. Il débutera à la deuxième dent, d'abord par du pain mouillé

(2) Hébra, Sack, Finaly, Buret, qui admettent la syphilis dès la période biblique pourraient voir là un dépistage inconscient de la « grande avorteuse ».

d'eau de miel ou de vin coupé d'eau, ou encore par du sucre; puis suivront peu à peu les mets ordinaires.

« Il faudra éviter la marche ou la station debout avant que n'en apparaisse le désir naturel; il vaut mieux, auparavant, laisser l'enfant se traîner sur une peau douce.

« Lors de l'apparition de la première dent, on le laissera mâcher un objet dur, puis on frottera les gencives avec du cerveau de lièvre ou de la graisse de coq. Lorsque les canines seront sorties, on frottera aussi le cou avec de l'huile douce.

« Le principal moyen, dit-il, de traiter les maladies des enfants est de contrôler la nourrice, la saigner, la purger, la faire jeûner, la faire vomir si cela est nécessaire.

— Contre la gingivité du bébé, on emploiera des frictions d'huile de camomille ou de thérébentine.

— Contre la diarrhée, « fréquente au cours de la dentition », et effrayante par l'amaigrissement qu'elle produit, on se servira de médicaments (fromage de chèvre dans de l'eau froide) ou d'emplâtres.

— Contre la constipation, application de bile de bœuf sur les cuisses ou le nombril.

— Contre les convulsions, huile d'iris, de violette, héliotrope.

— Contre l'insomnie et les cris incessants, potion de baies de génévriers, de coquelicots, de graine de lin, de chélidoine, laitue, anis, etc. mélangées à du sucre; y ajouter de l'opium si on la désire plus puissante.

— Contre les terreurs nocturnes veiller surtout à ce

que l'estomac ne soit pas trop plein et qu'il n'y ait pas de putréfactions.

— L'inflammation du cerveau, la stomatite, l'aphte, l'exophtalmie, la blépharite, l'otite la respiration anormale, le ronflement, l'éternuement, la toux et le coryza, la faiblesse de l'estomac, les vomissements graves, le hoquet, la flatulence, les coliques; les tranchées, le prolapsus anal, la hernie, les vers parasites sont soumis à une thérapeutique compliquée par le nom, le nombre, la préparation de ses médicaments qui n'éveillent pour nous aucune idée.

Cependant, dans les maladies de la peau, au titre « furonculose », on le voit préconiser le soufre à côté du mercure, de la myrthe, et du tamarin, et recommander de laisser mûrir le furoncle avant le traiter; s'il est ulcéré, de le traiter à la céruse, et s'il vient des vésicules, de les vaporiser avec de l'eau de roses et de myrthes. On poudrera l'intertigo. Enfin, si l'enfant est fiévreux, là encore on traitera la nourrice.

De l'enfance à l'adolescence. — « Il faudra surtout inculquer le contrôle des passions, afin, d'une part, de développer heureusement l'esprit, d'autre part d'en faire bénéficier le corps, car le physique est calqué sur le moral.

« Au réveil, on donnera un bain, puis on permettra une heure de jeu et, ensuite, le petit déjeuner.

« A partir de six ans, on le fera instruire de façon progressive par un maître; on diminuera la fréquence des bains et du repos, mais on défendra le vin dont aucune des qualités n'est intéressante à cet âge.

« On agira ainsi jusqu'à treize ans; la règle est alors de permettre des exercices légers et d'éviter quoi que ce soit qui impose du travail, entre l'enfance et l'adolescence. Après cet âge, le régime est celui qui est habituel pour maintenir la santé. »

II. — LE RÉGIME DE L'HOMME MÛR

« Puisque la santé, dit-il, est maintenue par une réglementation de l'exercice, de la nourriture et du sommeil, nous commençons ce chapitre par l'exercice.

Il nous rappelle ce qu'il a déjà dit de la digestion et de l'évacuation des déchets. Leur rétention, affirme-t-il, est à la base de tous les maux et leur évacuation sera le grand souci thérapeutique, car la nature est insuffisante à accomplir cette tâche à elle seule.

« Malheureusement, ces agents évacuants sont en même temps toxiques; ils affaiblissent les organes, ils diminuent l'humidité. Aussi l'exercice est l'agent qui préviendra le plus sûrement l'accumulation des déchets et empêchera la pléthore.

« En définitive, c'est le véritable instrument de vie pour chacun des organes.

« Ces exercices peuvent se présenter sous deux formes se rapportant aux travaux quotidiens ou entrepris pour le plaisir propre (sports athlétiques, gymnastiques, etc.).

Parmi les exercices, il en est de violents : lutte, boxe, marche rapide, course, sauts, lancement du javelot, équi-

tation (3), nage et danse (4). Il en est de plus doux : se balancer, pêcher, naviguer. Parmi les plus rudes, on peut citer ceux que font les soldats dans les camps.

« Chaque exercice peut être dirigé vers un but spécial : augmenter la promptitude, la vigueur, etc...

« Chaque exercice doit être approprié à celui qui l'exécute. Enfin, chaque organe sera fortifié par des exercices spéciaux. (On fortifiera les organes de la respiration en chantant, en criant, mais de façon progressive et modérément; la vision, en regardant de petits objets peu éclairés; l'audition, en écoutant des sons faibles ou forts).

« Le meilleur moment pour commencer un exercice est celui qui suit la fin de la digestion gastrique, hépatique et intravasculaire; on choisira un moment où l'on n'a pas faim et où l'on est en état de chaleur et de sécheresse, après avoir évacué l'intestin, après s'être frictionné tous les muscles.

« L'heure variera avec les saisons, tôt en été, tard en hiver; la quantité sera mesurée d'après la couleur de la peau (tant que la peau est vermeille), le mouvement lui-même (il sera d'autant plus long que plus modéré), l'état des organes (éviter le gonflement). A la fin de cette première journée d'exercices, on connaîtra le degré d'exercice à permettre et on s'en servira comme base. »

Les frictions, les massages. « Il en est de durs qui

(3) Galien et Rhazés ajoutent la chasse.

(4) Hippocrate la dit abortive.

fortifient le corps, de faibles qui ont un effet de relâchement, de répétés qui sont amaigrissants, de moyens qui augmentent le volume du corps, de rudes qui activent la circulation, de doux qui amassent le sang et le retiennent dans un organe, de préparatoires aux exercices athlétiques, d'autres qui les suivent, qui reposent en chassant les déchets. Ces massages et ces frictions se font le plus souvent avec de l'huile.

Les bains chauds. — Nous en avons déjà vu les modalités. Nous rappellerons ici que ceux qui veulent se baigner doivent passer à travers les pièces du hammam selon la règle et se reposer dans la salle spéciale assez longtemps pour éliminer les déchets. Seules les personnes qui veulent maigrir se baigneront à jeun et longtemps.

« Les bénéfices qu'on en tire sont : la tendance au sommeil, une action apéritive, une action résolutive, digestive, une action favorable sur la constipation et la lassitude.

Les mauvais effets sont : la faiblesse du cœur après un bain prolongé, les syncopes, les nausées, les putréfactions. »

Les solutions à l'eau froide. « Elles ne sont profitables que si toutes les règles sont observées et que si l'âge et le physique du patient sont appropriés (les éviter dans l'enfance et la vieillesse).

« On choisira un moment où le corps est léger et les mouvements propices. On peut faire suivre une ablution chaude d'une ablution froide; lorsqu'elle suivra un exercice, elle sera précédée d'une friction préparatoire vigou-

reuse, puis les exercices auront lieu; une fois terminés, la personne se plongera dans l'eau froide, puis avant qu'elle ne frissonne, on la frictionnera et l'on étudiera soigneusement la réaction vaso-motrice consécutive. Si elle est lente, le bain a été trop prolongé et l'on sera renseigné pour les bains ultérieurs. »

Le régime par rapport aux aliments et à la boisson.

« Le repas comprendra : 1° de la viande, surtout du chevreau, du veau ou de l'agneau; 2° du froment, débarrassé des particules étrangères, rassemblé pendant une bonne moisson et protégé des influences nocives; 3° des sucreries de tempérament approprié; 4° des vins parfumés de bonne qualité. Les fruits seront aussi conseillés; mais s'ils provoquent des superfluités, il faudra les évacuer aussitôt.

« Il ne faudra pas manger sans faim, ni différer le repas, jusqu'à n'avoir plus faim; il est excessivement mauvais de reprendre l'alimentation trop vite après avoir jeûné.

Un peu de mouvement ou d'activité après le repas facilite la descente des aliments. Par contre l'excitation de l'esprit, du corps, les émotions sont défavorables.

« La quantité sera mesurée au fait qu'il faudra sortir de table avec un restant d'appétit; si on a trop mangé un jour, on jeûnera le lendemain et on dormira longtemps.

Si le repas a été modéré, le poulx ne devra pas devenir plein et la respiration superficielle, phénomènes dus à des troubles mécaniques de compression sur le diaphragme et sur le cœur.

« Quelques personnes ont une idiosyncrasie qui fait que les aliments quittent leur estomac sans être digérés. Il faut donc prendre ces idiosyncrasies en considération et approprier la nourriture au tempérament de chacun.

« Le goût a aussi une grande importance, car s'il est agréable, les parois de l'estomac et la faculté rétentive joueront bien davantage. Par contre on risque de tomber dans un excès et de trop manger.

« Les symptômes qui indiquent, qu'un aliment est incongru, sont : des sensations à l'orifice du cardia, des douleurs, une sensation de vide de l'estomac et de l'intestin; les urines et les fèces sont anormales; il y a de l'insomnie.

« Il vaut mieux ne boire que peu et loin des repas quand l'estomac est vide.

« Lorsque l'appétit est perdu, il faut y remédier en relâchant l'intestin. Pour cela on donnera des pruneaux. Ils ont conservé d'ailleurs, de nos jours, cette réputation laxative.

« On peut corriger un aliment malsain par un autre. Ainsi, après un aliment aigre, donner du miel ou du vin avant que la digestion du premier ne soit complète. On tiendra aussi compte des incompatibilités entre aliments. Le lait ne doit pas être pris avec des aliments aigres, le poisson avec du lait. »

Règles concernant l'usage de l'eau et du vin. — Nous avons déjà parlé des propriétés de l'eau et du choix de l'eau de boisson. « Il vaut mieux, lorsqu'on a un tempé-

rament moyen, la boire modérément froide et éviter l'eau de neige fondue, même pure. »

« L'eau chaude, absorbée régulièrement, fatigue l'estomac; absorbée de temps en temps, elle le nettoie et ouvre l'intestin. »

Le vin, employé à cette époque, nous apprend Lane (1), était le plus souvent une préparation obtenue en se servant de raisins secs ou de dattes dans de l'eau pour en extraire leur douceur; on les faisait ensuite fermenter légèrement jusqu'à acquérir un certain piquant.

« Une personne qui désire boire beaucoup de vin devra auparavant avoir beaucoup mangé et, parmi les aliments, avoir mis des diurétiques. S'il a trop pris de nourriture et de boisson, il se fera vomir et prendra de l'hydromel (eau et miel), puis il se fera vomir à nouveau, se lavera la bouche avec du miel et du vinaigre. Enfin, il s'aspergera la figure d'eau froide.

« Lorsque le vin est ainsi pris en excès, chez certains il devient une mauvaise sorte d'humeur biliaire, chez d'autres il devient du véritable vinaigre. Dans les deux cas, l'estomac est atteint défavorablement.

« Certaines personnes, ajoute Avicenne, prétendent qu'il est avantageux de s'intoxiquer une ou deux fois par mois, car disent-elles, cela calme les passions animales, provoque une décharge urinaire et sudorale et évacue les déchets. »

Quant à lui, il pense que de fréquentes intoxications

(5) Lane's Arabian Nights.

portent atteinte au foie et au cerveau, affaiblissent les nerfs, les rendent malâdes. (Dans un autre livre du Canon, il signale à nouveau les mauvais effets du vin sur le foie et l'apparition d'une diarrhée d'origine hépatique très difficilement curable.)

« Enfin, dit-il, s'il est désirable de procurer un état d'inconscience profonde, afin de rendre supportable une très grande douleur au cours d'une intervention sur un organe, mettez de l'opium, de la jusquiame, du bois d'aloès, de la muscade dans du vin et donnez-en autant qu'il est nécessaire à votre dessein ; ou bien servez-vous de jusquiame avec du vin. »

Le pouvoir soporifique et anesthésique du vin a toujours été connu par les médecins persans. Dans le célèbre *Shah Nameh* ou *Livre des Rois* de Ferdowsy (XI^e siècle) on lit la description d'une opération caésarienne pratiquée par les Mobed (prêtres zoroastriens) sur Rudaba, mère de Roston ; le vin servit à anesthésier la patiente (6).

Pour ceux qui s'étonneraient de voir le vin ainsi préconisé par un croyant, nous citerons deux phrases du Prophète. Au début, les boissons fermentées étaient permises, mais sous réserves de modération. « Des dattes et des raisins, disait-il, vous prendrez une liqueur enivrante et saine. » Mais voyant les méfaits que produisait une telle libéralité, il ajouta : « O croyants, les boissons fermentées et les jeux de hasard sont un produit de Satan. Evitez-les pour votre gouverne ! » Mais les musul-

(6) Thèse de Nafici. Paris, 1933.

mans préfèrent écouter Omar Khayyan : « Prends le vin qui seul te délivrera de tes soucis, seul t'empêchera d'hésiter entre les soixante sectes. Ne te détourne pas du magicien qui a le pouvoir de te transporter dans les contrées de l'oubli. »

Le sommeil et l'état de veille. « Le sommeil aide aux fonctions végétatives, repose les facultés sensitives, les renouvelle, les restaure, arrête la dissipation de la force vitale, la digestion s'accomplit et la fatigue disparaît.

« Une quantité modérée de sommeil rétablit l'équilibre et a une action humectante et réchauffante, dont Galien usait dans sa vieillesse. Il avait aussi l'habitude, dit Avicenne, de s'endormir grâce à une potion de laitue et de plantes aromatiques.

« Le meilleur sommeil est le sommeil, profond, survenant lorsque l'estomac est vidé et après que l'on a éructé. Il le vaut mieux nocturne, sans quoi les facultés naturelles sont diminuées, car seul le sommeil nocturne peut être vraiment continu et profond. On se couchera d'abord sur le côté droit, puis sur le côté gauche; le décubitus ventral est aussi favorable à la digestion. Le décubitus dorsal est mauvais. Outre qu'il prédispose à l'apoplexie, aux paralysies, aux cauchemars, les personnes qui dorment sur le dos, dorment la bouche ouverte, car les muscles qui ferment les mâchoires sont trop faibles pour les maintenir fermées.

« L'envie de s'étirer survient lorsque les matières usées se sont accumulées dans les muscles, ce qui arrive souvent après le sommeil.

« Le bâillement est une envie de s'étirer, limitée aux muscles des mâchoires, de la bouche, de la poitrine. Un peu de vin dilué (7) les combat facilement. »

Pour terminer ce chapitre et annoncer le suivant, qui va traiter du régime des vieillards, Avicenne nous rappelle que le tempérament peut être devenu mauvais sous une influence nocive (erreur de régime) ou à cause du cours naturel des incidents survenus depuis la naissance.

Dans le premier groupe, l'erreur de régime peut agir en quantité ou en qualité et la nature du cas est révélé par l'étude de l'aspect du corps (physiognomonie) ; le remède est d'avoir recours au contraire correspondant (ce qui est un principe éminemment hippocratique).

Dans le second groupe se trouvent les cas de dépravation du corps, originels ou acquis au cours de la vie, ce qui nous amène à parler du régime des gens âgés.

III. — LE RÉGIME DES VIEILLARDS

« Ce sera surtout, nous dit-il, un régime qui comprendra des genres d'aliments, de boissons, de bains, capables de rendre le corps chaud et humide. Le sommeil sera abondant; la dilution aidera constamment la sortie des urines.

« Le massage, l'exercice, à condition d'être modérés, aideront aussi à corriger la nature. »

(7) Rapprocher de l'aphorisme LVII, Section VII, d'Hippocrate.

Les aliments. « Ils ne devront pas être donnés en trop grande quantité à la fois. On pourra permettre deux à trois repas par jour, selon la force digestive et la constitution particulière. »

Pour les vieillards, il recommande, entre autres aliments, tellement différents des nôtres, qu'ils nous échappent en majeure partie, le lait d'ânesse et surtout celui de chèvre additionné de miel ou de sel; il est alors nutritif et humidifiant. Les herbes potagères, les fruits sont recommandables, ainsi que le poireau et l'huile d'olive (qui a une action laxative et somnifère).

« Comme autres laxatifs, citons, en été, les figues et les prunes; en hiver, les figues sèches cuites dans de l'eau et du miel et prises avant les repas.

« Pour les purger, nous utiliserons des lavements d'huile qui vont lubrifier les parois intestinales. Il faut éviter les clystères trop forts.

« En somme, la grande difficulté consiste à ne pas donner de médicaments ou d'aliments qui puissent réchauffer, ce qui est favorable, et dessécher, ce qui serait néfaste, en même temps.

« Le vin, pour être bon, devra être vieux, rouge, réchauffant, diurétique. Les vins doux sont à éviter.

« L'obstruction devra être évitée avec soin. On la guérira par le pouliot, le poivre dans du vin, la thériaque, l'hydromel, la graine de céleri. Dans les cas où l'urèthre est bouché par un calcul, il faut donner quelque chose de plus puissant, du persil par exemple. Dans l'obstruction des poumons, on utilisera l'hysope, la capillaire, le bois de cassia. Le massage sera modéré en quan-

tité et en qualité. L'exercice variera suivant l'état de chacun, les séquelles de leurs maux, leurs habitudes antérieures. La période n'est plus celle où il faut accroître la force musculaire; il s'agit simplement de conserver en état de bon fonctionnement les organes qui n'ont pas subi d'atteinte antérieure. »

IV. — LE RÉGIME DES TEMPÉRAMENTS ANORMAUX

« Une personne qui a le tempérament *chaud*, de façon excessive (tendance bilieuse), recouvrera son équilibre tout d'abord en dominant ses passions et en se soumettant à une stricte discipline durant les premières années. Le régime devra tendre à chasser l'humeur bilieuse par les selles, les urines, les vomissements.

« Les exercices seront légers. Les bains pourront être pris deux ou trois fois par jour; l'eau froide a une heureuse influence.

Enfin, lorsque le printemps approchera, il faudra éviter la purgation et la saignée.

« Lorsque le tempérament est trop *froid*, on y remédiera par des aliments chauds, des onctions, des électuaires, l'évacuation des humeurs correspondantes, des bains sudorifiques et, s'il est aussi sec, par un régime semblable à celui des vieillards.

« Les personnes qui sont facilement malades doivent cela à la répletion ou à la présence d'humeurs insuffisamment mûries. On a donc à modifier, soit la quantité des humeurs (alimentation, exercice, massage, bains, repas espacés, etc.), soit la qualité des humeurs.

« Celles qui veulent engraisser auront à combattre la principale cause d'émaciation qui est un tempérament sec, un intestin sec, une atmosphère sèche. On ordonnera des bains au moment où l'estomac est vide, puis des massages et des mets convenables (8).

« Pour faire maigrir, on accélérera la descente des aliments; l'absorption sera donc moins grande. On donnera des aliments de gros volume, mais peu nutritifs; on se baignera après le repas; on fera des exercices pénibles, on s'oindra d'huile résolvante, on prendra des électuaires de myrobolan, de la thériaque et, à jeun, du vinaigre, du sel (9). »

Ce sujet est d'ailleurs traité plus loin au chapitre de la beauté.

V. — LES CHANGEMENTS DANS L'ATMOSPHÈRE

« Au printemps, on aura recours à la saignée et aux cathartiques, ainsi qu'aux vomissements. L'alimentation sera peu desséchante et humidifiante; la boisson sera diurétique.

En été, on sera modéré à tous les points de vue.

A l'automne, le régime sera plus libéral; on prendra garde aux différences de température diurne et nocturne.

(8) Haly Abbas conseille les aliments gras, les amandes, les légumes à gousses, le pain, le sommeil.

(9) Razés conseille les aliments salés de nature laxative, Paul d'Egine conseille les bains d'eau de mer renforcée de sel ou de nitre.

Enfin, à l'équinoxe, on fera une évacuation complète afin de ne pas garder de résidus pendant tout l'hiver.

« En hiver, on pourra faire beaucoup d'exercices, manger davantage de pain, de viande, de légumes. Hipocrate, dit-il, préférerait la purgation à la saignée et ne voulait pas qu'on fasse vomir.

« Lorsqu'apparaissent des maladies infectieuses, on chargera l'air de substances qui en préviennent la décomposition. On peut aussi le parfumer. On évitera les courants d'air et on ventilerà au moyen d'éventails. (10)

On évitera de coucher à même le sol, car c'est lui qui souvent contamine l'air; souvent aussi la décomposition débute dans l'air lui-même, soit par adjonction d'air impur, soit par contamination due à quelque agent « céleste », d'une qualité inconnue à l'homme jusqu'à présent. Dans ce cas, on se mettra dans les caves et l'en s'entourera de murs de tous côtés.

« Les fumigations du myrthe, de roses, de santal, d'encens, de glaïeuls peuvent purifier l'air.

« Les aliments et boissons contiendront du vinaigre, car il préserve du danger. »

VI. — LE RÉGIME DES VOYAGEURS

« On commencera par s'habituer à l'avance au régime et aux fatigues du voyage éventuel.

Le pléthorique sanguin se purgera; tous s'habitueront à dormir peu et à manger, ce que l'on pense rencontrer au cours du voyage. L'entraînement sera progressif.

(10) Hippocrate : peste d'Athènes, Actius dans le Tetrabillon.

« On saura choisir les aliments les plus nourrissants, tel ce voyageur qui, après avoir avalé un litre d'huile de violette et de graisse dissoute jusqu'à la consistance d'un emplâtre n'avait plus eu faim pendant cent jours (?).

« On fera de même pour les boissons. On saura aussi se préserver de la grande chaleur et de ses conséquences par un régime spécial et des soins hygiéniques. On prendra les mêmes précautions contre le froid. On évitera de s'approcher trop vite du feu et on traitera les gelures d'abord par des frictions. On veillera surtout aux gelures des membres, car, lorsque le froid pénètre dans un membre, non seulement la chaleur innée est éteinte, mais la substance même est détruite, dissoute (tahallul) et les tissus se putréfient. On évitera surtout de les exposer à la chaleur.

« Si l'extrémité brunit, il faudra l'inciser pour laisser couler le sang dans un bain d'eau chaude, jusqu'à ce qu'il s'arrête de lui-même. S'il noircit ou verdit, la mortification commence; il faut agir sans tarder pour arrêter le processus d'extension aux parties saines et aux organes internes.

« Les eaux non potables sont importantes à modifier, car souvent rencontrées en voyage.

« On les fera bouillir ou, ce qui mieux est, on les distillera. Enfin, on pourra les secouer avec du sable déjà brûlé par le soleil.

« Le mélange avec du vin sera aussi une méthode possible. Enfin, un bon moyen, en raison de la diversité des eaux rencontrées, est d'apporter un peu d'eau de

chez soi, que l'on mélangera avec de la terre de la dernière auberge où l'on s'est arrêté; on porte un peu d'eau à l'auberge suivante et on la mélange avec l'eau que l'on a apportée, et ainsi de suite jusqu'à destination (*sic*). On peut aussi emporter de chez soi du sable, que l'on secouera avec chaque espèce d'eau rencontrée pour la purifier. On peut encore passer l'eau à travers un linge fin pour enlever les sangsues et autres animaux ou particules de nature mauvaise.

« Quant au mal de mer, il ne persiste pas, le plus souvent, après quelques jours de voyage. Ce sont surtout les aliments (certains fruits, certaines substances) qui le préviendront. On pourra encore le prévenir en enduisant l'intérieur des narines avec un onguent au blanc de céruse. »

FEN IV

LES THERAPEUTIQUES GENERALES

Discours préliminaire

« Le sujet du traitement comprend trois parties : celle du régime de vie, celle de l'usage des médicaments, celle des interventions manuelles ou opératoires.

« Dans le régime, nous déciderons de la quantité de chaque aliment permis, car il faut éviter deux excès : laisser s'affaiblir les forces naturelles, laisser la maladie devenir trop grave.

« On peut réduire l'alimentation en quantité ou en qualité. Le malade a-t-il besoin d'un aliment puissant sous un petit volume ? On lui donnera, par exemple, des œufs. D'un aliment de faible valeur nutritive sous un grand volume ? On lui donnera des légumes, des fruits. Ainsi l'estomac sera satisfait et le régime suivi. Il est habituel de diminuer l'alimentation dans les maladies aiguës ou même de l'arrêter, surtout aux périodes d'acmé; beaucoup moins, par contre, dans le début des maladies (1).

(1) On retrouve ces indications dans les aphorismes VII, VIII, X, XI de la Section I et le LXVIII^e de la Section VII.

« Les aliments possèdent, de plus, deux fonctions : absorption ou vitesse de pénétration ; rétention due à la texture compacte des produits de digestion dans le sang.

« Il faudra connaître ces qualités pour choisir un médicament à pénétration rapide lorsqu'il faut remédier à une perte de force vitale et pour éviter de provoquer une obstruction par des aliments de texture trop grosse.

« Pour soigner au moyen des *médicaments*, il faudra suivre trois règles :

« 1° Choisir selon la qualité : chaud, froid, sec, humide.

« 2° Choisir la quantité (dose) en poids et en qualité.

« 3° Choisir le moment de l'administration du remède.

« Le premier choix dépend uniquement du malade à traiter et est basé sur le principe du Contraire (2). Le second choix dépend de la nature de l'organe, du degré de la maladie et de toute une série de facteurs : âge, habitue, saison, occupations, force, situation géographique. Il faudra aussi veiller à ce qu'il n'existe pas des incompatibilités entre les différents médicaments prescrits, telles que celles qui existent entre les sels de plomb et de cuivre. Il faudra choisir la voie la mieux appropriée pour atteindre l'organe malade : voie buccale dans une

(2) Atque ita rursus una erit sola curationum indicatio generalissima, videlicet contrarietas. Galien, De methodo medendi, IX, 19. Avicenne suit donc Galien et abandonne le principe du Semblable dans le traitement des maladies de cause inconnue, où le contraire ne peut donc jouer.

maladie de l'estomac, emplâtre sur la jambe pour une sciatique; la sensibilité de l'organe doit aussi entrer en ligne de compte.

« Aidez-vous de tous les facteurs qui pourront favoriser la guérison. Si la guérison ne vient pas avec certains médicaments, il peut y avoir accoutumance. Peut-être n'était-ce pas encore le moment nécessaire (3). Donc, changez-en. Mais si vous ne connaissez pas la nature de la maladie, laissez agir la Nature, n'essayez pas de hâter les choses. Car, ou bien la Nature amènera la guérison, ou bien elle nous révélera clairement ce qu'a la malade. »

C'est un bel appel à deux grands principes hippocratiques : ne pas nuire, laisser faire la Nature Médicatrice.

« Il faudra se souvenir que parmi les facteurs accessoires au traitement, il y a l'aide apportée par l'exaltation des facultés sensitives et vitales : entre autres, la joie. Il faudra tranquilliser le malade, au besoin lui faire honte, le faire rougir de ses craintes.

« Lorsque la douleur est trop grande, la première chose à faire est de la calmer en mettant le malade dans un état d'hébétude grâce au pavot blanc (son action est anodine), ou à la laitue. »

L'évacuation

« Elle comprend comme procédés : la saignée, la purgation, le vomissement, la diaphorèse, l'usage des sangsues, etc.

« On évacuera suivant le degré de pléthore, le degré

(3) L'indication se fait par l'amélioration ou l'aggravation. Hippocrate, De l'usage des liquides.

de vitalité, le tempérament (s'abstenir, s'il est chaud et sec), les symptômes (la diarrhée endémique contrindiquée), le physique (maigreur), l'âge (éviter au début et à la fin de la vie), l'époque de l'année (l'éviter s'il fait très froid ou très chaud), la position géographique, les habitudes, les occupations (ceux qui travaillent physiquement en ont moins besoin).

« Lorsqu'on provoque une évacuation, il y a trois points à considérer : il peut, après l'évacuation, rester quelque chose sous forme de fièvre éphémère ou de tout autre symptôme, qui, dit-il, tant qu'il persistera, ne sera guère apprécié du malade ; quelquefois, cependant, il sera très utile ; il faut choisir l'organe qui est à évacuer et diriger vers lui le procédé d'évacuation. Il faut se servir, comme organe de sortie, de celui qui correspond à l'organe à évacuer. Ainsi, dans les maladies du foie, on se servira de la veine basilique droite, et non de la gauche. Il faut choisir le moment propice à l'évacuation. Dans les maladies chroniques, suivant les conseils de Galien, on n'attendra pas la phase de maturation, alors qu'on l'attendra dans les maladies aiguës. Il faudra déterminer la quantité à évacuer en se basant sur celle qui l'a déjà été, et sur la résistance du patient.

« Il existe deux manières d'évacuer les matières morbides et de les chasser de l'endroit où elles se logeaient ; soit en les attirant en un endroit éloigné, soit à un endroit voisin. Il est plus facile d'évacuer les matières morbides lorsqu'elles sont dans les vaisseaux que lorsqu'elles sont dans les tissus et les jointures, car, alors, on risque d'entraîner d'autres choses avec elles. »

Les règles du vomissement et de la purgation

« Le vomissement et la purgation ne s'appliquent pas à ceux qui suivent un bon régime. Celui qui se contrôle lui-même de façon correcte, n'a besoin de rien et peut même se dispenser de bains, de massages et d'exercice. S'il est pléthorique par excès d'humeur sanguine, cette humeur sera saine. Aussi, n'est-ce pas à la purgation, mais à la saignée, qu'on aura recours en cas de nécessité. Par contre, si la purgation (par l'hellébore ou quelque violent médicament) et la saignée sont nécessaires, on commencera par la saignée suivant le précepte d'Hippocrate (traité des Epidémies). On purgera, par contre, si l'humeur phlegmatique diminue. »

« Le traitement évacuant n'est pas nécessaire dans tous les cas de grande pléthore ; l'indication est posée par la sévérité de la maladie et la qualité de la pléthore, plus que par son degré. En effet, un bon régime peut le rendre inutile ; il peut arriver qu'au moment où une évacuation serait nécessaire, il se fasse une évacuation spontanée substitutrice et corrective, telle que par le jeûne, le repos. Lorsque ce besoin se fera sentir à date déterminée, on le préviendra, évitant ainsi l'attaque de goutte, la crise d'épilepsie à recrudescence printanière.

« On accordera le médicament à l'humeur à évacuer, telle la scammonée ou l'humeur biliaire. Vous noterez, dit-il, que les humeurs, dans les vaisseaux sanguins, sont attirées par les purgatifs et les émétisants. Cette attraction se poursuit jusqu'à ce qu'ils aient atteint

l'estomac et l'intestin, qui les chassent en vertu de leur nature propre, c'est-à-dire la propriété expulsive. »

« Ce n'est que rarement qu'une humeur mise en mouvement par un purgatif arrive à l'estomac et est alors vomie. Car les purgatifs passent rapidement dans l'intestin. La nature les conduit, des vaisseaux mésentériques aux parties basses (et non pas hautes de l'abdomen), les plus voisines et d'accès plus faciles. »

La purgation. — « La règle : Adoucissez la nature avant de purger, procurez la sécurité dans tous les cas, sauf ceux de gastro-entérite.

« Lorsque les matières sont sèches, on préférera le lavage intestinal à la purge. Les bains seront une préparation favorable.

Lorsqu'une purgation aura une odeur nauséuse, on usera d'agents aromatisants, tels la menthe, le céleri, la terre de Khorassan, l'eau de rose. On se bouchera les narines. On mâchera un peu d'absinthe (*Artémisia Dracunculus*), de pyrêthre, pour améliorer le goût et l'odeur.

« Certains médecins enrobent leurs pilules de sucre, de miel, d'autres de cire mêlée d'huile. D'autres font remplir la bouche d'eau ou d'un autre liquide et font avaler le tout. Tous les moyens sont bons, dit-il, pourvu que le malade ne s'aperçoive pas qu'il prend un médicament.

« La purge peut ne pas agir, ou avoir des conséquences peu désirables : excoriation, fièvre, action trop violente, trop prolongée, sur des intestins faibles, douleurs dans la région hépatique.

« Les purgatifs agissent en vertu de cinq sortes de

propriétés : *a*) une propriété spécifique résolutive : turbit ; *b*) un pouvoir d'expression : myrobolan ; *c*) une propriété lénitive : manne ; *d*) un pouvoir lubrifiant : mucilage, pruneaux ; *e*) un certain caractère toxique.

« Pour obtenir une action lubréfiante on utilisera habilement les propriétés des médicaments et leur horaire. Ainsi, de deux médicaments, celui qui est lénitif devra être donné avant celui qui a un pouvoir expulsif. »

« *Le vomissement* vient d'une erreur de régime, d'une maladie de l'estomac ou d'ailleurs, ou est produit volontairement. On commencera toujours par un vomitif doux suivi d'une nourriture émolliente, car il existe des règles précises concernant la nourriture à prendre après un vomitif, de même que certains aliments faciliteront ou entraîneront le vomissement (amande dans du lait, décoction de radis, de bulbe de narcisse, de racine de concombre, etc.)

« On peut aider aux vomissements par l'usage d'une plume d'oiseau trempée dans l'huile, ou en s'appliquant quelque chose de chaud sur l'estomac. La meilleur époque est l'été et le milieu du jour. Hippocrate conseillait, dit-il, le vomissement chaque mois pendant deux jours consécutifs pour conserver la santé.

« Dépasser ceci, selon Avicenne, serait dangereux.

« L'estomac est nettoyé, la tête devient légère, la vision claire, la dyspepsie nauséuse disparaît ; ceux qui ont de la bile dans l'estomac sont améliorés, de même les asthmatiques, les hémiplegiques, les lépreux, les ictériques.

« La coutume, pour certains peuples de manger trop, puis de se faire vomir, entraîne des maladies chroniques qu'il faudra signaler. »

Le clystère « est un excellent agent pour chasser les superfluités intestinales et diminuer les douleurs des reins et de la vessie ; la technique en est donnée ailleurs. »

La saignée. -- Nous abrégeons beaucoup de chapitre qui est le plus long de tout ce premier livre.

« C'est, dit-il, une méthode d'évacuation générale ; elle chasse la quantité d'humeur en excès dans les vaisseaux ; on ne l'emploiera que lorsque le sang est si surabondant, qu'une maladie va en résulter ou qu'elle existe déjà. Ce sont les débuts de sciatique, la podagre, l'arthritisme, l'hémoptysie par pléthore sanguine pulmonaire, l'épilepsie, l'apoplexie, la mélancolie, l'amygdalo-pharyngite, les masses inflammatoires internes les hémorroïdes ne saignant plus, les aménorrhées. »

« Il vaut mieux prévenir la maladie qu'agir après son début, mais, une fois déclarée, seules les contrindications empêcherons de saigner.

« Ce sont : l'âge (seulement de quatorze à soixante-dix ans) ; le physique (amaigri, subictérique affaibli) ; les états physiologiques (réplersion alimentaire, grossesse à moins de nécessité, éviter le coït avant la saignée), les conditions pathologiques humorales, les coliques, la période critique des maladies, l'affaiblissement

des forces. Le meilleur moment pour saigner est l'heure de midi, surtout en hiver (3).

« On peut la pratiquer sur les artères et les veines, mais sur l'artère, l'arrêt est plus difficile et l'anévrisme possible. »

La veine à saigner doit faire l'objet d'un choix judicieux (4). On la choisira voisine de la partie malade. Les différentes veines de la tête, du tronc, des membres, ainsi que les artères de la tête sont décrites avec soin, de même la topographie exacte du territoire correspondant. De même le protocole opératoire : soins préopératoires, instruments, pose du garrot, incision, erreur possible, est soigneusement réglé.

« La quantité à retirer est basée sur la vitesse et la force du jet, la couleur (continuer tant qu'il est noir et épais), l'état du pouls (veiller à la syncope).

« Après l'opération, on lavera l'endroit et on détruira le parallélisme des plans, puis on mettra un pansement compressif ; un régime alimentaire spécial est à prescrire.

« S'il y a suppuration, on usera de l'emplâtre à la céruse, et on utilisera l'autre bras ultérieurement. La réputation est basée sur l'excès des humeurs et la fréquence est en rapport avec la faiblesse du malade.

(3) Les Talmudistes conseillaient la saignée au mois de juillet. (Simon, loco citato.)

(4) Les anciens pensaient qu'il y avait une plus grande affinité des parties droites du corps avec les veines droites, de même à gauche. La découverte de la circulation, seule mit fin à des controverses infinies sur le choix des veines. (Freind.)

« Dans les maladies fébriles, la phlébotomie disperse souvent la fièvre et résout la putréfaction, mais impose une surveillance très sérieuse, surtout des urines. »

Les ventouses « nettoient la peau mieux que la saignée, sauf chez les personnes à corps volumineux, à sang épais ; le meilleur moment pour certains est le début du mois lunaire ; pour d'autres le milieu ; pour quelques-uns la fin ; dans la journée, la deuxième et troisième heure. »

Les points d'application sont à choisir aussi judicieusement que ceux de la saignée, Avicenne indique d'ailleurs des équivalences entre les deux et montre les indications très précises de chaque point d'application.

« Les ventouses scarifiées sont plus efficaces, surtout en cas de flatulence. On peut aussi mouvoir les matières d'un point à un autre, amener un processus inflammatoire de la profondeur à la surface ou dans un organe voisin et moins important, enlever une douleur, etc.

« On pourra manger une heure après l'opération. »

Les sangsues « sont décrites soigneusement, car, » dit-il, les Indiens (5) les prétendent venimeuses ; en effet, ils se servent d'espèces dangereuses. On rejettera celles qui vivent dans les eaux malsaines et que ne fréquentent pas les grenouilles.

(5) Il a été prouvé que les grands ouvrages de Charake et de Susruta étaient utilisés en Arabie, sous le titre de Kitab-Shawshura-al-Hindi, depuis le VII^e siècle. (Weber. History of Indian Literature.)

« Le sang qu'elles ramènent a une origine beaucoup plus profonde que celui des ventouses. On les gardera un jour avant l'emploi, après les avoir pressées pour vider leur estomac.

« L'endroit où on va les poser est soigneusement lavé à l'eau de nitre et frotté jusqu'à la rougeur. On fait légèrement saigner pour qu'elles prennent. Pour les détacher, on les arrose de sel ou de cendres, mais on n'arrache jamais brusquement.

« Au même endroit, on posera une ventouse pour tirer le poison restant.

« Indications : maladies sous-cutanées, ulcères serpiginieux, impétigineux, etc. »,

Le traitement des tumeurs inflammatoires

Nous l'avons dit : « Les unes sont chaudes, les autres froides, leurs causes, immédiates ou éloignées ; ainsi, la pléthore est une cause éloignée, mais les morsures, les coups, les chutes sont des causes immédiates ; elles peuvent cependant survenir chez un pléthorique. »

La thérapeutique de chacune de ces catégories, celle des masses inflammatoires dures, celle des tumeurs gazeuses ou inflammatoires avec ulcération ou inflammatoires internes, est étudiée une à une.

« Les signes d'une collection de pus dans un organe interne, associés à une perte de force indiquent que le patient est sur le chemin de la mort, jusqu'à ce qu'on soutienne sa vitalité par des aliments. Mais cette alimentation est très risquée... Ces tumeurs inflammatoires internes, dans l'abdomen, peuvent donner lieu à des

erreurs de diagnostic. Cependant, de telles tumeurs ne sont pas usuelles dans l'omentum, mais davantage dans l'intestin lui-même, et il est dangereux de donner des purgatifs (6). »

Les incisions « devront être faites par un chirurgien habile, connaissant bien l'anatomie des nerfs, des veines, des artères, et le sens des muscles, pour éviter, par exemple, un ptosis en sectionnant les muscles du front. Il devra connaître les drogues et les moyens pour étancher le sang (poils de lapin, toile d'araignée, blanc d'œuf), diminuer la douleur, panser avec des emplâtres ».

Les excisions pour gangrènes. « Si l'on peut éviter la cautérisation au fer rouge, dangereuse pour les nerfs et les artères, on le fera. Mais si la décomposition de la chair est trop profonde, on n'hésitera pas à exciser et cautériser à l'huile bouillante, qui aseptise et fait l'hémostase.

« On sera averti que l'on a atteint le tissu sain par l'adhérence à l'os sous-jacent et par la douleur; mais si la région atteinte est vaste, avec des nerfs, des artères, des veines ou voisinage (telle la région du fémur) et si les altérations gangréneuses sont profondes, on s'abstiendra. »

Le traitement des solutions de continuité

« Les fractures des os longs doivent être réduites et un bandage sera appliqué, et le membre mis au repos,

(6) Peut-être veut-il faire allusion à un abcès appendiculaire, et alors la suppression des purgations prend une valeur toute particulière.

ainsi qu'il est dit au chapitre spécial. L'alimentation aura des propriétés conglutinantes, afin de permettre la consolidation; elle sera préparée à partir de pieds d'animaux.

« Les blessures devront être traitées de façon à arrêter l'hémorragie, stabiliser la perte de substance, consolider la blessure par réunion des bords de la plaie, grâce à des médicaments ou des aliments appropriés (agglutinants), prévenir les putréfactions autant que possible.

« Les ulcères devront avant tout être desséchés. Ceux qui sont septiques seront traités avec des agents caustiques; et, si c'est insuffisant, par cautérisation; le traitement ne sera pas le même si l'ulcère est simple ou compliqué, large ou étroit, sanieux, fongueux, et l'on se servira de desséchants de force variable.

« La contusion sera aussi traitée selon son degré de gravité. Quant aux entorses, si elles ne sont pas douloureuses, un bandage léger suffit. Sinon une saignée sera faite *in loco dolenti*, associée à un régime léger. »

La cautérisation « est une méthode très utile. Elle prévient l'extension d'une lésion destructrice; elle fortifie l'organe, elle donne issue aux matières putréfiées, emprisonnées dans les tissus; elle diminue le flot de sang.

« Les meilleurs cautères sont en or. On les applique soit sur des parties d'accès facile, soit dans le nez, la bouche, l'anus; dans ces derniers cas, un protecteur spécial (qu'Avicenne décrit) est nécessaire. L'hémostase se fait toute seule, si la chaleur est assez grande, par la formation d'une sorte de croûte. S'il est appliqué sur le crâne, on prendra soin de ne pas brûler le cerveau et

de ne pas en raccornir les membranes. Pour les autres os, cela a moins d'importance. »

Le soulagement de la douleur. — « Nous connaissons déjà les causes de la douleur. Pour la diminuer, une première méthode est de traiter la cause par la thérapeutique des contraires. On peut aussi produire l'insensibilité de la partie douloureuse en la refroidissant beaucoup ou en l'exposant à des agents toxiques qui interfèrent avec ses fonctions.

« Le plus puissant est l'opium; d'autres moins puissants sont les grains et les racines de mandragore. Le pavot, la ciguë, la jusquiame blanche et noire, la belladone, la laitue, l'eau de neige et de glace. Le médecin est parfois devant un dilemne. Faut-il agir vite, au risque d'intoxiquer le malade, ou le laisser souffrir avec un analgésique plus sûr, mais lent ?

« Certains stupéfiants agissent en provoquant le sommeil.

« Les douleurs de flatulence sont calmées par l'eau chaude en applications locales, les cataplasmes, les ventouses; on peut encore calmer la douleur, en général, en se promenant doucement et longtemps, en écoutant une musique agréable, surtout si elle tend à faire dormir, en se livrant à une tâche absorbante. »

La priorité du choix des méthodes thérapeutiques

« Lorsque plusieurs maladies arrivent ensemble, on soignera d'abord :

« 1° Celle qui a des chances de guérir avant l'autre.

Ainsi une inflammation sera soignée avant un ulcère.

« 2° Celle qui pourra être considérée comme la cause de la seconde, qui est donc l'effet. Ainsi, dans l'obstruction et la fièvre qu'elle provoque, la tuberculose et sa fièvre, on ne peut guérir la seconde qu'en guérissant la première.

« 3° Celle qui sera curable (si on n'a aucune chance de guérir l'autre); ainsi, entre la fièvre à rechutes et la paralysie, on choisira la fièvre à rechutes.

« *On s'efforcera avant tout de traiter la maladie elle-même plutôt que son symptôme. Mais si le symptôme devient urgent, nous abandonnerons le soin de la maladie pour un temps et nous soignerons le symptôme.* »

Ce dernier aphorisme est le plus bel exemple que nous puissions trouver de cette médecine de synthèse et d'analyse qu'Avicenne voulait tenter d'établir. L'application pratique en est, ici, judicieuse. La théorie générale, en tant que doctrine, est insoutenable.

LE SCEAU DE L'ŒUVRE ET UNE ACTION DE GRACE

*Notre prochaine tâche sera de compiler l'œuvre
sur les Simples, avec la permission
d'Allah. Puisse-Il être Notre
aide et remerçons-Le pour
tous ses innombrables
bienfaits.*

SOMMAIRE DES LIVRES II, III, IV, V

LIVRE II.

Matière médicale, pharmacologie, thérapeutique.

I. Principes généraux.

II. Propriétés de chaque drogue.

LIVRE III.

Pathologie spéciale.

Etude séparée de chaque système (tête, œil, voies digestives, urinaires, etc.).

LIVRE IV.

I. La fièvre (en général).

II. Petite chirurgie.

III. Empoisonnements.

IV. Culture de la beauté cosmétique.

LIVRE V.

Le formulaire (traduit en allemand par le D^r Sontheimer).

OUVRAGES MEDICAUX D'AVICENNE

Le Canon de la Médecine. (Al Qanûm fi't-tibb.)

Gloses sur le Canon .(Al-hawâsi.)

Remèdes pour le cœur ou traité des médicaments cardiaques. (En persan : Al-adwiyat-al-ghabyya.)

La diarrhée. (Al-qawlanj.)

Notes sur les questions de Honeïn. (Ta'aliq masâ'il Honaïn.)

Canons et remèdes médicaux. (Qawânîn wamn'alijat tibbiya.)

Nombreuses questions médicales. (Masâ'il idda tibbiya.)

Traité exposant l'épître du médecin. (Maqâla fi ta'arrud risâlat at-tubît.)

Abrégé concernant la pulsation (en persan).

L'oxymel. (As-sikanjabîn.)

La chicorée. (Al-hindabâ.)

Urjuza, poèmes en mètres radjaz sur la médecine, les fièvres, les tumeurs, les ventouses. (Al-urjûza alman-zûma.)

Remèdes aux différentes erreurs dans les définitions médicales. (Tadâruk 'anwa' hata' al-hûdud fi't tibb.)

Comment repousser ce qui est nuisible au corps humain. (Daf' al-mudârr al-kullîya lib-abdân al insânîya.)

Épître sur la physiognomic. (Risâla al-firâsa.)

Expériences. Poèmes sur l'emploi en médecine de la thériaque, des charmes et des influences astrologiques. (Urjuza fil'l-nuyarrabât.)

*
**

Pour l'ensemble des ouvrages non médicaux d'Avicenne, nous renvoyons le lecteur à « l'Introduction à Avicenne », de M^{lle} Goichon (1). Il y a, en tout, cent cinquante-six numéros. Les Arabisants pourront aussi y trouver la liste des éditions modernes.

(1) Introduction à Avicenne. Paris, 1933.

CONCLUSIONS

I. — L'HOMME

Arrivé à ce point de notre tâche, nous nous demandons avec anxiété si nous avons pu communiquer au lecteur, ne serait-ce qu'une faible partie, de l'admiration qu'a suscité en nous un contact journalier de plusieurs mois avec le souvenir et la pensée du grand Sage Persan.

Avicenne a eu l'infini mérite de créer sur son nom une unanimité.

De tous ceux qui se sont occupés de sa vie, il n'en est pas un qui n'ait proclamé bien haut sa suprématie intellectuelle, et tous ceux qui l'ont étudié, l'ont aimé.

Comment rêver, pour nous, Occidentaux, d'une existence plus séduisante?

Pour en situer la place, il faut aller chercher aux ultimes limites de la « Terre Connue » l'Iran, l'Hyrcanie, la Susiane, la Chaldée, l'empire des Mèdes, de Darius, d'Alexandre, Ectabanc et l'orée de l'Inde Védique.

Pour la situer dans le temps, il faut remuer les poussières d'or, de sang et de gloire des grands califes de Bagdad, réveiller le souvenir des princes, des traducteurs et des savants, rappeler l'écroulement de la puissance conquérante et la renaissance des peuples conquis, rendre enfin hommage à la culture grecque génitrice.

Dans sa vie elle-même, nous retrouvons tous les grands thèmes romantiques : la Passion, le Désespoir, l'Amour, la Haine, les Combats et la Mort. Mais avec quelle violence inouïe !

Au cours des cinquante-sept années de sa vie, il accumule les faits. Il agit avec un dédain constant du conventionnel et du commun, il épuise son corps avant son intelligence et, jeune encore, il en meurt.

Ses biographes n'ont pas hésité à le traiter de génie. Leclerc l'appelle un phénomène intellectuel, pour avoir pu se soutenir et se prolonger avec un aussi rare bonheur au milieu d'une existence aussi agitée dans un pays aussi lointain.

Tout cela a été maintes fois dit et redit.

Nous voulons rappeler ici un fait qui a été moins souligné et qui sert bien sa cause. -

Pendant longtemps, son tombeau, dont il reste encore les ~~restes~~ ^{restes} à Hamadan, fut un lieu de pèlerinage et le souvenir d'Avicenne resta chez le peuple d'Orient et dans le folk-lore comme celui d'un médecin sorcier de légende, fantasque, exubérant, mais toujours bon et bienfaisant.

Mieux que ses biographes officiels, l'instinct et le cœur populaires avaient peut-être retrouvé ainsi le véritable caractère de celui qui, plus que tout autre, réalisa l'idéal de l'Asclépios Politicos de Platon, du Médecin Philosophe d'Ilippocrate et sut placer sa Médecine « au carrefour de l'Art et de la Science, de la Raison et du Cœur ».

II. — L'ŒUVRE

C'est avec effroi que nous aurions dû entreprendre l'étude de cette œuvre immense, dont une faible partie seulement nous était accessible, mais nous savions par avance que « les grands esprits du Moyen-Age étaient moins souvent préoccupés d'inventer que de recueillir et qu'ils étaient plus sincèrement épris de science que d'originalité ». On sait l'extraordinaire succès qu'eût le Canon d'Avicenne au Moyen-Age et jusqu'à la fin du xviii^e siècle.

La principale étape de cette diffusion fut, en Perse, en Egypte, du vivant d'Avicenne, la multiplication rapide des manuscrits. Il fallut ensuite un siècle pour qu'il arrivât en Espagne, à cause de la lenteur des communications. Puis ce furent l'abrégé d'Ebn Ennefis, la traduction hébraïque de Nathan Haméati, au xiii^e siècle.

Dès le xv^e siècle, on comptait déjà quatorze traductions latines. La première édition fut établie en hébreu et imprimée à Naples en 1491. Puis parut à Venise, en 1523, une édition latine commentée, qui suivit celle de 1522 à Lyon. En 1593 l'œuvre est éditée en arabe à Rome, en 1608 à Venise, en latin.

En 1658, Plempius, à Louvain, en donnait une dernière édition. Quant aux commentaires eux-mêmes, ils furent innombrables.

La clarté des relations cliniques, la précision des indications diététiques, construites de manière logique et sans périlleuse exagération, enfin l'éloquence d'un

style extrêmement suggestif furent à la base de ce succès.

Ce que Rhazès (1) avait fait avec réserve et sous forme d'inventaire méthodique et partiel dans le *Continent*, Avicenne le fit d'une façon plus complète et systématique dans le *Canon*, le plus grand corps de Médecine que l'on ait publié jusqu'alors.

Il fit magistralement le point de la Science médicale de son époque et son utilité didactique fut considérable. Telle est la valeur extrinsèque que nous accordons au *Canon*.

Nous jugerons plus sévèrement sa valeur intrinsèque, c'est-à-dire celle de la doctrine qui le guida.

Nous avons vu qu'il prit aux Grecs les éléments de sa médecine; il ne s'en cacha du reste point. Il cita Hippocrate, Galien, Aristote, mais jamais ses prédécesseurs arabes. Il avait entre les mains deux grands corps de doctrine : l'Hippocratisme et le Galénisme. Il eût pu marquer un réel progrès dans l'un ou dans l'autre, mais il semble qu'il voulut les assembler au lieu de choisir, idée séduisante, mais qui lui fut néfaste.

Il ne pouvait aboutir qu'à un système sans envergure, condamné à être stérile, pour avoir voulu trop embrasser, trop réunir.

Ce qu'Allendy nous expose des évolutions de la Médecine s'applique presque mot pour mot aux hésitations d'Avicenne.

(1) Le Prof. Villaret a pu fixer la date de sa mort entre 922 et 925. (Communication 3^e Congrès International d'Histoire de la Médecine, juillet, 1922.) Il est donc de peu le prédécesseur d'Avicenne.

Il se trouva placé devant deux représentations radicalement différentes de la vie, plongée pour les uns dans la grande synthèse cosmique, isolée pour les autres comme un phénomène fortuit, accidentel, dépourvu de finalité : conceptions absolument inconciliables.

Il fut tenté de chercher la vérité dans un juste milieu. Il aurait pu l'y trouver si cette vérité qu'il ambitionnait n'avait été qu'une formule de constatation, traduisant l'imperfection des réalités concrètes, la moyenne des tendances différentes, en jeu dans la complexité des événements.

Mais si, par vérité, nous entendons le principe directeur agissant, l'essence du fait, le sens abstrait et définitif des choses, nous ne devons plus chercher une telle vérité que dans les plus extrêmes et dans les plus ultimes conclusions.

La tentative était séduisante, elle ne pouvait cependant qu'échouer.

En Médecine, il faudra nous efforcer de juger l'Arbre à son Fruit (2).

(2) Allendy : Les Orientations des Idées Médicales.

Vu : Le Doyen
A. ROUSSY

Vu : Le Président de la Thèse
M. VILLARET.

Vu et permis d'imprimer :
Le Recteur de l'Académie de Paris :
S. CHARLÉTY.

BIBLIOGRAPHIE

- ABOUL' FARADJ (Bar Hebræus). — Histoire des Dynasties. (Ed. Salhani.)
- ALLENDY. — Les orientations des idées médicales. (Paris, 1929.)
- ALLENDY. — Les tempéraments. (Vigot, 1922.)
- AMOREUX. — Essai historique et littéraire sur la médecine des Arabes. (Montpellier, 1805.)
- BAISSETTE G. — Hippocrate. (Grasset, 1931.)
- BARBIER DE MEYNARD. — Dictionnaire géographique, historique et littéraire de la Perse. (Paris, 1861.)
- BERTRAND Louis. — Histoire d'Espagne (1932).
Biographies Médicales. — Panckoucke (1820).
- BOER (DE) T. J. — Geschichte der Philosophie im Islam. (Stuttgart, 1901.)
- BOINET. — Les doctrines médicales. (Paris, 1920.)
- BOLL M. — L'atomistique. (Collect. Hippocrate, 1931.)
- BOUCHUT. — Histoire de la médecine et des doctrines médicales (1864).
- BROADBENT. — Le poulx. (Cassel et C°. Londres, 1890.)
- BROWNE E. G. — Arabian Medicine. (Cambridge University Press, 1921.)
- BROWNE E. G. — Literary History of Persia (1902).
- CAMPBELL D. — Arabian Medicine and its influence on the Middle Age. (Londres, 1926.)
- CARMOLY E. — Histoire des médecins juifs anciens et modernes. (Bruxelles, 1844.)

- CARRA DE VAUX. — Avicenne. (Les grands philosophes).
(Paris, 1900.)
- CARRA DE VAUX. — Gazzali (1902).
- CARRA DE VAUX. — La Kaçidah d'Avicenne sur l'âme.
(*Journal Asiat.*, 1899.)
- CASTIGLIONI. — Histoire de la médecine. (Payot, 1935.)
- CHAUFFARD. — Lettres sur le vitalisme (1856).
- CHAUVIN. — Bibliographie des ouvrages arabes ou relatifs
aux Arabes. (Liège, 1897.)
- CORMAN. — Importance du tempérament dans le pro-
nostic des maladies. (*Sc. Méd. Pratique*. Janvier
1934.)
- COSTAEUS. — Annotations à Avicenne dans l'édition de
Venise (1595-1608).
- CUSTOM C. G. — Histoire de la médecine du temps des
Pharaons au XVIII^e siècle (1931).
- DAREMBERG. — Histoire de la médecine. (Conférence au
Collège de France, 1847.)
- DAREMBERG. — Œuvres de Galien. (J.-B. Baillière, 1854.)
- DEFRÉMERY. — Essai sur l'histoire des Ismaéliens de
Perse. (Paris, 1867.)
- Dictionary of Technical terms used in the sciences of
the Musulmans.* — Bibliotheca Indica. (Calcutta,
1862.)
- DINGUIZLI. — In Bulletin Académie de Médecine (1922-
1923).
- DOZY. — Histoire des Musulmans d'Espagne jusqu'à la
conquête de l'Andalousie par les Al-Moravides.
(Leyde, 1861.)
- DUCASTEL G. — Un médecin philosophe : Avicenne. (*La
Vie Médicale*, 1929.)

- DUHALDE. — Description de la Chine. Trad. par Hervieu (section sur le pouls) (1770).
- ETHÉ. — Avicenne comme lyrique persan. (Paris.)
- FONAHN A. — Zur Quellen Kunde der Persischen Medizin. (Leipzig, 1910.)
- FREIND J. — Histoire de la médecine, traduite de l'anglais. (Leyde, 1727.)
- FREYTAG. — Lexicon arabico-latinum.
- GAUTIER A. — Recherches sur l'exercice de la médecine chez les peuples de l'antiquité.
- GOICHON. — Introduction à Avicenne. (Paris, 1933.)
- GROUSSET René. — Les civilisations de l'Orient. Tome I. (Paris, 1929.)
- GRUNER O. C. — A treatise on the Canon of Medicine. (London, 1930.)
- GUARDIA. — Histoire de la médecine d'Hippocrate à Broussais et ses successeurs. (Paris, 1884.)
- HADJI KHALFA. — Lexicon biographicum. (Ed. et trad. G. Flügel.)
- HALY ABBAS. — Liber Regius, Kitabul-Maliki. (Le Caire, 1877.)
- HARIZ. — Thèse de Paris, 1922.
- Hesperis* (Revue). — Une suite à l'Urjuza d'Avicenne sur la médecine. (Année 1931, page 205.)
- HIPPOCRATE. — Les aphorismes. (Collection Antiqua.)
- HIRSCHBERG et LIPPERT. — Die Augenheil Kunde des Ibn Sina. (Leipzig, 1902.)
- HOLMYARD et MANDEVILLE. — Avicenne Kitab al Shifa. (Geuthner. Paris, 1927.)
- HORTEN M. — Die Metaphysik Avicennas. (Leipzig, 1909.)

- HYRTE. — Das arabische und hebräische in der Anatomie. (Vienna, 1879.)
- IBN Khalli Kan's Biographical Dictionary trans. from the Arabic, by M. G. de Slane. (Paris-Londres, 1843-1871.)
- IBN ABI OSEIBIA. — Les classes de médecins. (Edition Müller. En arabe avec commentaires en allemand. Königsberg, 1884.)
- IBN OSSAYB'AH. — Vie des médecins. (Texte arabe. Le Caire. 1300 de l'Hégire.)
- JACCOUD. — De l'humorisme ancien comparé à l'humorisme moderne.
- Jewish Encyclopedia*. — New-York et Londres, 1903.
- Judish Lexicon*. — Berlin.
- LAIGNEL-LAVASTINE. — Moïse Maïmonide et sa place dans l'histoire de la médecine. (*Revue Ose*. Avril, 1935.)
- LAIGNEL-LAVASTINE. — La médecine française des origines à Laënnec. (Cours professé à la Faculté de Paris, 1934.) (Voir Hippocrate. Avril, 1935.)
- LAIGNEL-LAVASTINE. — L'infra-clinique. (Conférence du 25 décembre 1934.)
- Lane's translation of the Arabian Nights. — Aldus. Edition de luxe. New-York (sans date).
- LE BON G. — La civilisation des Arabes. (Paris, 1884.)
- LE BON G. — Histoire de la chirurgie.
- LECLERC L. — Histoire de la médecine arabe. (2 vol. Paris, 1876.)
- LUMIÈRE A. — La renaissance de la médecine humorale. (Lyon, 1935.)
- MAHER S. J. — Psychology. (Londres, 1925.)

- MANSOURI. — Thèse de Lyon. (1922-23.)
- MASNAVI. — Traduct. Whinfield. (Londres, 1910.)
- MEYERHOF Max M. D. — The book of the treatises on the eye ascribed to Hunain ibn is-haq (809-877 A. D.) (Le Caire, 1928.)
- MEHREN M. A. F. — Traités mystiques d'Abou Ali al Hossain b. Abdallah b. Sina ou d'Avicenne. 4 fascicules. (Leyde, 1889-1899.)
- MEHREN A. F. — Les rapports de la philosophie d'Avicenne avec l'Islam. (Louvain, 1883.)
- MEHREN A. F. — L'allégorie mystique, Hay ben Yaqzan. (Museon, Louvain.)
- MEHREN A. F. — Vues d'Avicenne sur l'astrologie. Louvain, 1887.)
- MEHREN A. F. — Philosophie d'Avicenne exposée d'après des documents inédits. (Museon, Louvain, 1882.)
- MEHREN A. F. — L'oiseau, traité mystique d'Avicenne. (Museon, Louvain, 1887.)
- MERCIER (Cardinal). — Manuel de philosophie scolastique moderne (1921).
- MUNK. — Article Ibn-Sina in Dictionnaire Sc. Philosophiques (1875).
- MUNK. — Mélanges de philosophie arabe et juive. (Paris, 1859.)
- NAFICI. — Thèse de Paris (1933).
- NAKAYAMA T. — Acupuncture et médecine chinoise vérifiée au Japon. (Collect. Hipocrate, 1934.)
- NICHOLSON R. A. — The mystics of Islam. (Londres, 1914.)
- PARIENTE M. — Avicenne. (Thèse de Paris, 1926.)
- PORTAL. — Histoire de l'anatomie et de la chirurgie. (Paris, 1770.)

- ROGER H. — La pyrétothérapie. (*Semaine des Hôp.* Paris, 15 avril 1935.)
- ROGER H. — Introduction à l'étude de la médecine. (Paris, 1922.)
- ROLLET. — Médecins astrologues.
- SAUTER C. — Avicenna : Bearbeitung der Aristotelischen Metaphysik. (Fribourg, 1912.)
- SCHLIMMER. — Terminologie médico-pharmaceutique française-persane. (Téhéran, 1874.)
- SCHMÖLDERS A. — Essai sur les écoles philosophiques chez les Arabes et notamment sur la doctrine d'Al-Gazali. (Paris, 1842.)
- SIGAULT Cl. — La forme humaine. 1^{er} fascicule. (Maloine, 1914.)
- SIGERIST H. E. — Introduction à la médecine. Traduit de l'allemand. (Payot, 1932.)
- SIMON I. — L'hérédité psychol. normale et pathol. (*Revue du Groupe d'étude psychol. de la Sorbonne*, 1931.)
- SIMON I. — Assaph Ha-Iéhoudi, médecin et astrologue du Moyen-Age. (Paris, Lipschutz, 1933.)
- SONTHEIMER. — Zusammengesetzte Heilmittel der Araber. (Freiburg im Breisgau, 1845.)
- SPRENGEL. — Histoire de la médecine. Traduite de l'allemand. (Paris, 1815.)
- TISSOT Franck. — Pronostic et tempérament. (Vigot, 1934.)
- TOUSSAINT F. — Les colombes des minarets. Paris (sans date).
- VALTIER. — La logique du fils de Sina. (Paris, 1658.) (*Bibliothèque du Professeur M. Villaret.*)

- VIALLE A. — La doctrine de l'Ecole de Montpellier et l'humorisme moderne. (Thèse Montpellier, 1920-21.)
- VILLARET M. — Communication sur Rhazès. (III^e Congrès International d'Histoire de la Médecine. Juillet 1922. Londres.)
- VILLARET M. et HARIZ. — Contribution à l'étude de la médecine arabe avant l'Islam. (*Bulletin Soc. Franç. Histoire Médecine*. 1922.)
- VILLARET M. — Les grandes étapes de l'hydro-climatologie. (*Presse Médicale*, 20 novembre 1928).
- VILLARET M. et Justin BESANÇON. — Clinique et thérapeutique hydro-minérale. (Paris, 1932.)
- VILLARET M. et MOUTIER. — Les cures thermales en gastro-entérologie. (Paris, 1933.)
- VILLENEUVE. — Médecine de l'antiquité
- WELLS Ch. — The literature of the Turks.
- WIDAL. — Les orientations de la médecine. (*Presse Médicale*, 1911.)
- WITHINGTON E. T. — Medical history from the earliest times. (Londres, 1894.)
- WUESTENFELD. — Die Medizin der Araber.
- WUESTENFELD. — Geschichte der Arabischen Aertze und Naturforscher. (Göttingen, 1840.)
- WICKERSHEIMER. — Une lutte dressée au xv^e siècle, des commentaires du 1^{er} Livre du Canon d'Avicenne et des Aphorismes d'Hippocrate. (Janus : 33-37, Février 1930.)
- X... — The tomb of Avicenna. (Brit. M. I. Lond. 1914, 11, 194.)

TABLE DES MATIERES

<i>Introduction</i>	11
---------------------------	----

PREMIÈRE PARTIE

LA VIE D'IBN SINA (AVICENNE)	23
------------------------------------	----

DEUXIÈME PARTIE

LE PREMIER LIVRE DU CANON DE LA MEDECINE	55
Plan du Premier Livre	56
Fen I. — Définition de la médecine	57
Fen II. — La maladie	83
Fen III. — La préservation de la santé	125
Fen IV. — Les thérapeutiques générales	146
Sommaire des Livres II, III, IV, V	161
Ouvrages médicaux d'Avicenne	162
<i>Conclusions</i>	164
1° L'homme	164
2° L'œuvre	166
Bibliographie	169

